This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

848
R494
G9

OEUVRES

COMPLÈTES

DE MADAME RICCOBONI.

CE TOME CONTIENT:

L'Histoire d'Aloïse ;
L'Histoire d'Enguerrand ;
L'Histoire de Gèrtrude.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MADAME RICCOBONI,

NOUVELLE ÉDITION,

Sur papier fin vélin, revue avec le plus grand soin, et ornée de son portrait d'après l'original.

TOME QUATORZIÈME.

A PARIS,

Chez VOLLAND aîné, libraire, quai des Augustins, n°. 17.

1809.

DE L'IMPRIMERIE DE P. GUÉFFIER.

HISTOIRE

D'ALOÏSE DE LIVAROT.

THIBAUT D'HANGEST et GONTRAN DE LIVAROT, servant tous deux dans les armées de François Ier., par un heureux hasard se sauvèrent réciproquement la vie le jour de la fameuse bataille de Marignan. Leur mutuelle reconnoissance les attacha l'un à l'autre; pendant plusieurs années ils ne se quittèrent point; mais des circonstances relatives à leur fortune les forcèrent d'abandonner les camps et de se retirer dans leurs terres.

Les biens de Thibaut étoient situés en Picardie. Gontran avoit les siens en Normandie. La nécessité de vivre séparés leur fit sentir une peine véritable. Ils se promirent que l'éloignement n'affoibliroit point leur amitié. Pour mieux en resserrer les liens, tous deux se marièrent le même jour, et jurèrent solen-

nellement au pied des autels d'unir leurs premiers nés, si la nature favorisoit ce vœu en les faisant naître de sexe différent. Peu de temps après ils se firent de tendres adieux. Thibaut fut habiter son château d'Hangest, et Gontran se rendit à celui de Livarot.

Avant la fin de l'année de son mariage, Brigide de Saint-Leu, femme de Thibaut, lui donna un fils. Cette nouvelle, apportée au château de Livarot, y causa beaucoup de plaisir. La naissance d'Olivier d'Hangest y fut célébrée par de grandes réjouissances; mais elle devint une source de chagrin pour Gabrielle de Thury, épouse de Gontran. Le sire de Livarot, homme exact, franc chevalier, religieux observateur de sa parole, très-pressé de prouver à son ami Thibaut qu'il se souvenoit de leurs communs engagemens, se plaignoit de la lenteur de sa compagne à le rendre père. Il lui représentoit à tous momens qu'elle devoit une femme au petit Olivier; que l'accomplissement d'un vœu sacré dépendoit

de sa fécondité, et l'exhortoit sérieusement à s'occuper toute entière du soin de le mettre en état de remplir sa promesse.

Pendant quatre ans la pauvre Gabrielle s'entendit répéter les mêmes propos, se vit impatientée, tourmentée, persécutée; on l'assujettissoit à tous les régimes; on la vouoit à tous les saints; on la menoit à tous les pélerinages; on la faisoit jeûner, prier; elle pleuroit, son mari boudoit, elle restoit stérile.

Le ciel prit enfin pitié de ses souffrances. De favorables symptômes annoncèrent que la dame de Livarot alloit devenir mère; c'étoit beaucoup pour sa tranquillité présente, pas assez pour affermir son repos. Si, par malheur, elle ne donnoit pas le jour à une fille, Gontran, mal satisfait, recommenceroit à la fatiguer par de nouvelles courses et de nouveaux régimes. Inquiète sur le sexe de l'enfant qu'elle portoit dans son sein, crédule et superstitieuse, elle consultoit tous les devins, tous les bergers, toutes

les vieilles du canton. Connoissant ses désirs, on lui promettoit une fille. Son attente ne fut point déçue. Elle combla de joie son mari, en mettant au monde la plus petite et la plus jolie créature que la Normandie eût encore vue naître dans ses provinces.

Portée en grande pompe sur les fonts, elle y fut tenue par Isabelle de Fervaques, épouse du seigneur de Lieuvain, et par le sire de Montiviliers. Ils la nommèrent Aloïse. Sa mère la nourrit, prit d'elle un soin particulier, et jouit avec délices du plaisir de la voir s'embellir sous ses yeux. Plus elle croissoit, plus elle devenoit charmante. Dès l'âge de six ans elle étoit si bien faite, si gracieuse, si intéressante par la délicatesse de sa personne, par son intelligence, par l'agrément et la vivacité de son esprit, qu'on ne pouvoit se lasser de contempler et d'admirer l'aimable petit prodige. Déjà la noblesse des environs murmuroit des dispositions de Gontran, lui savoit mauvais gré de destiner sa fille à vivre dans le Vermandois,

de priver sa patrie de son plus bel ornement, et d'enrichir la Picardie de ses pertes.

Personne n'étoit plus révolté des arrangemens du seigneur de Livarot, que la marraine d'Aloïse. Ambitieuse, intéressée, mère d'un fils unique, elle désiroit passionnément une alliance entre des héritiers dont les domaines se touchoient. En les unissant, elle rendroit Maurice de Lieuvain le plus riche et le plus puissant seigneur de la province.

Isabelle connoissoit trop le caractère de son voisin pour espérer le conduire à rompre ses engagemens; mais l'avenir pouvoit amener des événemens favorables à ses vues. Dans la crainte que d'autres ne formassent, comme elle, des desseins sur Aloïse, et ne prévinssent l'esprit de ses parens, elle songea de bonne heure à gagner leur confiance, y réussit, sut se rendre si agréable aux deux époux, ménagea leur affection avec tant d'adresse, qu'elle en obtint une promesse formelle de donner Aloïse à Maurice de Lieuvain,

si des obstacles imprévus s'opposoient un jour au mariage arrêté. Gabrielle et Gontran signèrent conjointement cette promesse, et dès sa sixième année Aloïse fut liée d'une double chaîne.

Le sire d'Hangest et le seigneur de Livarot s'écrivoient souvent. Le mérite et les progrès de leurs enfans tenoient une grande place dans leurs lettres. Thibaut peignoit son fils avec la partialité naturelle à un père. Il voyoit en lui, disoit-il à son ami, des qualités propres à former un héros. Olivier, *courtois*, *loyal* et brave, plein d'honneur, de hardiesse, brûloit déjà du désir de porter les armes, d'imiter ses ancêtres en servant glorieusement son Prince et sa patrie. Gontran vantoit les charmes de sa fille, la douceur attrayante de son caractère, la bonté de son cœur, son esprit et sa docilité. Les deux tendres amis souhaitoient également voir arriver l'heureux jour où l'union de ces enfans chéris resserreroit les liens de leur constante amitié et combleroit leur félicité.

Olivier avoit onze ans, Aloïse sept, quand on jugea convenable d'envoyer l'héritier d'Hangest visiter sa gentille prétendue. On lui fit un superbe équipage, de belles livrées, de magnifiques habits. On lui donna le plus joli cheval que l'Espagne pût fournir, les harnois les plus riches et les plus galans. On lui mit au col une chaîne de perles où pendoit un reliquaire tout brillant de pierreries, présent destiné par la dame d'Hangest à parer sa bru. Un écuyer de Thibaut fut chargé de conduire son fils en Normandie, et de le remettre entre les mains de Gontran. Avant qu'Olivier partît, sa mère lui recommanda d'être bien civil, bien attentif, bien sage; de se montrer complaisant, d'aimer sa petite femme de tout son cœur, de s'occuper continuellement du soin de la servir, et du désir de lui plaire. L'enfant le promit, et le promit de bonne foi; mais ni son naturel ni son éducation ne le rendoient propre à remplir cet engagement. L'une avoit été fort négligée, trop d'in-

dulgence laissoit à l'autre toute la rudesse que donne l'habitude de ne pas se contraindre.

Bon, franc, brusque, étourdi, aimant à faire usage de sa force et de son agilité, Olivier, toujours en mouvement, s'agitoit, couroit, sautoit, ne pouvoit être un instant tranquille, ni goûter des amusemens paisibles. Avec deux beaux yeux noirs, pleins d'ame et de feu, une bouche riante, une physionomie ouverte, sa figure n'étoit ni bien distinguée, ni bien frappante par ses agrémens. Pas grand, un peu gros, point du tout formé, son visage assez rond, des couleurs vives lui donnoient plutôt l'air d'un villageois frais et gai, que l'apparence d'un noble délicatement élevé. Compatissant, libéral, incapable de détours, de malice, mais impatient, volontaire, il prêtoit peu d'attention aux réprimandes, ne souffroit pas la moindre correction, et répondoit à la menace en portant le premier coup.

L'arrivée d'Olivier d'Hangest au châ-

teau de Livarot excita la plus grande joie. Il y fut reçu au bruit des cloches, des trompettes et des acclamations réitérées des vassaux de Gontran, accourus pour voir le mari de leur petite dame. Pendant les premiers jours on l'amusa par des parties de chasse, des danses, des jeux de toute espèce. Le sire de Livarot remarquant en lui des traits qui lui rappeloient ceux de son ami Thibaut, le trouva charmant, et prit pour lui des sentimens vraiment paternels. Il plut moins à Gabrielle; cependant elle le traita bien. Mais Aloïse, dont les goûts et l'humeur d'Olivier contrarioient le naturel et les habitudes, ne put s'accoutumer au favori de son père. Elle commença par ne pas l'aimer; elle sentit ensuite de l'éloignement pour lui. Ses inclinations lui déplurent, sa présence l'importuna, ses jeux l'impatientèrent, et bientôt sa personne et ses discours lui parurent insupportables.

Douce, polie, sensible, aussi raisonnable à sept ans, qu'on l'est ordinaire-

ment à douze, elle ne pouvoit souffrir la turbulence et l'inconsidération d'Olivier. Il l'étourdissoit en parlant, la blessoit en jouant; ne montroit jamais d'égards, jamais d'attention. S'il entroit chez elle, il touchoit tout, brisoit tout; marchoit sur la patte du petit chien, effarouchoit les oiseaux, faisoit peur à l'écureuil. S'ils se promenoient ensemble, loin de ralentir ses pas, de marcher posément à côté d'elle, il la tiroit, la forçoit de courir, la menoit sur les orties, sur le gravier; vouloit la porter, la laissoit tomber; et s'empressant à la relever, il la prenoit indifféremment par le bras, par le pied ou par les cheveux. Il alloit polissonner avec d'autres enfans au bord du canal, pêcher dans les étangs; revenoit tout mouillé, tout bourbeux; vouloit, en arrivant, embrasser la délicate Aloïse, salissoit son voile, déchiroit ses dentelles, osoit toucher son visage avec ses mains fangeuses. La belle petite fille, auparavant si douce, si paisible, jetoit continuellement des cris; et quand les fem-

mes de sa mère couroient à elle, lui demandoient la cause de l'état violent où elle se mettoit, elle s'écrioit tout en pleurs : C'est ce *discourtois Picard*, ce vilain Olivier, qui me barbouille et m'assomme!

Maurice de Liouvain, alors âgé de dix ans, passoit des mois entiers à Livarot. Sa personne, ses goûts, son humeur formoient un parfait contraste avec le bruyant fils de Thibaut. Grand, mince, élancé, de beaux cheveux blonds, un teint blanc et uni, des traits réguliers le rendoient fort joli. Il étoit doux, indolent, paresseux; peu propre à partager les amusemens d'Olivier, il n'évitoit pas aisément de s'y prêter. Il devint l'objet des préférences et des attentions d'Aloïse. Tous deux se plaignoient ensemble du robuste compagnon de leurs jeux. Lent à la course, foible à la lutte, Maurice, toujours renversé, souvent battu, jetoit les hauts cris, et couroit pleurer avec sa petite protectrice. Aloïse essuyoit ses larmes, le consoloit, le caressoit, l'appeloit son

doux ami, lui prodiguoit les noms les plus tendres, donnoit à Olivier ceux de *vassal*, de *grossier Picard*, de *vilain paysan du Vermandois*. Choqué de ses injures, mortifié de lui déplaire, fâché de lui voir favoriser Maurice, il se plaignoit d'elle. Gontran querelloit sa fille, Gabrielle grondoit Olivier, ordonnoit à tous les trois de vivre en bonne intelligence. Ils s'efforçoient d'obéir : mais à peine réconciliés, ils se brouilloient plus fort qu'auparavant.

Malgré la légèreté de son esprit et l'étourderie de sa conduite, le jeune d'Hangest étoit fier. Il s'offensa des noms méprisans que lui donnoit la petite *dépitée*: à son tour, il ne ménagea pas les épithètes ; leur éloignement devint mutuel, et leur aigreur s'augmenta chaque jour. On y fit d'abord peu d'attention, ensuite on s'en inquiéta. Gontran crut rapprocher les cœurs en unissant les personnes. Il fiança Olivier et sa fille en grande cérémonie, espérant en imposer à tous deux par l'éclat et la sainteté de ce premier

engagement, rendre le fils de Thibaut plus attentif, Aloïse moins exigeante. Son attente fut cruellement trompée; le nouveau ménage devint orageux avant la fin de la fête. Olivier, en dansant, dérangea, sans le vouloir, le bouquet de la jolie petite mariée. Elle le détacha en colère, le foula aux pieds, et puis le jeta de toute sa force à la tête du mal-adroit. Depuis cet instant leurs querelles furent plus fréquentes, leur antipathie plus marquée, leur haine plus déclarée. Du matin au soir ils se picotoient, se railloient, se pinçoient, s'égratignoient. Après six mois d'inutiles efforts pour établir la paix entr'eux, de crainte que les futurs époux ne s'arrachassent les yeux, il fallut se résoudre à les séparer. A la grande satisfaction d'Aloïse, Olivier retourna chez lui, charmé de s'éloigner de sa fiancée, emportant d'elle l'idée la plus désagréable, et protestant de tout son cœur de ne jamais la revoir, de ne jamais être son mari.

Aloïse sentit une joie très-vive en

voyant partir ce *vilain paysan du Vermandois.* Un chagrin modéra ce plaisir. Maurice, son *doux ami*, la quitta peu de jours après l'éloignement d'Olivier. Le seigneur de Lieuvain, son père, menacé d'une maladie chronique et dangereuse, conseillé par les médecins d'aller respirer un air salubre au midi de la France, fut s'établir à Montpellier. Il y resta plusieurs années : mais Isabelle prit soin de ne pas laisser refroidir l'amitié de Gabrielle ; elle l'entretint par un commerce de lettres fort exact et de légers présens qui la rappeloient souvent à son souvenir et à celui de Gontran.

Sept années s'écoulèrent ; elles produisirent beaucoup d'événemens. La dame d'Hangest eut un second fils. Olivier en fut bien aise. La naissance d'un frère lui paroissoit faciliter ses desseins secrets. Il souhaitoit ardemment accompagner le comte de Ponthieu, son parrain, qui alloit passer les Alpes à la tête de la jeune noblesse de Picardie, et conduire un puissant renfort à François de

Bourbon, comte d'Enguien. Thibaut auroit bien voulu marier son fils aîné avant de l'exposer aux dangers de la guerre : mais Olivier, toujours prévenu contre sa fiancée, employa tant d'amis auprès de son père, qu'il obtint enfin la permission désirée. Il partit, joignit l'armée, et bientôt il se distingua par sa valeur. Dès sa première campagne on le nomma le brave, le vaillant fils de Thibaut. L'année suivante, tout le Vermandois retentit des faits d'armes et des nobles *déportemens* d'Olivier d'Hangest.

Pendant qu'il travaille à rendre son nom glorieux, Aloïse grandit, se forme. Sa taille, si petite dans son enfance, sans rien perdre de sa délicatesse et de ses grâces, s'élève au-dessus de la médiocre. La jeunesse pare son teint de ces couleurs douces et fraîches qu'au lever de l'aurore on aperçoit sur les roses. Son esprit s'éclaire, son ame se perfectionne comme sa figure ; elle acquiert des talens : les qualités de son cœur sensible et généreux se développent. On l'admire,

on l'aime, on la désire : mais en vain les plus brillans partis s'offrent à Gontran, en vain on s'efforce de le porter à rompre ses engagemens ; en vain on lui représente que la mutuelle répugnance d'Aloïse et du fils de Thibaut doit briser un lien désagréable à tous deux, le sire de Livarot répond : Ma fille est mariée avant d'exister. Née femme d'Olivier d'Hangest, elle est à lui ; je n'ai plus le droit de disposer d'elle.

Le motif des refus de Gontran chagrinoit Aloïse. Elle ne s'intéressoit point au succès des poursuites dont elle se voyoit l'objet. Elle ne distinguoit, elle ne préféroit aucun de ses amans ; elle ne connoissoit point le sentiment qu'elle inspiroit, mais elle conservoit le souvenir d'Olivier, et son aversion se ranimoit en songeant qu'elle n'éviteroit point le malheur d'être à lui. Elle croyoit toujours voir, toujours entendre ce turbulent petit garçon, courant comme un fou, sautant à pieds joints par-dessus sa tête, franchissant les fossés, grimpant

sur le faîte des arbres ; tombant, se relevant les cheveux ébouriffés, ses habits salis, ses mains déchirées. Quelle paix, quel repos se promettre avec un mari incapable de s'occuper du soin de plaire ! Combien le tumulte et la liberté des camps devoient ajouter encore à son impétuosité naturelle, à cette audace qui pouvoit en faire un guerrier hardi, vaillant, téméraire même, mais jamais, jamais un tendre ami ni un époux supportable !

Il sembloit que la fortune se plût à contrarier les désirs d'Aloïse, à rendre plus honorable et plus avantageuse l'union qu'elle redoutoit, en comblant de ses faveurs le fils de Thibaut. La dame d'Hangest avoit à la cour un parent riche et puissant. Charmé de la brillante réputation du jeune Olivier, ce parent venoit de le nommer son héritier, même de lui donner une terre titrée, dont il lui abandonnoit la jouissance libre et indépendante. Gontran fit part de cette nouvelle à sa fille, et l'avertit qu'au re-

tour de son fiancé elle prendroit, avec le titre de sa femme, celui de Comtesse. Aloïse s'affligea, pleura, importuna le ciel de ses prières. Contraires au bonheur de sa patrie, ses vœux étoient cruels. Elle souhaitoit, elle demandoit la continuation de la guerre ; comment ne pas craindre la paix avec la certitude qu'elle ramèneroit Olivier à Livarot !

C'est ainsi qu'un esprit trop prévoyant, une imagination trop vive, rapprochant les temps et les objets, nous font sentir les premières atteintes d'un mal que peut-être nous ne sommes pas condamnés à souffrir ; nous porte à redouter un avenir qui peut-être ne sera jamais pour nous ; à rassembler sous nos yeux les suites appréhendées d'un événement que de secrètes combinaisons, des circonstances ignorées, mille accidens peuvent arrêter, changer, rendre différent de notre attente, ou peut-être absolument impossible.

Pendant que l'héritière de Livarot se livre à sa mélancolie, François de Bour-

bon combat aux champs de Cerisoles, remporte une pleine victoire, voit fuir les Impériaux devant lui. Mais que de vaillans Français arrosent de leur sang les lauriers cueillis dans cette fameuse journée ! Parmi les cris d'allégresse qu'excitent en France les nouvelles du Piémont, un bruit sourd se fait entendre, parvient en Picardie, alarme le cœur paternel de Thibaut. Ce bruit augmente, se répand, se confirme, porte la consternation au château d'Hangest et la douleur dans l'ame du seigneur de Livarot.

Toutes les lettres, toutes les listes disent, répètent qu'Olivier, le brave Olivier, après s'être acquis une gloire immortelle pendant l'action, emporté par l'ardeur de son courage, s'est abandonné, suivi de peu des siens, à la poursuite des Impériaux. Ni lui ni aucun de sa petite troupe n'a reparu. On a trouvé son cheval mort ; une partie de ses armes éparse sur la terre ; son épée brisée : mais on n'a pu le reconnoître parmi les morts. Sa perte a coûté des larmes au

vaillant Bourbon ; elle a suspendu la joie d'une armée triomphante, a mêlé les accens de la douleur aux acclamations de la victoire.

Ces détails, accablans pour les cœurs intéressés à la vie du jeune héros, laissent encore un doute. Mais, hélas ! l'arrivée de Gui d'Ornant, ramenant au château les équipages de son maître, détruit la foible espérance d'un père désolé. Cet écuyer d'Olivier, blessé pendant le combat, resté sans force sur une petite éminence, où la perte de son sang l'avoit contraint de s'arrêter, a vu le fier guerrier attaquer, renverser, mettre en fuite un corps d'ennemis ; il a vu une partie de ce corps se rallier autour d'un officier espagnol, et faire tête à son maître ; il a vu périr tous les hommes d'armes d'Olivier, en voulant le défendre ; il a vu son cheval tomber, l'entraîner dans sa chûte, cent glaives le menacer ! A cet affreux aspect, Gui a perdu l'usage de ses sens. De charitables villageois l'ont emporté, gardé long-temps chez eux. Il

se plaint de leur humanité : malheureux, dit-il, qu'on l'ait rappelé à la vie pour le livrer à l'éternel regret de n'avoir pu verser le reste de son sang aux pieds de son cher et généreux maître, expirer en lui prouvant son zèle et son attachement !

On partage à Livarot les douleurs que fait sentir le récit de Gui dans le Vermandois. Gontran rend avec éclat des honneurs funèbres à son fils adoptif, élève un monument à sa mémoire, veut qu'Aloïse porte le deuil de son fiancé. Couverte de lugubres vêtemens, enveloppée de voiles noirs, Aloïse s'attriste. Sa haine, née d'une prévention enfantine, ne se fait plus sentir dans son cœur. Le malheur d'Olivier l'éteint ; l'objet de tant de craintes devient celui d'une tendre compassion : pleuré du soldat, regretté des chefs, le noble fils de Thibaut ne sera point privé des larmes de celle que des sermens lioient à son destin. Aloïse le plaint, se prosterne devant le cénotaphe de son époux, prie pour le repos de son ame, la conjure de lui pardon-

ner ses anciens sentimens et son injuste aversion.

Comme on ignore l'accord secret du sire de Livarot et de la dame de Lieuvain, le deuil d'Aloïse ranima les désirs de la jeune noblesse du voisinage. Tous ceux qui pouvoient prétendre à l'alliance de Gontran recommencèrent leurs poursuites. On rechercha sa faveur; on s'empressa de captiver la bienveillance de Gabrielle, d'attirer l'attention de son aimable fille; mais une déclaration des engagemens pris avec Isabelle anéantit l'espoir des amans d'Aloïse, et lui apprit que son veuvage ne la rendoit pas libre.

Loin de murmurer du choix de ses parens, elle se soumit, sans répugnance à leur volonté. Il lui restoit de Maurice une idée agréable. Elle se souvenoit de ses traits, de son extrême douceur, de la conformité de leurs goûts, du rapport de leurs sentimens. Plus elle songeoit à lui, à ses penchans, à cette mutuelle tendresse qui les unissoit pendant leur enfance, à l'égalité de son humeur, plus elle se per-

suadoit qu'ils passeroient ensemble des jours tranquilles et heureux. L'année de son deuil alloit finir, quand on reçut à Livarot la nouvelle de la mort du sire de Lieuvain, et l'assurance du prochain retour d'Isabelle et de son fils.

Les lettres qui l'annonçoient furent apportées au château par un proche parent de Maurice. Il se nommoit Bertrand, étoit seigneur de Bernay, possédoit tous les avantages que donnent la naissance et la fortune, mais aucune des qualités propres à s'attirer l'estime ou la considération. Depuis plus de dix ans il voyageoit, espérant faire oublier une aventure de sa jeunesse. Il la traitoit de *malheureuse*. Mais les nobles et braves châtelains de Normandie l'appeloient une rencontre insidieuse ; accusoient Bertrand de *couardise*, de trahison ; lui reprochoient de s'être assuré la victoire sur un ennemi confiant et courageux, par de basses et déshonorantes précautions.

En revenant de Gênes, le sire de Bernay parcourut le Languedoc, passa par

Montpellier, y vit Isabelle, apprit le mariage projeté entre Maurice et l'héritière de Livarot, se souvint des grâces de la jolie enfant dont on parloit tant avant son départ de la province ; curieux de la revoir, il se chargea avec plaisir des lettres d'Isabelle, et d'une boîte de parfums qu'elle envoyoit à Gabrielle.

On rougit pour la charmante fille de Gontran de la méprisable conquête qu'elle va faire ; on voudroit pouvoir cacher la laideur, la méchanceté de ce vilain Bertrand. La nature sembloit s'être amusée à composer sa bizarre figure de traits mal assortis et placés au hasard. Il avoit l'air tout de travers, lorgnoit d'un œil, louchoit de l'autre ; soucieux, refrogné, il paroissoit toujours méditer un complot. Une barbe rousse, épaisse, indocile à toutes les formes qu'on vouloit lui donner, toujours mêlée, toujours rebroussée, achevoit de le rendre l'objet le plus désagréable.

Ces dehors hideux cachoient un intérieur plus haïssable encore. Faux, rusé,

perfide, aimant à nuire, livré à toutes les passions vicieuses, dans un temps où ses égaux mettoient au nombre des lois imposées par l'honneur, le soin de *servir*, d'*honorer*, de *protéger* les dames, Bertrand, le déloyal Bertrand tendoit des piéges à l'innocence, regardoit la jeunesse et la beauté comme des objets propres seulement à satisfaire de grossiers désirs et de brutales fantaisies; content, si par la violence ou l'artifice il arrachoit des faveurs qu'un autre eût voulu devoir au sentiment.

A peine cet homme odieux vit Aloïse, qu'il résolut d'enlever à son jeune parent l'épouse destinée à le rendre heureux. Ce projet, malhonnête à concevoir, étoit d'une difficile exécution. Nul espoir d'être préféré n'enhardissoit le sire de Bernay à demander la main d'une fille promise. Son âge jetteroit du ridicule sur sa rivalité avec Maurice; par quel moyen rompre un mariage sortable et arrêté? La fraude et la malice pouvoient seules l'aider dans le dessein d'enlever Aloïse à ses parens,

de quitter la province avec elle, et de se rendre maître de sa destinée. Pendant qu'il songe à s'emparer de sa personne, Isabelle et Maurice arrivent en Normandie. La dame douairière de Lieuvain, tutrice de son fils, souveraine de ses volontés, charmée d'être parvenue à lui assurer la main d'Aloïse et la réversion des fiefs de Gontran, accourt à Livarot présenter ce fils docile et soumis, à la famille qui va l'adopter. Leur présence ramène au château les plaisirs long-temps écartés par le deuil d'Aloïse : les tristes souvenirs s'effacent ; on s'occupe d'amusemens, de fêtes, de parures, de noces ; et l'on commence à ordonner les préparatifs nécessaires à rendre éclatante et gaie la prochaine union des héritiers de Livarot et de Lieuvain.

Mais qu'Aloïse est éloignée de partager la joie de ses parens ! de quelle surprise elle est frappée, en voyant, en examinant *le doux ami* de son enfance ! Comment ? pourquoi ? d'où vient Maurice lui plaisoit-il ? Par où s'attiroit-il

de tendres préférences ? Elle l'aimoit, elle le caressoit ! Eh, bon dieu ! méritoit-il de l'emporter sur Olivier ? Il n'est point changé ; il offre encore à ses regards les mêmes traits : voilà ses yeux bleus, ses cheveux blonds ; il est toujours grand, toujours mince, toujours blanc, toujours posé, toujours paisible : mais il est sans physionomie, sans grâces, sans esprit, sans ame. Ses mouvemens sont gauches, ses regards stupides ; il est indolent, maussade, insipide, ne parle point, ne pense point, ne connoît ni l'amusement ni l'ennui, ne fait rien, ne désire rien, ne veut rien ; se laisse guider, inspirer, déterminer par sa mère ; craint le vent, le tonnerre, les lutins, les revenans, croit les contes les plus absurdes ; voit d'un œil égal l'éclat de la joie ou les marques de la douleur sur le visage de ceux qui l'approchent, et vit sans s'occuper des autres ni de lui-même.

Plus Aloïse considère l'époux qu'elle va promettre de chérir, d'honorer, de respecter, plus elle sent d'éloignement

pour lui. Sa répugnance, fondée sur des motifs réfléchis, s'accroît à chaque instant ; elle hait, elle méprise le fils d'Isabelle. Le jeune automate augmente le dégoût qu'il lui inspire, en lui répétant avec nonchalance, avec froideur, les complimens flatteurs et les discours passionnés dont sa mère s'efforce de charger sa mémoire. Il les récite comme une leçon, en oublie le milieu, la fin ou le commencement ; se reprend, cherche l'expression perdue, ne peut la retrouver, rêve, baille et s'endort.

Dans la profonde amertume de son cœur, Aloïse regrette cet Olivier d'Hangest, si long-temps haï. En se rappelant ses défauts les plus choquans, ils lui paroissent supportables, comparés à l'inepties de Maurice. Actif, animé, courageux, le vaillant fils de Thibaut eût au moins fait rejaillir une partie de sa gloire sur la compagne de sa vie. Si elle ne l'eût point aimé, auroit-elle pu se défendre de l'estimer, de sentir du plaisir à l'entendre louer ? La femme du brave Olivier se

seroit vue honorée, respectée ! mais partager le mépris qu'inspiroit Maurice, porter le nom de ce noble imbécille, c'étoit à ses yeux un sort si cruel, si humiliant, que toute sa soumission aux ordres de la providence, tout son attachement à ses devoirs ne pouvoient le lui faire envisager sans horreur.

A peine le seigneur de Lieuvain eut-il passé un mois dans la province, que tout le canton se révolta contre le bizarre assortiment de deux personnes si peu formées pour s'unir. Les amis de Gontran lui reprochèrent de sacrifier le bonheur de sa fille à l'avide ambition d'Isabelle ; on lui représenta le ridicule de cette alliance. Il reçut mal les avis et les remontrances ; opposa ses engagemens, sa promesse, les rapports d'âge, de naissance, de fortune, au léger inconvénient de manquer d'esprit, de vivacité, de grâce, de talens. Aloïse désolée, se prosterna vainement aux pieds de ce père inflexible ; ses prières, ses larmes ne purent vaincre l'obstination de Gontran. Elle

implora la bonté de sa mère, l'appui de ses proches; personne ne fut écouté. L'opiniâtre exactitude de Gontran à tenir une parole donnée, lui montra son mariage irrévocablement décidé, son malheur inévitable, si elle ne s'en garantissoit par une démarche blâmable, hardie, téméraire dans ses propres idées, par un prompt éloignement de la maison paternelle, par un entier abandon de toutes ses espérances de fortune et de bonheur.

Après de mûres considérations, de longs combats, mille efforts pour se soumettre à son rigoureux destin, la triste Aloïse tourna toutes ses pensées vers l'unique moyen de se soustraire à l'autorité tyrannique exercée sur elle, de rendre sa désobéissance moins criminelle à ses yeux, de la sanctifier à ceux des autres. Elle résolut de se consacrer au ciel, de se renfermer à jamais dans un monastère; d'y prendre le voile avant de découvrir le lieu de sa retraite; de se cacher sous un nom supposé jusqu'au moment où ses vœux prononcés mettroient une insur-

montable barrière entre Maurice et elle.

Pendant son enfance, on l'avoit menée plusieurs fois à un couvent de Bernardines, situé à deux ou trois lieues de Lisieux. Elle se souvenoit de cette maison, et désiroit s'y retirer. Mais comment se rendre à ce monastère? Pouvoit-elle y aller seule? Un guide, des chevaux lui devenoient nécessaires. A qui en demander? Aucun des vassaux de son père n'oseroit aider sa fuite, et tous trahiroient sa confiance. Dans cet embarras, elle crut devoir s'ouvrir à Berthe, la plus jeune des femmes de sa mère; cette fille âgée seulement de trois ans plus qu'elle, la servoit et lui étoit fort attachée. Berthe frémit du dessein de sa maîtresse, le combattit, la supplia d'y renoncer; mais touchée de ses larmes, gagnée par ses caresses, elle promit de favoriser son évasion, d'accompagner ses pas, de s'enfermer au couvent avec elle, de trouver des chevaux, un guide sûr, et de la mettre en état de quitter Livarot

trois jours avant celui où elle devoit être fiancée à Maurice.

Berthe avoit une sœur mariée à Bernard, vassal du sire de Bernay ; cet homme, élevé dans les haras, se connoissoit en chevaux, savoit les gouverner, venoit de monter les écuries de Bertrand, et d'entrer à son service en qualité d'écuyer. Berthe alla le voir, lui découvrit le secret d'Aloïse, le pria de prêter des chevaux et un guide pour la mener au couvent. Bernard fit d'abord de grandes difficultés, remontra fortement à sa belle-sœur le danger où elle s'exposoit par trop de complaisance pour sa maîtresse. Que ne risquoit-elle pas en aidant l'héritière de Livarot à fuir sa famille, à faire un sanglant affront à celle de Lieuvain ? Un homme attaché au seigneur de Bernay ne méritoit-il pas d'être puni, s'il prêtoit son secours, se servoit de ses propres chevaux dans une occasion où son plus proche parent étoit si vivement intéressé ?

Berthe, sans répondre à ses objec-

tions, fit briller à ses yeux une bague de prix, et lui promit une somme considérable, s'il sacrifioit ses craintes au plaisir de l'obliger. Bernard rêva, se consulta, prit la bague, et consentit à tout. Berthe et lui convinrent du jour, de l'heure, du lieu où Bernard lui-même les attendroit avec des chevaux, et une bête de somme pour porter les paquets qu'elle auroit soin de lui envoyer. Il s'engagea formellement à se trouver, au temps prescrit, à une des portes du parc. Ces mesures prises, Berthe revint à Livarot instruire sa maîtresse du succès de son voyage à Bernay.

Oh ! comme la sensible fille de Gontran sentit palpiter son cœur à l'approche du moment où elle alloit mériter les noms d'enfant rebelle, de fille désobéissante ; opposer sa propre volonté à celle de ses parens, se soustraire à leur autorité, leur ravir un droit que leur accordoient les lois divines et les conventions humaines ! Que de soupirs, de larmes, de gémissemens lui arrachoit l'effrayante

pensée d'attirer sur sa tête la malédiction d'un père irrité ! Combien de fois sa résolution s'ébranla ! Mais la vue de Maurice, mais ses discours, mais les apprêts d'une fête, plus redoutée que la mort, effaçoient toute autre impression de crainte, et ranimoient en elle le désir d'éviter à jamais le joug honteux où l'on vouloit l'assujettir.

Berthe, en songeant qu'elles se présenteroient toutes deux aux religieuses comme des orphelines, maîtresses de disposer d'elles-mêmes, jugea convenable de consigner la dot d'Aloïse et la sienne entre les mains de l'Abbesse, au moment de leur entrée au couvent ; précaution capable de rendre la curiosité moins vive et les questions moins embarrassantes. Elle cacha donc entre le linge et les habits qu'elle emportoit, tout l'or et les bijoux précieux de sa maîtresse, à l'exception du beau reliquaire qu'autrefois Olivier lui avoit présenté de la part de sa mère. Une grande confiance à sa vertu, le fit mettre au col

d'Aloïse, espérant qu'il la garantiroit de tout danger sur la route.

La nuit qui précéda son départ, Aloïse ne se coucha point. Elle écrivit un billet pour le laisser sur sa table. En instruisant ses parens du sujet de sa fuite, sa main trembloit, son cœur se serroit, à peine put-elle tracer ce peu de mots :

« Prête à me voir forcée de recevoir la main du méprisable Maurice, j'ose m'arracher au sort affreux d'être sa compagne et sa femme. Je vais chercher, au fond d'une austère retraite, l'époux auguste dont la voix m'appelle. C'est au pied de ses autels que l'infortunée Aloïse va pleurer sa coupable désobéissance, se livrer à l'amer regret d'offenser, d'attrister des parens chéris, révérés, dont elle devoit être, dont elle désiroit être la consolation et la joie. O mon père ! comment avez-vous pu réduire votre malheureuse fille au désespoir ? O ma mère ! ma tendre mère ! pardonnez-moi vos pleurs. Eloignée de vos yeux, bannie de

votre cœur, jamais, jamais Aloïse ne cessera d'en répandre. »

Le jour allant paroître, Berthe avertit sa maîtresse qu'il est temps de partir. Pâle, foible, abattue, la timide Aloïse descend au jardin; prend, d'un pas chancelant, la route du lieu où elle est attendue. Ses yeux baignés de pleurs fixent de tristes regards sur les objets dont elle s'éloigne, qu'elle ne verra plus. Avant de quitter l'allée d'où elle peut encore apercevoir le château, elle se retourne, s'arrête, jette un cri de douleur, tombe à genoux, lève ses mains vers le ciel, le prie avec ferveur de modérer la colère de Gontran, de consoler sa mère; de ne pas permettre que ses parens ressentent trop vivement sa perte; de mettre dans leurs cœurs l'oubli d'une fille ingrate, dénaturée, indigne de leur amour, de leurs regrets, puisqu'elle n'a pu se vaincre elle-même, céder à leur volonté et s'immoler à ses devoirs.

Berthe la relève, lui représente le

danger du moindre retardement. Elle l'encourage, la presse de sortir promptement du parc. Aloïse se laisse conduire. Elle arrive au lieu du rendez-vous, y trouve Bernard et les chevaux. Elle le remercie de son exactitude, lui donne la somme promise par Berthe. A l'air dont il la reçoit, elle le croit et bien honnête et bien désintéressé : sa rougeur et son embarras, à la vue de l'or, marquent une sorte de honte de mettre un prix à ses services. Aloïse baisse son voile, monte à cheval. Précédée de Bernard et suivie de Berthe, elle prend la route de Lisieux.

Pour éviter l'ardeur du soleil, Bernard quitte bientôt le chemin frayé. Il suit d'étroits sentiers, côtoye les arbres, traverse de petites prairies ; et vers le midi, il s'engage dans un bois, marche long-temps, fatigue ses bêtes, et plus encore les jeunes voyageuses, peu accoutumées à de violens exercices. Berthe s'étonne du long détour qu'il a pris, lui demande s'il ne s'est point égaré ? Il la

rassure, lui montre de la main un ruisseau dont il suit le cours ; il se termine précisément au lieu où il doit les conduire. Peu de momens après, il sort du bois, s'arrête près d'un moulin, que le ruisseau, grossi dans cet endroit, fait tourner. Le meûnier et sa femme viennent à sa rencontre, invitent la dame fatiguée à entrer chez eux. Bernard lui conseille de mettre pied à terre, de se reposer, pendant qu'il ira chercher, au hameau prochain, des rafraîchissemens pour elle, et de la nourriture pour ses chevaux.

Aloïse accepte l'offre de la meûnière. A peine est-elle assise, que ces bonnes gens placent devant elle une petite table couverte de fruits et de laitage. La belle fugitive se montre reconnoissante de leur attention, mais elle ne peut toucher à ces mets. L'oppression de son cœur ne lui permet pas d'imiter Berthe, qui cède avec plaisir aux instances des villageois. Un temps assez long se passe, Bernard ne revient point. Le jour s'avance, l'in-

quiétude agite Aloïse, la crainte s'y joint. Bernard l'abandonne-t-il en ce lieu désert ? Berthe la rassure, et s'effraie elle-même. Cent fois elle sort de la cabane, regarde au loin, écoute, appelle ; elle ne voit rien, personne ne répond à sa voix. Mille idées se présentent à son esprit. Un accident retient-il Bernard ? Où est-il ? Auroit-il trahi sa confiance ? Seroit-il allé découvrir leur fuite au seigneur de Livarot ? Aloïse forme les mêmes soupçons ; toutes deux pleurent, s'embrassent, gémissent. La meûnière, surprise de leurs alarmes, croit les dissiper, en exhortant la jeune dame à ne point s'impatienter. Bernard va bientôt reparoître, dit-elle, avec ses parens. Mes parens, s'écrie Aloïse, je suis perdue ! Où me cacher ? comment soutenir les regards de mon père, de mon père justement irrité ? En parlant, un froid mortel la saisit, elle tombe sans connoissance entre les bras de Berthe.

En reprenant l'usage de ses sens, Aloïse se voit entourée d'hommes. Leur

air grossier, leur morne silence l'épouvantent. Berthe est retenue par un de ces hommes ; elle-même se sent pressée entre les bras d'un autre. Elle se débat avec violence, voit le visage de cet homme, le reconnoît malgré son déguisement, jette un cri d'horreur, et reste sans sentiment.

La fraîcheur du soir, le mouvement et les secours de Berthe la rappellent à elle-même. Elle se trouve dans une litière, apprend qu'elle est au pouvoir du seigneur de Bernay. Amoureux d'elle, cherchant, depuis son retour dans la province, une occasion de l'enlever, il a su sa fuite par Bernard. Ce perfide conducteur l'a détournée de sa route, et livrée entre les mains de Bertrand. On la mène au Hâvre. Un esquif l'y attend, va la passer en Angleterre, où le seigneur de Bernay prétend la contraindre à l'épouser. Berthe tient ces particularités de Bernard. En amenant la litière, son indigne beau-frère n'a pas rougi d'avouer sa trahison, et de prétendre la justifier

par le péril où l'eût exposé sa complaisance pour elle.

Aloïse s'abandonne au désespoir. Être au pouvoir de Bertrand ! épouser Bertrand ! Ah ! plutôt la mort, s'écrie-t-elle, en voulant s'élancer hors de la litière. Berthe la retient ; toutes deux ordonnent d'arrêter. On marche sans les écouter ; on arrive au bord de la mer. Bertrand se saisit d'Aloïse, la porte, malgré sa résistance, dans le bâtiment prêt à la recevoir. Ses gens y conduisent Berthe éplorée, inconsolable d'être la cause innocente du malheur de sa maîtresse. Un vent favorable enfle les voiles : l'esquif fend rapidement les flots. Sa course est dirigée vers l'île de Wigth.

Bertrand croit appaiser la douleur de sa belle captive, en lui parlant de son amour. Il s'approche d'elle, veut prendre une de ses mains ; elle la retire, le repousse avec dédain, s'obstine à ne pas le regarder, à ne point lui répondre. L'audacieux l'avertit de changer de conduite, de ne pas l'irriter, de ménager un homme

en état de la faire repentir de ses mépris. Maître de sa personne, il la traitera sans égards, si elle continue à se montrer hautaine, ingrate du service qu'il lui rend. Ne doit-elle pas se trouver heureuse d'être débarrassée de Maurice, sans faire le sacrifice de sa liberté dans l'asile où elle vouloit se renfermer?

Les menaces de l'insolent augmentent la terreur d'Aloïse. Elle se tait, cache son visage inondé de pleurs, prie le ciel de déchaîner les vents orageux, d'exciter la tempête, d'abymer au fond des eaux et l'odieux ravisseur et la triste victime qu'il dévoue au malheur, et peut-être à la honte. Hélas! ses vœux ne sont point écoutés. Les rayons du jour éclairent déjà la côte où l'on se propose d'aborder. On arrive. Aloïse est portée à terre; ses regards parcourent cette rive étrangère, dans l'espoir d'y trouver du secours. Elle aperçoit seulement une barque appareillée, et des pêcheurs attroupés. Pendant que Bertrand fait débarquer ses effets et ses gens, donne des ordres, elle s'échappe

des mains d'un homme à lui ; malgré sa foiblesse, elle court, elle vole vers les pêcheurs, implorant l'assistance du ciel et la compassion de tous les humains.

Aux accens douloureux dont sa voix remplit l'air, trois jeunes hommes sortent du milieu de la troupe qui les environnoit. Le plus apparent des trois s'avance, demande à la dame effrayée le sujet de ses pleurs et de ses alarmes. — Ah! je suis trahie, dit-elle, enlevée, arrachée de ma patrie ; destinée, par un infâme, au sort le plus affreux. — Bertrand ne lui donne pas le temps d'en dire davantage. Il accourt, porte sur elle une main brutale, veut la contraindre à le suivre. L'étranger s'oppose à son dessein, le repousse d'un bras vigoureux, le sépare d'Aloïse, la met sous la garde de ses gens, et défend impérieusement à son ravisseur de s'en approcher.

Le sire de Bernay, le voyant sans armes, se jette avec fureur sur lui. Mais son adroit adversaire le saisit, le renverse, le tient assujetti sous ses pieds,

menace de lui briser la tête contre le rocher où elle touche, s'il ne renonce à faire violence à la jeune dame, et ne la laisse en liberté.

Le lâche Bertrand, abandonné des siens, qui ont fui vers le bâtiment, d'une voix tremblante demande humblement la vie. Elle lui est accordée, à condition de se rembarquer à l'instant et de s'éloigner du rivage. Il le promet, il le jure. Mais *discourtois* et *cauteleux*, il tire un court poignard, caché sous son écharpe, s'apprête à l'enfoncer dans le sein de l'ennemi généreux qui se baisse et lui tend la main pour le relever. S'apercevant du dessein de ce traître, il le rejette avec force sur l'arêne. Un des pêcheurs voit sa perfidie, s'en indigne, ramasse un caillou, le lance à la tête du *félon*, l'atteint au front et l'étend mort sur le sable. Une partie de ses gens, encore à terre, est rappelée; on leur ordonne d'emporter leur maître. A l'exception des effets de Berthe, on leur fait rembarquer tout ce qu'ils ont déposé sur le

rivage. Ils obéissent en silence, et partent à l'instant.

Aloïse, presque mourante, est portée dans l'habitation la plus prochaine. Ses foiblesses se succèdent, font craindre pour sa vie. On doute pendant deux heures, de pouvoir ranimer ses esprits abattus. Son défenseur court au château voisin, en rapporte un spécifique dont l'effet est prompt. Aloïse ouvre les yeux, mais elle n'ose les lever. Elle tremble, elle frémit. Bertrand n'est-il point à ses côtés ? Ses vils agens ne l'environnent-ils point ? Berthe lui parle, la console, la rassure, lui dit qu'elle est vengée, qu'elle est libre. Aloïse porte enfin de timides regards autour d'elle, voit des femmes attentives à la considérer. Elle s'étonne, ne sait où elle est ; parcourt encore ces objets inconnus, en découvre un qui redouble sa surprise. Un jeune étranger à genoux près d'elle paroît tout occupé de son état. D'une main il tient un flacon, d'où s'exhale un parfum balsamique qu'il lui fait respirer ; de l'autre, il essuie

l'eau dont on vient d'inonder son visage.

Berthe lui montre son libérateur dans celui qui fixe son attention. Elle l'instruit du sort de Bertrand. La terreur d'Aloïse commence à se dissiper. Elle bénit le ciel, demande s'il est vrai, s'il est bien vrai qu'elle est libre ? Son défenseur lui confirme que Bertrand n'est plus. Il lui détaille les circonstances de sa mort, s'informe avec intérêt de sa situation présente, craint de la voir retomber dans l'anéantissement d'où elle sort. Il joint ses prières à celles de Berthe, pour l'engager à prendre un restaurant que cette fille vient de préparer. Aloïse ne se sent aucun besoin. Mais l'étranger insiste, lui présente le vase, l'approche de ses lèvres. Elle cède à son empressement. Charmé de sa complaisance, il l'en remercie, comme d'une faveur accordée à son zèle, et montre un désir ardent de la servir et de l'obliger.

Il parle, Aloïse l'écoute. Mais quels mouvemens rapides et confus sa présence, ses discours élèvent dans l'ame de

la sensible fille ? Jamais ses yeux n'ont vu, jamais son imagination ne s'est formé l'idée d'une figure si noble, si imposante ! Elle doute si cette majestueuse créature habite ordinairement la terre ; si elle n'a pas devant elle un génie bienfaisant descendu de la voûte éthérée pour protéger l'innocence opprimée. A son air de candeur, à ses traits aimables, au son harmonieux de sa voix, elle croit voir, elle croit entendre un ange de lumière, chargé par le Très-Haut de punir le vice, de confondre les projets, de rendre vains les criminels attentats des enfans de ténèbres.

Tous deux se contemplent en silence, et tous deux s'admirent. Les yeux du charmant étranger semblent dire : Que vous êtes belle ! que vous me plaisez ! que je me sens heureux d'être près de vous ! Ceux d'Aloïse expriment de la reconnoissance, une sorte d'embarras où se mêlent de la surprise et du plaisir.

Celui qui excite en elle ces sensations différentes et nouvelles, l'invite à prendre

l'air pour achever de recouvrer ses forces. Elle sort de la cabane ; il lui donne la main, la guide, la soutient pendant sa promenade. Il choisit de l'œil les sentiers les moins arides, craint que le sable ne la fatigue, écarte le plus petit caillou qui pourroit blesser ses pieds délicats. Un tendre intérêt anime ses soins, les rend agréables et touchans. Aloïse les reçoit avec émotion, s'étonne de le voir capable de les prendre. Comment un homme si fier, en menaçant le sire de Bernay, en le séparant d'elle, est-il à présent si doux, si prévenant, si attentif, si bon pour une fille inconnue ! Eh ! que feroit-il de plus s'il étoit son frère, son ami ?

Le croyant Anglais et seigneur de la terre où elle se trouve, après un court entretien elle lui demande s'il voudra bien lui procurer un bâtiment pour repasser la mer et se rendre au Hâvre ? Il lui apprend alors qu'étranger comme elle sur cette rive, il s'y rencontre par hasard. Il est Français, proche parent du seigneur Godefroi de Montreuil, actuel-

lement chargé, par la cour de France, d'une importante négociation auprès du roi d'Angleterre. Il se nomme le chevalier de Limours, étoit à Londres depuis un mois, quand sire Henri Hervey l'a engagé à venir dans la petite île de Wigth visiter lady Bedford sa sœur, dame du Joli-Manoir, château qu'il montre de la main, où il habite pour quelques jours encore. Ce matin, éveillé de bonne heure, il est venu se promener au bord de la mer, a loué une barque, vouloit se procurer le divertissement de la pêche, et choisissoit des hommes propres à le lui donner, lorsque des cris touchans ont frappé ses oreilles, ému son cœur.... Il s'interrompt, regarde Aloïse, soupire; et d'un ton doux et tendre : Quoi, dit-il, vous voudriez partir ? Quoi, déjà ! Quel intérêt si pressant vous porte à vous éloigner de ce rivage, où dans l'instant on trembloit pour vos jours ! Foible, abattue, soutiendrez-vous l'agitation de la mer ? Quoi ! vous exposer à de nouveaux dangers, à de nouvelles frayeurs ?

J'attends un yacht ; il devoit me ramener à Londres, je m'en servirai pour vous conduire au Hâvre. Accordez deux ou trois jours à ma prière, à votre sûreté ; permettez-moi de vous présenter à lady Bedford. Vous trouverez chez elle un repos nécessaire à calmer vos esprits troublés par la crainte. Si vous désirez rassurer vos parens, sans doute alarmés de votre enlèvement, chargez-moi de vos ordres, Madame, un messager prompt et fidèle les portera aux lieux que vous m'indiquerez.

Rassurer mes parens ! répète Aloïse en retenant à peine des larmes prêtes à couler. Hélas ! ai-je des parens ? Sans appui, sans amis, sans protection, je n'intéresse personne. Je suis une infortunée, condamnée par un sort bizarre et cruel à vivre dans la retraite et dans l'obscurité. Sans appui ! sans amis ! vous, Madame ! dit le chevalier de Limours avec attendrissement. Eh ! quel cœur pourroit être assez insensible pour ne pas s'ouvrir à vos peines ? Honorez-moi

de vofre confiance ; déposez vos secrets dans mon sein ; et s'il est possible au zèle, à l'amitié, de changer le sort dont vous vous plaignez, cessez de vous croire infortunée.

Aloïse alloit répondre, lorsque lady Bedford, son frère et plusieurs autres personnes s'avancent vers le Chevalier. Tous les regards se fixent sur la belle étrangère. Son air noble et modeste, ses grâces touchantes élèvent un murmure d'applaudissemens autour de son défenseur. On le félicite d'une si heureuse rencontre ; on le presse de raconter les particularités de cette aventure. On n'ose faire des questions à la jeune dame dont l'abattement intéresse. Mylady Bedford l'invite à venir au château. Ses offres embarrassent Aloïse, elle hésite ; le chevalier de Limours la conjure de se rendre à l'obligeante proposition de Mylady. Elle y consent ; et l'air dont elle accepte un asile chez cette dame, prouve qu'elle mérite les égards dont elle devient l'objet.

En arrivant au château, Aloïse est conduite par la maîtresse de cette agréable habitation dans un appartement commode et riant. Sa pâleur, son accablement montrent combien elle a besoin de repos. La dame du Joli-Manoir la force de se mettre au lit, l'oblige à prendre un consommé, fait fermer les rideaux, l'embrasse et la quitte, en lui souhaitant un sommeil rafraîchissant et paisible. Avant que ses femmes exercent la même hospitalité à l'égard de Berthe, elle l'envoie chercher, l'interroge en présence du chevalier de Limours, sur le nom, la province, le rang et la fortune de sa maîtresse.

Ses questions embarrassent Berthe : mais se rappelant ce qu'elle devoit dire au couvent, pour ne pas laisser connoître l'héritière de Livarot avant sa profession, elle répond à Mylady que sa maîtresse est née en Bretagne, se nomme Claire de Fongères, a perdu ses parens dans son enfance, et vit sous la tutelle d'une nièce de sa mère. Cette dame, éta-

blie en Normandie, a pris grand soin de l'éducation de Claire. La voyant en âge d'être mariée, elle a voulu disposer de sa main en faveur du fils d'un de ses amis, peu digne de l'attachement de Claire, et devenu, par ses importunités, l'objet de son aversion. Après avoir en vain essayé de changer l'esprit de cette parente impérieuse et obstinée, prête à se voir contrainte de lui obéir, Claire s'est déterminée à prendre le voile. Suivie d'elle seule, sa jeune maîtresse s'est dérobée d'une maison où elle ne pouvoit plus espérer de vivre libre. Elles alloient chez les Bernardines de Lisieux, quand la trahison de leur guide les a fait tomber dans les piéges d'un méchant seigneur, amoureux de Claire. Egarées de leur route, enlevées, embarquées de nuit, elles ont été conduites sur cette rive, où le ravisseur a trouvé la punition de son attentat.

La courte narration de Berthe, terminée par l'éloge des vertus de sa maîtresse, par l'énumération de ses talens, inspire

aux deux personnes qui l'entendent le désir de s'opposer à la résolution de l'aimable Claire. On se propose de lui donner des conseils, de l'appui contre sa parente ; et déjà Mylady se flatte de la retenir chez elle, d'en faire sa compagne et son amie.

L'extrême fatigue d'Aloïse lui procure un sommeil long et profond. Le soleil se couche, elle ne s'éveille point. Le chevalier de Limours s'en inquiète. Il ne peut se défendre de suivre les pas de Berthe qui entre et sort doucement de la chambre de sa maîtresse. Il va, vient, retourne, écoute si elle repose tranquillement ; il sent du plaisir à l'entendre respirer. Un attrait inconnu l'attache à tout ce qui tient à elle. Il s'entretient avec Berthe, lui fait mille questions sur la charmante Claire, sur l'amant qu'elle n'aime pas, demande à tous momens à cette fille si l'assoupissement de Claire n'est pas trop fort, s'il ne seroit point une suite de ses foiblesses du matin, si elle est sûre, bien sûre que sa maî-

tresse dort, et si ce long sommeil ne nuira point à sa santé !

Aloïse en s'éveillant reçoit la visite de Mylady. Elle prie son attentive hôtesse de vouloir bien la dispenser de paroître à souper. Sa nouvelle amie consent à se priver ce soir de sa présence à table, la fait servir dans sa chambre, veut la voir manger. Le chevalier de Limours demande et obtient la permission d'assister à son repas. Aloïse montre encore le désir de se rembarquer le lendemain. Mylady rejette sa prière, la conjure de renoncer à ce dessein, au moins pendant le reste de la semaine; le Chevalier appuie fortement les raisons de la dame du Joli-Manoir, Aloïse n'en trouve point à lui opposer. Les caresses de Mylady et les désirs de son libérateur la persuadent, elle promet de rester.

Seule avec elle, Berthe lui représente le danger de sa condescendance. En demeurant elle s'expose à se voir découverte, à retomber au pouvoir de son père. Les matelots retournés au Hâvre, les

gens de Bertrand ne répandront-ils pas que la jeune personne enlevée par leur maître, et cause de sa mort, est restée dans l'île de Wight? Ne viendra-t-on pas l'y chercher? En retournant promptement sur leurs pas, elles pouvoient arriver au monastère avant qu'il fût possible de les rejoindre. Berthe a raison, Aloïse en convient; mais un sentiment plus fort que la crainte suspend ses résolutions. Des idées vagues s'opposent à des desseins formés. Elle est troublée, incertaine, indécise. Cet asile où elle vouloit se cacher, lui semble bien triste. Une retraite éternelle l'effraie; son cœur s'émeut à la seule pensée de prononcer des vœux indissolubles. Elle ne sait quel lien secret commence à l'attacher au monde; mais elle sent une répugnance extrême à l'abandonner pour jamais.

Vos réflexions me paroissent bien tardives, lui dit Berthe. A quel autre parti vous arrêter à présent? Il faut suivre votre premier plan, ou retourner à Livarot implorer la clémence de votre père,

et mériter son pardon en recevant la main du Seigneur de Lieuvain.

Recevoir la main de Maurice, ah! jamais, s'écrie Aloïse! Il faudra donc aller au couvent, reprend Berthe! Aloïse rêve, soupire, s'attendrit, pleure. Ne suis-je pas bien malheureuse, dit-elle? comment mes parens ont-ils fait un pareil choix? il est des hommes si aimables! Eh! vraiment oui, reprit Berthe, il en est de charmans! Ce chevalier de Limours, par exemple, qu'il est bien fait! quel air de grandeur! et comme il est sensible, comme il est bon! et tout de suite elle conte à sa maîtresse l'inquiétude du beau Chevalier pendant son sommeil, lui répète ses discours, lui peint ses mouvemens. Aloïse rougit, l'engage à parler bas, à s'approcher tout près d'elle, à recommencer ce qu'elle vient de dire. Attentive, agitée, elle écoute, sourit quelquefois, soupire, ne se lasse point d'entendre parler Berthe. Mais comment, mais pourquoi, demande-t-elle à cette fille, prend-il un intérêt si vif au sort d'une étrangère?

d'où vient moi-même ne puis-je rencontrer ses regards, sans sentir au fond de mon cœur le désir de l'obliger ? Sans doute la reconnoissance excite en moi ce désir. Mais lui, montrer tant d'amitié pour moi ! cela n'est-il pas bien extraordinaire ? Oh ! point du tout, dit Berthe en riant. Il est jeune, vous êtes belle ; il est naturel qu'il vous aime. Mais ne lui laissez pas voir combien son amitié vous touche. Avant de le traiter en ami, il faut le connoître, savoir de quelle province il est, où il réside ordinairement, s'il est libre ou marié. Demain à votre réveil j'aurai pris des informations, et je vous les communiquerai.

Le lendemain Berthe trouve de la difficulté à s'instruire. Les gens du Chevalier sont anglais ; elle n'entend point leur langue, ils ne parlent pas la sienne. Un valet-de-chambre allemand est le seul dont le jargon mêlé d'espagnol, de français et de saxon, soit à-peu-près intelligible. Elle tire de cet homme appelé Germain, une petite suite de faits qui

ne lui donne pas une grande connoissance de l'état et de la fortune du Chevalier.

Il étoit prisonnier de guerre en Espagne quand Germain est entré à son service. Ce garçon ignore et la province et le rang, et le véritable nom de son maître. Il sait seulement qu'il jouit d'une grande réputation parmi les gens de guerre, et le soupçonne d'avoir caché sa naissance et ses titres, peut-être pour payer une rançon moins forte, et recouvrer plus aisément sa liberté. Pris par le duc de Feria dans une occasion où, charmé du courage de ce jeune français, le chef espagnol lui sauva la vie, il fut gardé sur la frontière en attendant le retour de ses forces épuisées par la perte de son sang. On le conduisit ensuite à un château appartenant au duc de Feria. Pendant les premiers mois de son séjour dans cette forteresse, le prisonnier tomba dangereusement malade; la comtesse Eugénie, sœur du Duc, lui donna tous ses soins, et s'attacha tendrement à lui. Convalescent et foible encore il montra

le plus grand désir de quitter l'Espagne, envoya un exprès en France chargé de plusieurs lettres. Cet exprès ne revint point. Il dépêcha successivement plusieurs courriers ; aucun ne reparut. Une foule de lettres envoyées par les voies ordinaires, par des occasions, restèrent toutes sans réponse. Un malheur si étrange jeta le chevalier de Limours dans une sombre mélancolie, dans un chagrin profond. Il ne concevoit pas comment ses courriers périssoient en route, comment ses lettres n'arrivoient point à leur destination. Si on les recevoit, pouvoit-on n'y pas répondre ? L'abandonnoit-on dans une terre étrangère ? sa captivité n'intéressoit-elle personne ? avoit-il perdu tous les siens ? Une inquiète tristesse le consumoit, lorsqu'une des femmes de la comtesse Eugénie, touchée de la langueur du beau prisonnier, l'avertit que la négligence dont il se plaignoit étoit l'effet des précautions de sa maîtresse pour se conserver la douceur de le voir et l'espérance de lui plaire. La Comtesse

gardoit toutes ses lettres, vouloit le dégoûter de sa patrie, le détacher de ses parens, de ses amis, en lui persuadant qu'ils l'oublioient. Eugénie jeune encore, assez belle, fort riche, comptoit le fixer en Espagne et l'épouser. Cette femme s'offrit à tromper la vigilance de la Comtesse, à faire passer sûrement en France les lettres qu'il lui confieroit. Il lui en donna une pour le sire de Montreuil, reçut une réponse, et peu de jours après tout l'argent nécessaire à s'acquitter des avances du duc de Feria. Il paya sa rançon, fut mis en liberté, et se disposa plein de joie à retourner en France.

Eugénie, désolée de le perdre, avoua son amour, fit les plus grands efforts pour le retenir, offrit de le suivre en France s'il vouloit l'épouser. Sa passion, ses démarches, ses pleurs ne purent attendrir un cœur révolté de son artificieuse conduite. Le Chevalier pouvoit lui pardonner d'avoir prolongé l'ennui de sa prison, mais jamais de s'être montrée assez cruelle pour laisser de tendres pa-

rens dans une longue et douloureuse inquiétude, pour livrer l'objet d'une affection intéressée et personnelle à des doutes déchirans sur l'existence de tous ceux qui lui étoient chers. Il partit donc sans se laisser toucher des regrets de la dame espagnole. En arrivant à Bayonne, il trouva un courrier du seigneur de Montreuil. Une lettre de ce parent lui causa de la joie, et changea tout de suite ses desseins et sa route. Il sembloit diriger sa course vers Paris; il prit le chemin de Londres.

Et vous n'avez pas découvert la cause de ce changement, demande Berthe? Découvert, dit Germain, eh! que découvrir avec des personnes dont tous les discours sont mystérieux? J'ai trouvé la lettre que mon maître reçut à Bayonne, on n'y comprend rien. Elle parle d'union, de rupture; de nœuds qui délient; de sermens qui dégagent des paroles; d'égards pour l'obstination; de secret à garder un peu de temps; de naturel, de joie, de bonheur, de cent mille contra-

riétés. Mais, dit encore Berthe, on veut peut-être le marier à Londres? Je n'y vois point d'apparence, reprend Germain. Il n'y a point de maîtresse, et la comtesse Eugénie lui a, je crois, inspiré de l'éloignement pour tout son sexe. Eh! sur quoi imaginez-vous, ajoute Berthe, que votre maître cache son nom? En Espagne cela pouvoit être fondé, mais à présent d'où vient ne le porteroit-il pas? Voilà ce que j'ignore, dit Germain; mais souvent le seigneur de Montreuil lui donne le titre de Comte, et puis il se reprend; ils ont envoyé un gentilhomme je ne sais où, pour s'assurer de je ne sais quoi. A son retour, mon maître ira où il devoit aller avant son voyage en Angleterre. Au reste, tout cela ne me fait rien. Il est bon, généreux, indulgent; je l'aime de tout mon cœur, et pourvu qu'il me garde, il peut aller où il voudra, je suis prêt à le suivre au bout du monde.

Au réveil d'Aloïse, Berthe lui redit l'entretien qu'elle vient d'avoir avec Ger-

main. La fille de Gontran s'irrite du procédé de l'amoureuse Espagnole. Comment a-t-elle pu chagriner le chevalier de Limours? elle lui a donné de l'éloignement pour tout son sexe. Ah ! l'inhumaine ! Mais il cache sa naissance, son nom; d'où vient, pourquoi? Où doit-il aller? mais qu'importe ! elle ne le verra plus; cette idée l'attriste. Cependant elle va le voir dans une heure ou deux; elle se met à sa toilette; Berthe défait ses paquets. Aloïse choisit un habit fort riche, des dentelles, des parures. Pour la première fois elle se montre difficile, ne s'en rapporte ni au goût, ni à l'adresse de Berthe. Elle-même arrange ses beaux cheveux, forme des boucles, les entrelace de fils de perles attachés par des roses de diamans. Le repos vient de rendre à son teint sa fraîcheur et son éclat. Je ne sais quelle douce émotion donne à ses regards une vivacité nouvelle, répand sur toute sa personne cet air qui plaît tant, cet attrait puissant, invincible; effet des premières atteintes

d'un sentiment dont le charme embellit tout ce qu'il anime.

Le chevalier de Limours n'a pas goûté comme elle un tranquille repos. Claire a souvent interrompu son sommeil. Il soupçonne la sincérité de Berthe; il a remarqué de l'embarras dans sa contenance en parlant à mylady Bedford. Claire lui a dit : *Je suis sans parens, sans amis;* et Berthe lui donne une cousine, une tutrice? Si Claire est sans appui, elle est donc sans fortune? Qu'il sent de plaisir en ce moment à se dire : *je suis riche!* Mais une fille si charmante peut-elle n'intéresser personne? Daignera-t-elle le choisir pour son protecteur, pour son ami? Mille autres peut-être désirent la servir, l'obliger! Obtiendra-t-il d'elle une préférence si capable de le rendre à jamais heureux?

Levé de grand matin, le Chevalier compte impatiemment les heures, écoute si l'on ouvre l'appartement de Claire, trouve mylady Bedford bien lente à visiter sa jeune hôtesse. Il l'entend enfin.

monter l'escalier ; il court au-devant d'elle, lui donne la main, n'ose entrer. Berthe lui dit que sa maîtresse est habillée ; il suit la dame du Joli-Manoir, voit Aloïse. Mais combien l'éclat de sa parure l'étonne ! la richesse brille sur elle, son front est serein ; elle s'avance au-devant de Mylady avec cette aisance et cette politesse qui annoncent une personne accoutumée à recevoir et à rendre les égards dus au rang et à la naissance. Eh quoi, se dit tout bas le Chevalier, Claire est à plaindre ? Claire éprouve des peines, et la fortune ne cause pas ses chagrins ? Quel sentiment faisoit donc couler ses larmes hier ? En fuyant un amant haï, regrette-t-elle un amant aimé ? Cette pensée l'afflige. Il voudroit lui parler, s'éclaircir de ses doutes ; mais elle descend avec Mylady, et de tout le jour cette dame ne la quitte point.

Le Chevalier observe Aloïse, cherche à pénétrer au fond de son cœur. Aloïse suit ses mouvemens, croit le voir moins occupé d'elle ; il lui paroît jouir sans dis-

traction des amusemens préparés par la dame du Joli-Manoir pour le divertissement de ses hôtes. Aloïse se trompe ; il s'y prête, il ne s'y livre pas. Il saisit toutes les occasions de s'approcher d'elle, il souffre de ne pouvoir l'entretenir ; trois jours se passent dans cette contrainte. Plus heureux le quatrième, il aperçoit Aloïse et Berthe sortir de grand matin du château ; il leur voit prendre le chemin du port. Inquiet, alarmé du dessein qui les conduit vers ce lieu, il marche sur leurs pas, les joint en peu d'instans ; et son trouble est si visible en les abordant, qu'Aloïse le remarque et lui en demande le sujet. Il hésite, elle insiste ; peu accoutumé à dissimuler, le Chevalier lui laisse voir ses soupçons. Il pense que peut-être elle veut s'assurer d'un bâtiment pour repasser la mer, sans attendre le temps où il a promis de lui en faciliter les moyens.

Aloïse se sent blessée de ce discours. Quoi ! le Chevalier ose la croire ingrate ;

capable de feindre, assez impolie pour quitter furtivement mylady Bedford, pour traiter son généreux libérateur sans confiance, sans amitié! Ni je n'avois ce dessein, lui dit-elle avec assez d'altération, ni vous ne deviez me le supposer! La perte d'un bijou où m'attache l'habitude de le porter, présent reçu dans mon enfance d'une main que le temps devoit me rendre chère, m'a seule attirée vers le port. Mais Berthe peut aller sans moi demander aux femmes qui m'ont secourue, si par hasard elles ne l'auroient point trouvé. En parlant elle s'assied sur la pente d'un rocher, tourne le dos à la mer, et dit à Berthe de s'avancer jusqu'aux cabanes des pêcheurs.

Une main que *le temps devoit vous rendre chère*, répète le chevalier de Limours! ce temps est-il passé, belle Claire, ou l'attendez-vous encore? Je n'attends rien, dit-elle, je n'espère rien; l'avenir ne me présente que des peines, des regrets! Eh pourquoi vous le pré-

parer, Madame, ce fâcheux avenir, reprend le Chevalier? Par quelle raison vous dérober au monde? Il le faut bien, dit Aloïse en soupirant. En quittant ces lieux, des murs impénétrables vont m'enfermer à jamais. Que ne m'ont-ils cachée à tous les yeux, avant qu'un événement bizarre me conduisît à l'île de Wight!

Ce souhait me surprend, dit le Chevalier; d'où s'élève ce regret d'y être abordée? Vous plaignez-vous de lady Bedford? Au contraire, répond Aloïse; je me loue de ses bontés, elles m'inspirent de la reconnoissance, et notre séparation me sera sensible. Eh bien, cédez à ses instances, reprend-il avec vivacité; préférez sa maison au couvent où vous vouliez vous retirer. N'êtes-vous pas libre de choisir votre asile? Aloïse baisse les yeux, rougit, se tait. Son tendre défenseur la regarde, voit son trouble, prend une de ses mains, la presse avec ardeur entre les siennes: Ah! vous ne

daignez pas me parler, Madame, lui dit-il d'un ton triste et tendre ! votre réserve m'afflige sensiblement. Un secret est caché dans votre cœur. Les discours de Berthe peuvent en imposer à une personne indifférente que rien n'engage à peser les raisons de votre fuite, de la retraite que vous vous imposez ; mais en les examinant, permettez-moi de le dire, votre conduite n'est pas naturelle. La proposition d'un mariage où l'on ne pouvoit vous forcer de consentir, a-t-elle pu vous déterminer à la fuite, à la retraite ? Une parente n'avoit pas le droit de vous contraindre ; vous pouviez réclamer aisément contre une autorité si foible. Tout annonce en vous une fille noble, riche ; vous êtes belle, charmante ! Avec tant d'avantages réunis, est-on sans appui, sans protection, sans amis ? Qu'avez-vous voulu me faire entendre ? Pourquoi feindre des chagrins et cacher les véritables peines de votre ame ? Ah ! cessez, Madame, cessez de

me les déguiser ; ne me privez pas cruellement du bonheur de vous connoître et de vous être utile.

Oh ! comme le cœur d'Aloïse s'émeut, palpite, s'offense des soupçons du chevalier de Limours ! Ose-t-il l'accuser d'une fausseté dont la seule idée la révolte ? Eh ! si cette autorité, dit-elle, n'étoit point celle d'une simple parente ? si tout la rendoit légitime, irrésistible ? si la fuite seule pouvoit m'y soustraire ? si la nature, les lois, mon devoir me contraignoient à rougir de ne pas m'y soumettre ? si en osant la braver j'ai voulu me punir de cette faute, l'expier par le sacrifice de ma liberté ?.... Vous n'êtes donc pas orpheline, interrompt le Chevalier ? Non, je ne le suis pas, reprend Aloïse. Un père chéri, respectable, mais inflexible, m'immoloit sans pitié à l'homme le plus ridicule, le plus méprisable. J'ai tout quitté pour éviter le malheur d'être à cet époux détesté.

Le chevalier de Limours garde un

assez long silence, et reprenant la parole : Vous avez un père, dit-il, vous avez un amant haï ? Puissé-je ne jamais penser, ne jamais croire, ne jamais apprendre que vous en avez un aimé !

Si vous me connoissiez mieux, dit avec attendrissement Aloïse, mon destin vous surprendroit. Je n'ai jamais aimé, jamais je ne fus aimée. Deux fois promise, la haine et l'indignation m'ont toujours donné de l'horreur pour le joug qu'on vouloit m'imposer. Qu'entends-je, s'écrie le chevalier de Limours ? avec ces yeux où se peint une ame si sensible, le cœur de l'aimable Claire seroit seulement susceptible de haine ? Quoi ! l'on excite votre indignation, en souhaitant de vous plaire, en vous aimant ! Ah ! Madame, vous allez donc me haïr ? Ce discours étonne, embarrasse Aloïse ? elle craint d'avoir donné une mauvaise opinion de son caractère au seul homme dont elle désire l'estime ; elle sent du plaisir à se dire : il m'aime ! Elle sent

de la douleur à se dire, il croit que je puis le haïr ! Elle n'ose plus parler, ses yeux se remplissent de larmes ; elle ne les retient point, elle ne songe pas à les cacher. Le Chevalier les voit couler, tombe à ses pieds, lui demande pardon de l'indiscrète curiosité qu'il vient de lui montrer, la conjure de ne pas l'accabler de son indignation.

Je ne suis point en colère, dit la charmante fille en pleurant plus fort ; je suis mortifiée, chagrine, humiliée. Je me reproche de n'avoir point démenti Berthe ; je serois bien peu reconnoissante si je conservois des secrets pour mon libérateur. Apprenez donc.... Elle alloit poursuivre, quand Berthe accourt en criant : Madame, voilà votre reliquaire ! Aloïse veut le prendre, il échappe des mains de Berthe, tombe ; le chevalier de Limours le ramasse, souffle le sable qui le couvre, fait un mouvement, le regarde, l'examine, paroît frappé du plus grand étonnement, considère Aloïse,

et d'un air agité il lui demande depuis quel temps ce bijou est en sa possession? Ce n'est pas sans doute, ce ne peut être, ajoute-t-il avec plus d'émotion encore, celui dont vous venez de parler ; *reçu dans votre enfance d'une main que le temps devoit vous rendre chère?* Ah ! dieu, si ce l'étoit ! Un cri perçant l'interrompt ; Berthe tournée du côté de la mer pousse des gémissemens à l'aspect de plusieurs personnes descendues d'une chaloupe. Un vieillard vénérable s'avance au milieu d'elles. Aloïse pâlit, se lève, retombe, prononce d'une voix foible : Je suis perdue !

Perdue, s'écrie le Chevalier ! ah ! tant que je respire, ne craignez rien ! Il veut aller au-devant de ceux dont elle redoute l'approche. Elle l'arrête ; c'est mon père, dit-elle, votre secours me devient inutile. Pendant qu'elle le retient, Berthe est aux pieds de Gontran, implore sa clémence. Où est ma fille ? qu'en as-tu fait, malheureuse, demande-t-il d'un ton fu-

rieux ? Le chevalier de Limours l'entend, le voit, le reconnoît ; appuie Aloïse contre le rocher, la quitte, s'élance vers le seigneur de Livarot, passe ses bras autour de lui, le presse contre son sein, et transporté de joie, il s'écrie : O mon père ! ô Gontran ! pardonnez à Berthe, pardonnez à votre fille, daignez la recevoir des mains de son époux.

De son époux, répète en colère le seigneur de Livarot ! quoi ! Aloïse auroit osé ?.... Mais je la vois ; laissez-moi, jeune homme. En parlant, il veut se débarrasser du Chevalier. Eh ! je suis Olivier, dit-il, en l'embrassant plus étroitement encore ; je suis le fils de Thibaut, le vôtre, le fiancé, l'ami, l'amant, l'époux d'Aloïse de Livarot. Le ton pénétré d'Olivier, les larmes de joie qui inondent son visage, commencent à émouvoir Gontran. Vous seriez Olivier, vous ! dit-il. Oui, reprend l'aimable défenseur d'Aloïse, je suis Olivier d'Hangest, Olivier cru mort aux champs de

Cérisoles, Olivier héritier du seigneur de Montreuil, Olivier comte de Santerre, le fiancé d'Aloïse ! titre le plus cher à mon cœur, si elle ne me hait plus.

Après plusieurs questions, Gontran, sûr qu'il tient dans ses bras le fils de son ami Thibaut, l'enfant qu'il aimoit, le jeune héros dont il a si vivement regretté la perte, s'approche de sa fille. Eperdue, tremblante, elle se prosterne devant lui : il la relève, l'embrasse, lui pardonne ; apprend qu'elle doit l'honneur et la vie au généreux fils de Thibaut. Il admire les décrets de la Providence, bénit sa bonté. Le ciel n'a pas voulu qu'Aloïse trahît ses premiers sermens. Il a permis qu'elle vînt trouver son époux dans l'île de Wigth. Il prend la main de sa fille, il la présente au jeune comte de Santerre : Je vous l'avois déjà donnée, dit-il ; je vous la donne encore. Puissiez-vous, mes chers enfans, être à jamais heureux ensemble ! Olivier reçoit à ge-

noux la main de sa belle maîtresse. Me la donnez-vous sans regret, sans contrainte, lui demande-t-il d'un ton tendre; ne haïssez-vous plus ce *grossier Picard*, *ce vilain paysan du Vermandois?* Aloïse le regarde, sourit : Est-il vrai, dit-elle? Je vous ai haï ? moi ! Ah ! la méchante petite fille que j'étois !

Un père content, deux amans satisfaits se rendent chez mylady Bedford. Leur aventure la surprend, leur bonheur l'enchante. Elle prie, elle insiste auprès du seigneur de Livarot pour voir célébrer l'union d'Aloïse et d'Olivier dans son château ; il y consent. Des courriers sont dépêchés à Londres, à Livarot, en Picardie. Ils portent par-tout d'agréables nouvelles. Olivier demande pardon à son père de lui avoir volontairement caché son existence depuis près de deux mois. Apprenant en route que Maurice de Lieuvain alloit épouser la fille de Gontran, il attendoit pour se montrer l'assurance d'un lien qui le dé-

gageoit des siens. Il lui rend un compte exact de l'événement arrivé dans la petite île dont le séjour l'a rendu heureux. Des cris de joie se font entendre par tous les domaines de Thibaut ; le Vermandois entier se livre à l'allégresse. On répète à l'envi : Olivier vit encore ! Olivier, l'honneur de sa patrie, va revenir dans son sein ! Ici l'auteur s'arrête, et l'extrait finit.

HISTOIRE
D'ENGUERRAND.

HISTOIRE

D'ENGUERRAND,

OU

RENCONTRE

DANS

LA FORÊT DES ARDENNES.

PARMI tant de nobles guerriers passés avec Saint-Louis dans la Palestine, et dont une partie suivit encore ses étendards quand il entreprit sa dernière et malheureuse croisade, Mainfroy, comte de Réthel, fut un de ceux qui se distinguèrent le plus par le zèle et par la valeur. Après la mort de cet auguste prince, Philippe-le-Hardi et les Infidèles étant convenus d'une longue trève, les Croisés se séparèrent. Mainfroy revint en France à la suite du Roi : mais Philippe s'efforça vainement de le retenir à sa cour. Le

Comte approchoit de sa cinquantième année; fatigué de la guerre, des pénibles courses où elle l'avoit engagé, il aspiroit aux douceurs du repos. Peu de jours après son arrivée en France, il partit pour Réthel, déterminé à jouir paisiblement chez lui d'une gloire acquise par de longs travaux. Tout le Réthelois célébra son retour par les marques d'une vive joie. Riche, généreux, magnifique, son séjour dans ses terres y ramenoit l'abondance; et comme il n'abusoit point du pouvoir arbitraire que l'opulence et la force donnoient alors aux grands, ses voisins le chérissoient, et ses vassaux se trouvoient heureux de vivre sous sa dépendance.

Le désir de transmettre ses domaines et son nom à des héritiers de son sang, lui fit prendre une compagne. Il épousa Edèle de Grandpré : elle lui donna deux fils; et cinq ans après la naissance du dernier, elle mit au monde une fille. Pendant sept ans rien ne troubla le bonheur du Comte. Ses fils croissoient sous ses

yeux, il s'amusoit de leurs jeux, observoit le développement de leurs idées, croyoit apercevoir en eux d'heureuses dispositions, s'apprêtoit à les cultiver, formoit déjà pour leur avantage, tous les projets dont un tendre père s'occupe, quand un fléau soudain et terrible vint désoler la Champagne : ses plus malignes influences se répandirent sur le Réthelois ; en moins de dix jours les deux tiers de ses habitans périrent d'une fièvre épidémique et pestilentielle. Le Comte ne put fuir assez promptement pour mettre sa famille à l'abri de la contagion. La comtesse de Réthel et ses deux fils, attaqués de ce mal incurable, expirèrent tous trois presque au même instant.

Accablé sous le poids d'une calamité si subite et si funeste, succombant à l'excès de sa douleur, malade, souhaitant la mort, Mainfroy rejetoit obstinément les secours capables de prolonger sa vie et ses regrets ; de nouveaux gémissemens se faisoient entendre par tout le château, lorsqu'un des aumôniers du

Comte, apercevant la petite Blanche, que ses femmes promenoient sous les fenêtres de l'appartement de son père, courut à elle, la prit entre ses bras, la porta dans la chambre du malade ; et la posant sur son lit, il le conjura de bénir l'innocente et foible créature qu'il vouloit priver de sa protection et de son appui.

La vue de cette enfant excita la plus vive émotion dans l'ame de Mainfroy ; il sentit qu'il étoit père encore : ses larmes s'ouvrirent un passage ; elles coulèrent abondamment, et soulagèrent l'oppression de son cœur. Il se soumit aux décrets du ciel, lui rendit grâce de n'avoir pas condamné Blanche à suivre sa mère et ses frères au tombeau, de lui laisser l'espoir consolant d'élever sa fille et de la voir heureuse. Sa résignation calma ses sens, ranima ses esprits et conserva ses jours.

Dès cet instant, Blanche devint l'objet de toutes ses affections ; il l'aima avec passion, même avec foiblesse. La crainte de la perdre lui causoit une continuelle inquiétude. A mesure qu'elle grandis-

soit, l'attachement du Comte prenoit de nouvelles forces. Les gouvernantes de Blanche eurent ordre de ne jamais résister aux volontés de leur élève, de se conformer à ses goûts, de satisfaire ses désirs. En lui donnant des maîtres, il leur imposa la loi de cesser leurs leçons au moment où la jeune écolière en paroîtroit fatiguée. Dès l'âge de dix ans, elle eut une maison. Mainfroy choisit les mieux faites et les plus jolies des filles de ses vassaux pour les élever avec la sienne et lui former une petite cour. Il se plut à lui donner un empire souverain sur lui-même et sur tout ce qui l'environnoit.

Une éducation dirigée par une tendresse si peu prévoyante, livroit Blanche au danger d'être hautaine, capricieuse, ignorante et volontaire. Un heureux naturel et beaucoup d'esprit la préservèrent d'une partie de ces défauts. Elle voulut acquérir les connoissances et les talens cultivés alors. Son application à l'étude de la musique la rendit assez habile pour com-

poser elle-même les airs qu'elle jouoit sur la harpe et sur le luth. Elle apprit à faire des vers, des fables et des romances. Ses premiers essais furent consacrés à célébrer les bontés de son père; bientôt elle chanta ses exploits et ses vertus. Elle lui donnoit des fêtes où sa reconnoissante tendresse et le bonheur de lui devoir le jour étoient exprimés, sans beaucoup d'art peut-être, mais avec les grâces naïves du sentiment et de la vérité.

Surpris, enchanté des productions de sa fille, le Comte ne cessoit de les vanter. Tout ce qui l'entouroit répétoit les louanges de la spirituelle Blanche. Peu-à-peu ses talens se perfectionnèrent; sa réputation s'étendit: elle attira chez Mainfroy les plus nobles familles de la province. On vint à Réthel des villes voisines, des lieux éloignés; insensiblement toute la France entendit parler d'elle: on voulut la voir, la connoître, et l'on s'empressa d'aller admirer la jeune merveille de Champagne.

Blanche avoit alors seize ans. Sa taille

étoit parfaite, son air noble, ses mouvemens gracieux, une physionomie ouverte, animée; des yeux pleins de feu annonçoient en elle de l'imagination et de la sensibilité; un charme attrayant répandu sur toute sa personne, la rendoit aussi touchante que belle. On ne pouvoit la regarder sans émotion, l'entendre sans intérêt : elle inspiroit à-la-fois le désir et le respect, l'amour et la vénération.

La charmante fille de Mainfroy ignoroit-elle combien tant d'avantages unis à ceux de sa naissance, à la perspective d'un brillant héritage, rendoient sa possession désirable? Joignoit-elle aux attraits dont la nature l'avoit douée, à la supériorité de son esprit, de ses talens, cette modeste opinion de soi-même, qui ajoute à tous les agrémens, augmente le prix du mérite, et le rend vraiment aimable? Hélas! non. On ne sauroit se dispenser de l'avouer : Blanche n'avoit pu se défendre d'un peu d'orgueil : mais sa vanité n'étoit point un vice de son cœur;

elle la devoit à son éducation, à la complaisance de son père, à la soumission imposée à tout ce qui l'approchoit.

Les plus jeunes et les plus galans Chevaliers de la Cour de France voulurent savoir si la renommée n'exagéroit point les rares qualités de Blanche. Conduits à Réthel par la curiosité, beaucoup s'y virent retenus par l'amour. Tous ceux qui se croyoient assez aimables pour s'attirer l'attention d'une personne si éclairée, s'empressoient à lui rendre des soins. Son père la laissoit maîtresse de recevoir ou de rejeter les vœux qu'on lui adressoit. Il falloit plaire à l'héritière de Réthel, ou renoncer à l'espoir d'obtenir sa main. Cette certitude excita l'émulation de ses amans. Plusieurs montrèrent leur magnificence et leur adresse dans de superbes tournois ; d'autres firent paroître leur goût, en donnant d'agréables fêtes. Les plus sensibles employèrent le langage de l'amour pour toucher leur maîtresse ; les plus expérimentés dans l'art de séduire empruntèrent celui de l'adu-

lation : aucun ne réussit. Blanche vit avec indifférence cette foule de prétendans se disputer un prix que son cœur refusoit d'accorder. Pendant deux ans sa Cour grossit, diminua, se renouvela sans cesse. Le dépit bannissoit une partie de ses admirateurs ; l'espoir d'un plus heureux succès attiroit de nouveaux aspirans à l'honneur d'un triomphe difficile. Tous furent trompés dans leur attente ; et l'on commençoit à douter s'il étoit possible de lui inspirer de la tendresse, quand un parent du comte de Réthel, éloigné depuis long-temps de la province, revint y faire son séjour.

Il se nommoit Enguerrand de Rosemont. Son père, chef d'une ancienne et noble maison, sans être retenu par l'intérêt d'un fils unique encore au berceau, et déjà privé de sa mère, vendit ses plus riches possessions pour lever une troupe d'élite, et la conduire en Palestine, où, victime d'un zèle indiscret, lui-même périt avec elle dans la dernière bataille donnée aux infidèles.

Ami de ce père inconsidéré, Thibaut, Comte de Châlons, touché du sort de son héritier, prit soin de recueillir les débris de sa fortune. Obligé de résider à la Cour de Philippe, il confia la régie des terres du jeune Enguerrand à de fidèles économes, le mena en France, n'épargna rien pour lui donner une éducation convenable à sa naissance, vit avec plaisir son élève en profiter, s'attirer l'estime, et se distinguer par toutes les qualités qui rendent aimable. Il eût souhaité pouvoir l'obliger davantage : mais l'équité ne lui permettoit pas de porter atteinte aux droits de ses héritiers naturels. Enguerrand étoit âgé de vingt-quatre ans quand il perdit cet ami. Sensiblement affligé de sa mort, il voulut s'éloigner des lieux qui lui en rappeloient sans cesse le triste souvenir, et revoir ceux où il avoit reçu le jour.

A son retour en Champagne, il trouva tout en ordre chez lui, et reçut des mains de son principal fermier une preuve touchante de l'amitié de son généreux tuteur

Ses revenus, accumulés depuis son enfance, produisoient une somme considérable. On la lui donna tout entière; elle le mit en état d'étendre son domaine, de réparer le château de Rosemont, d'embellir ses jardins, et de rendre sa résidence très-agréable. Arrivé depuis trois mois, occupé des travaux qu'il se plaisoit à diriger lui-même, n'ayant encore visité personne ni annoncé son retour dans la province, il ignoroit, à six lieues de Réthel, et l'existence de Blanche, et le concours des aspirans à sa possession.

Le hasard apprit à Mainfroy que le fils du comte de Rosemont étoit revenu en Champagne. Il l'envoya complimenter par un de ses gentilshommes, et le pressa par des instances réitérées de venir chez lui. Enguerrand sentoit une extrême répugnance à quitter sa retraite. Paisible, modéré, ses désirs se bornoient à l'aisance dont il jouissoit. Loin de former des vœux ambitieux, l'opulence et la grandeur de ses pères se retraçoient à sa mémoire comme des avantages inutiles

au bonheur. Mais il fut à Réthel ; il vit Blanche, il l'aima, et ses idées changèrent. Frappé des attraits de la fille de Mainfroy, de l'éclat qui l'environnoit, du faste imposant de ceux dont elle recevoit l'hommage, une mortifiante comparaison le fit apercevoir de la médiocrité de sa fortune ; l'amour le força de regretter des biens qui offroient les moyens de plaire, donnoient au moins la liberté de laisser paroître ses sentimens. Combien la richesse éloignoit-elle Blanche d'Enguerrand ! Quelle distance entre l'héritière de Réthel et le chef d'une maison privée de son ancienne splendeur, sans espoir de la recouvrer ! Oseroit-il se mettre au rang de ses amans ? Prétendre à elle, ce seroit s'exposer à ses dédains, se montrer téméraire aux yeux du Comte, audacieux à ceux de sa fille, mériter le reproche de se livrer à une folle présomption, peut-être même se faire soupçonner de vues basses et intéressées.

Ces humiliantes considérations por-

tèrent l'amertume dans l'ame du sensible Enguerrand. Timide et tendre, modeste et discret, il aima, souffrit, garda le silence et cacha ses désirs. Une figure charmante, un esprit juste, des sentimens nobles, de la candeur, une bonté réfléchie; de la grandeur dans son air, dans ses idées; un naturel doux, un cœur sincère, l'élevoient au-dessus de ses rivaux, sans lui donner l'assurance d'oser comme eux concevoir l'espérance d'être préféré.

Tourmenté par une inquiète ardeur, par le soin gênant de contraindre les mouvemens de son cœur, par la jalousie, par tout ce qui irrite les peines d'une passion vive et délicate, toujours réprimée et toujours sentie, cent fois le sire de Rosemont forma le dessein de fuir la fille de Mainfroy; mais l'amitié que lui montroit le Comte, sa prédilection en sa faveur, ses égards, ses caresses, ne lui permettoient pas de s'éloigner du château sans un prétexte apparent. Aucun ne se présentoit à son esprit. Peut-être trompé

par sa tendre foiblesse, accordoit-il au penchant de son cœur ce qu'il croyoit donner à la bienséance, au respect dû à son parent, à la reconnoissance de ses bontés.

Blanche lui marquoit aussi une sorte de préférence; il étoit devenu nécessaire à ses amusemens et même à ses plaisirs. Enguerrand possédoit les talens qu'elle aimoit, cultivoit les arts qu'elle étudioit. Souvent il guidoit sa main et ses crayons quand elle dessinoit; il accompagnoit sa voix sur plusieurs instrumens, savoit en faire paroître les sons plus flatteurs et plus touchans, exécutoit avec précision les ballets figurés où elle se plaisoit à développer les grâces de sa personne et la légèreté de ses pas. Quelquefois ils passoient ensemble des heures entières dans le cabinet du Comte à composer des vers dont ce respectable vieillard étoit le sujet et le juge. Enguerrand cédoit toujours à Blanche la gloire de remporter le prix, et retenoit le feu de son génie pour laisser briller celui de sa belle émule.

Blanche ne remarquoit-elle point les qualités distinguées d'Enguerrand? *Pardonnez-moi.* En étoit-elle touchée? *Peut-être.* Ne lisoit-elle pas dans ses yeux, dans son cœur? Ne lui savoit-elle pas gré de sa réserve, de son respect? *Eh! mon dieu, non.* Par une suite de cette éducation, cause des erreurs et des fautes de l'héritière de Rhétel, cette réserve, ce respect lui déplaisoient. La conduite du sire de Rosemont contrarioit un désir caché au fond du cœur de Blanche; elle craignoit de le montrer; elle eût rougi de le laisser deviner; mais elle vouloit le satisfaire, et le vouloit fortement. Accoutumée à voir ses souhaits s'accomplir à l'instant où elle les formoit, pouvoit-elle supporter l'espèce de résistance que pour la première fois on opposoit à sa volonté?

Au commencement du séjour d'Enguerrand à Réthel, Blanche avoit attendu de son agréable parent ce tribut de louanges, cette admiration, ces hommages serviles que l'habitude d'en être

l'objet rend peu flatteurs et souvent insipides, mais dont le refus blesse l'amour-propre, et quelquefois l'irrite. Elle s'étonna de ne point apercevoir dans les égards d'Enguerrand les empressemens de l'amour, de ne point entendre de sa bouche l'aveu d'une passion qu'elle inspiroit à tous ceux dont elle se voyoit environnée. Qui défendoit le sire de Rosemont contre ses charmes? Comment, si prompt à l'obliger, négligeoit-il de lui rendre des soins? Comment, avec tant de complaisance, d'esprit, d'agrémens, montroit-il si peu d'envie d'être remarqué?

Ces questions que Blanche se faisoit à tout moment, lui donnèrent une extrême curiosité. Un intérêt plus vif se mêlant à cette curiosité, la rendit pressante, bientôt pénible; elle s'en occupa. Des idées confuses agitèrent son esprit; elle voulut les fixer. Ses observations devinrent sa principale affaire, et l'unique objet de sa constante application.

Malgré l'extrême attention d'Enguer-

rand sur lui-même, le secret de son cœur étoit à chaque instant prêt à lui échapper. Ses yeux ne rencontroient jamais ceux de Blanche, sans exprimer le sentiment qu'il s'efforçoit de cacher. En lui parlant, en chantant avec elle, sa voix prenoit des inflexions plus douces et plus tendres. Le plaisir, la langueur, l'embarras et la crainte se peignoient tour-à-tour sur ses traits. Blanche l'examinoit, doutoit, espéroit. Quelquefois elle se croyoit aimée, voyoit les lèvres du sensible Rosemont s'entr'ouvrir, attendoit l'aveu souhaité, l'encourageoit à le prononcer par des regards qui sembloient lui demander de la confiance. Mais loin de profiter de ces favorables instans, il en apercevoit seulement le danger, trembloit de ne pouvoir contenir l'agitation de ses sens, la violente émotion de son ame. Il se recueilloit en lui-même, baissoit les yeux, soupiroit, se taisoit.

Blanche s'irritoit de l'inutilité de ses tentatives, renfermoit à peine son dépit

et son impatience. Elle se demandoit tout bas : Conserve-t-il de l'indifférence? A-t-il l'art d'en feindre? Qu'attend-il de cet opiniâtre silence? Craint-il de parler? ou n'a-t-il rien à dire? Veut-il mortifier ma vanité ou satisfaire la sienne? A-t-il le projet de me prouver qu'il est possible de me voir, de m'entendre, de vivre familièrement avec moi, sans m'aimer, sans même désirer de me plaire?

Malheureusement pour le sensible et timide amant de Blanche, ces dernières idées s'imprimèrent fortement dans son esprit. L'humeur et la prévention lui firent attribuer à l'orgueil du sire de Rosemont ce silence gardé par de si nobles motifs. Son cœur rejetoit la pensée de lui être indifférente; mais en le supposant amoureux, elle se trouvoit offensée de la contrainte qu'il s'imposoit. Une excessive vanité pouvoit seule l'engager à se taire. Sans doute il lui paroissoit plus glorieux d'étouffer ses sentimens que d'en risquer l'aveu. Il n'avoit

pas une assez haute opinion de l'objet de sa tendresse, pour en attendre son bonheur; il ne lui accordoit ni assez de lumières pour discerner son mérite, ni assez de générosité pour préférer d'éminentes qualités au vain éclat dont brilloient ses rivaux. Le fier, le superbe Enguerrand ne vouloit rien devoir à l'héritière de Réthel; il craignoit de la rendre l'arbitre de son sort, et ne daignoit pas entrer en lice pour disputer un prix qu'il tiendroit seulement de sa faveur et de ses bontés.

Livrée à ces réflexions, Blanche eut d'abord assez d'empire sur elle-même pour cacher le dépit qu'elles lui causoient. Cette contrainte aigrit ses chagrins. Son humeur devint inégale et souvent fâcheuse. Tout lui déplut; tout l'importuna. Elle cessa de s'occuper de plaisirs et de fêtes, abandonna ses crayons, sa harpe, ses études, sa plume, tous les amusemens qu'elle avoit coutume de partager avec le sire de Rosemont; elle

évita de le voir, de l'entendre, de lui parler.

Avec quelle surprise, avec quelle douleur il vit ce changement si subit et si marqué ! Blanche l'éloignoit d'elle ; Blanche fuyoit sa présence et son entretien. Pourquoi lui retiroit-elle sa confiance, ses bontés ? Se seroit-il trahi ? Connoissoit-elle le penchant de son cœur ? S'offensoit-elle d'une ardeur réprimée avec tant de soin ? Le punissoit-elle d'une passion involontaire ? Le soupçonnoit-elle de nourrir une vaine espérance ? Plus il craignoit de s'être laissé pénétrer, plus il s'observoit, plus il renfermoit son trouble, ses inquiétudes, et s'efforçoit de cacher sa tristesse. Blanche, toujours attentive aux mouvemens du sire de Rosemont, s'aperçut de ce redoublement de réserve ; il excita sa colère et son indignation. Loin de continuer à s'éloigner d'Enguerrand, elle saisit au contraire toutes les occasions de l'approcher d'elle ; mais pour l'affliger,

pour lui faire sentir des peines cruelles. Des railleries amères, des dédains marqués, une hauteur révoltante et soutenue, l'affectation de relever devant lui les avantages dont la fortune le privoit, une continuelle application à le mortifier, à lui montrer de l'aversion, même du mépris, livrèrent enfin l'aimable Enguerrand à cette sombre mélancolie, à cet abattement, à ce désespoir où tombe l'homme sensible et fier, qui, cédant à la force, frémit de l'insulte dont il ne peut repousser l'atteinte, se sent accablé sous le poids de l'injure dont il ne peut se promettre ni la réparation ni la vengeance.

Un soir que se promenant avec lui, Blanche se faisoit une maligne joie de remarquer son trouble, épuisoit sur lui les traits piquans de l'ironie, s'amusoit de ce cruel badinage, Enguerrand s'arrêta, la contraignit à s'arrêter aussi; et s'éloignant de quelques pas, fixant sur elle des regards qui exprimoient à-la-fois le dédain et la colère : Non, s'é-

cria-t-il, vous n'êtes point la fille de Mainfroy ; vous n'êtes point cette Blanche dont le naturel aimable, dont l'ame généreuse relevoient les charmes à mes yeux, les rendoient si puissans sur mon cœur. Non, vous n'êtes point cette Blanche adorée en silence, que la triste médiocrité de ma fortune me forçoit d'aimer sans dessein, sans projet, sans espérance, et que pourtant je me trouvois heureux d'aimer. Non, vous n'êtes point la divinité révérée du plus tendre des amans ; vous êtes une furie cachée sous ses traits. Inhumaine, ne vous applaudissez plus d'un barbare triomphe ; vous perdez enfin le pouvoir de déchirer un cœur où vous régnâtes trop longtemps. Je méprise un vil asservissement, et je brise à jamais des liens que je rougis d'avoir chéris. En prononçant ces derniers mots, il tourna ses pas vers une route qui conduisoit hors du parc, et s'éloigna avec tant de vitesse, que Blanche le perdit de vue à l'instant où elle alloit le rappeler.

Dans quelle situation d'esprit les paroles et la fuite d'Enguerrand la laissoient ! Le voile étendu sur ses yeux venoit de se lever, les vains prestiges de l'illusion se dissipoient. Enguerrand l'aimoit. Ce n'étoit point sa fierté, c'étoit l'inégalité de leur fortune qui contraignoit son amour au silence. Ah ! s'écria-t-elle en laissant couler des larmes d'attendrissement et de regret, périssent tous les biens qui m'ont privée de la douceur d'entendre Enguerrand me dire ; *je vous aime ;* et maudit soit le méprisable orgueil qui m'a portée à l'affliger, à l'insulter, et conduite à le perdre !

Restée à l'endroit où elle venoit de voir disparoître le sire de Rosemont, consternée, immobile, appuyée contre un arbre, sentant ses forces prêtes à l'abandonner, elle fut retirée de cet anéantissement par la voix de plusieurs de ses femmes qui la cherchoient et répétoient le nom d'Enguerrand et le sien. Le comte de Réthel se trouvoit mal, et la demandoit. L'effroi se joignant à son

trouble, il fallut l'aider à marcher. Arrivée dans la chambre de Mainfroy, l'état où elle vit ce père chéri, lui fit répandre de nouvelles larmes. La tendresse filiale suspendit les chagrins de l'amour. Blanche s'occupa tout entière à servir, à consoler l'auteur de ses jours. La maladie du Comte, alarmante d'abord par les symptômes, se tourna en langueur. Elle fut longue; sa fille ne quitta jamais sa chambre, lui prodigua tous les secours de l'art, tous les soulagemens de l'amitié, tous les soins adoucissans de la complaisance et de la tendresse : mais rien ne put remédier à l'épuisement de la nature, et Blanche eut la douleur de voir expirer son père entre ses bras.

Au milieu des regrets et des pleurs qu'excitoit une perte si sensible, l'éloignement du sire de Rosemont, l'incertitude de son sort aigrissoient le profond chagrin de Blanche. Cent fois, pendant la maladie du Comte, elle avoit envoyé à Rosemont; Enguerrand n'y étoit point retourné. Désespérant

de le revoir jamais, elle éloigna de Réthel tous ceux que le dessein de lui plaire y retenoit encore. Dans la crainte d'être importunée plus long-temps, elle annonça la résolution qu'elle prenoit de rester libre et de vivre retirée. Ce château, où les plaisirs régnoient peu de mois auparavant, devint une solitude, où l'héritière de tant de riches possessions se renferma. La maison de son père et la sienne continuèrent de vivre agréablement à Réthel, pendant que Blanche, occupant un pavillon isolé, refusoit d'être accompagnée, d'être servie, laissoit à peine deux ou trois de ses femmes l'approcher, et s'abandonnoit à la plus sombre mélancolie.

Le temps ne la diminuoit point. De noirs pressentimens l'assuroient qu'Enguerrand n'existoit plus. L'inutilité des recherches déjà faites, le retour des messagers qu'elle envoyoit sur toutes les routes, redoubloient son inquiétude et ses craintes. En partant de Réthel, le

sire de Rosemont y avoit laissé ses chevaux et ses gens. Blanche les y retenoit. Quelquefois elle pensoit qu'il y reviendroit ; mais trompée dans sa longue attente, elle ne cessoit de pleurer, de gémir. D'amers reproches, une extrême douleur, un vain repentir, des remords, empoisonnoient tous les momens de la belle et infortunée dame de Réthel.

Où se cachoit donc cet amant irrité ? Qu'étoit-il devenu ? Par quelle fatalité le secret et le mystère l'arrachoient-ils toujours aux douceurs dont l'amour vouloit le combler ? Que faisoit le sire de Rosemont pendant que Blanche, baignée de pleurs, passoit une partie du jour à l'endroit du jardin où elle l'avoit perdu de vue, où elle croyoit encore entendre les accens de sa voix, où ses regards s'attachoient sur cette route où il sembloit voler pour la fuir, où souvent prosternée devant l'Être suprême, elle le supplioit de lui accorder la mort ou le retour

d'Enguerrand ? Hélas ! il étoit bien éloigné de soupçonner Blanche de ces tendres sentimens, de se croire l'objet de ses désirs, de ses craintes, de toutes les agitations de son cœur !

Furieux en la quittant, guidé par son désespoir, il marcha le reste du jour et la nuit entière sans s'arrêter, sans savoir où il alloit. Excédé de lassitude, au lever de l'aurore il se vit dans une plaine où des troupeaux étoient parqués. Il demanda du lait, en but un peu, et continua de marcher. A l'entrée de la nuit, il parvint à la forêt des Ardennes, s'y enfonça, suivit un chemin frayé, qui le conduisit dans un lieu sauvage et très-fourré. L'obscurité ne lui permettant pas d'avancer plus loin, il s'arrêta, s'assit sur le tronc d'un arbre renversé à terre ; et cédant à l'assoupissement que lui causoit une extrême fatigue, il s'endormit.

Le chant des oiseaux et les premiers rayons du jour l'éveillèrent. En ouvrant les yeux, il vit à ses côtés un vénérable

ermite, courbé sous le poids des ans; sa physionomie noble et son air paisible imprimoient le respect et sembloient inviter à la confiance. Surpris à son aspect, le sire de Rosemont ne put remarquer sans émotion l'intérêt et l'attendrissement qui se peignoient sur le visage de l'ermite en le considérant. Il voulut lui parler : mais des pleurs long-temps retenus s'échappèrent de ses yeux, étouffèrent sa voix, et lui laissèrent seulement la liberté de montrer sa reconnoissance par une inclination. L'ermite prit une de ses mains, la pressa doucement, et le regardant avec bonté : O mon fils! lui dit-il, qui peut vous affliger à cet excès dans l'âge où la douleur devroit être étrangère à votre ame? Regrettez-vous un père, un ami, un frère, une sœur chérie? Quelle perte excite ces soupirs attendrissans, ces larmes dont votre visage et votre sein s'inondent? Est-ce une fortune contraire, est-ce une passion malheureuse qui vous réduit à ce triste oubli de votre raison?

Hélas ! c'est ma seule foiblesse, dit Enguerrand en se jetant dans les bras de l'ermite ; je n'ai rien perdu, je ne possédois rien. Une imagination séduite, un cœur prévenu me présentoient le bonheur et ne me le promettoient pas. J'aimois des vertus unies à la beauté. La présence d'une fille, douée de mille charmes, répandoit dans mon ame je ne sais quelles douces influences dont le pouvoir m'attiroit, me retenoit, me fixoit près d'elle. O mon père ! je n'ai perdu qu'une illusion ; elle me trompoit, mais elle me rendoit heureux. Ah ! pourquoi ! pourquoi ne suis-je pas mort avant d'éprouver une si cruelle révolution dans tous mes sentimens ? Puis-je vivre, et mépriser, et haïr Blanche, cette Blanche à qui l'amour élevoit un autel au fond de mon cœur ?

L'ermite connoissoit trop, par sa propre expérience, combien les passions ont de force, pour s'étonner des mouvemens du jeune affligé, ou pour combattre leur violence par de froides représentations.

Il le plaignit, mêla des larmes à ses pleurs, lui montra de la complaisance, de la douceur et de la bonté. Peu-à-peu il l'engagea par ses prières, à se calmer, à le suivre, à venir prendre du repos et de la nourriture dans son ermitage. Enguerrand n'osa résister à son âge ni à ses instances; il se laissa conduire à l'habitation du bon vieillard: la crainte de le désobliger le rendit docile à ses conseils et lui soumit sa volonté.

La demeure de l'ermite n'étoit pas éloignée. Elle consistoit en une cabane assez spacieuse, environnée de grands arbres qu'entouroit une haie de ronces et d'épines capable de défendre l'entrée de l'enceinte qu'elle formoit aux bêtes fauves, et de cacher cette retraite à tous les yeux. Deux pièces plus petites se trouvoient au fond de la première; l'une servoit d'oratoire, l'autre étoit remplie des provisions nécessaires à la vie, et des vases propres à les apprêter. Un bûcheron, attaché à l'ermite par ce seul emploi, alloit les chercher à la ville pro-

chaine. De cette espèce d'office, on passoit sous une voûte couverte de lierre : elle conduisoit à un petit jardin traversé par un ruisseau d'eau courante. Des fruits, des légumes et des fleurs cultivés avec soin, mêloient en ce lieu l'agrément à l'utilité. Une extrême propreté ôtoit à cette simple habitation l'air de rusticité, annonçoit, dans le sage qui s'en contentoit, le goût de la retraite, et non l'abandon de soi-même, et des occupations capables de dissiper l'ennui d'une profonde solitude.

Le sensible vieillard pressa son hôte de manger des mets qu'il lui présentoit, et de prendre d'une liqueur fortifiante et balsamique. Enguerrand obéit. Il ouvrit son cœur à l'ermite, lui demanda ses avis sur l'embarrassante position où il se trouvoit. La seule idée de revoir Blanche révoltoit tous ses sens ; il ne vouloit point retourner à Rosemont ; son brusque départ du château de Réthel devoit avoir surpris Mainfroy. Il voudroit en savoir la cause, enverroit la lui demander ;

comment s'excuseroit-il, comment refuseroit-il de le revoir ? sur quel prétexte rejeter sa fuite, le peu d'égard montré au Comte, et l'ingrat oubli de son amitié ?

L'ermite ne le voyant pas assez tranquille pour fixer ses idées, lui proposa de rester un peu de temps avec lui : ils pourroient se consulter à loisir, examiner ensemble si Enguerrand devoit abandonner la Champagne, et vendre ses héritages pour s'éloigner à jamais du Réthelois. Cette proposition fut acceptée. L'ermite sonna du cor : peu de momens après le bûcheron dont il se servoit parut. Il l'envoya à la ville, d'où il rapporta le soir sur des chevaux un petit lit tout neuf, un habit pareil à celui du vieillard, du linge, tout ce que l'ermite hospitalier pensoit être utile au nouveau solitaire.

Voilà donc le tendre Enguerrand devenu le compagnon, l'ami, l'enfant chéri du vénérable habitant de la forêt des Ardennes. Il partage ses occupations, cultive avec lui son jardin, arrose ses fleurs, en pare, dès le matin, l'autel du petit

oratoire, se joint à lui dans ses pieux exercices, l'aide à marcher quand il entreprend une longue promenade, le console quand il se plaint, le soulage quand il souffre, le nomme son père, lui montre une affection filiale, et jamais le désir curieux de pénétrer les raisons de sa retraite. Une tristesse habituelle, une mélancolie qu'il se plaît à nourrir, lui rendent le séjour de l'ermitage agréable. Il ne songe point à s'en éloigner, il s'attache tendrement à l'homme dont il se voit aimé ; son âge, ses infirmités, le besoin qu'il a de lui, sont des liens puissans pour retenir le compatissant Rosemont : plus il croit lui être nécessaire, plus il se détermine à ne jamais l'abandonner ; il lui fait part de sa résolution, et le prie de l'approuver.

L'ermite l'écoute avec surprise, avec attendrissement. Son cœur s'émeut ; ses yeux se remplissent de larmes ; il lève ses mains tremblantes vers le ciel, et s'écrie : O Providence, dont je respecte les décrets, comment me faites-vous trou-

ver dans le cœur de cet étranger la généreuse pitié que m'ont refusée ceux dont j'avois droit d'attendre de l'amour et de la reconnoissance ?

Passant alors ses foibles bras autour d'Enguerrand : L'ai-je bien entendu, lui dit-il, ô mon fils, mon cher fils ? Voulez-vous, daignez-vous, paré des fleurs de la jeunesse, vous destiner au triste, au pieux devoir que vous vous imposez ? La main chérie du noble Enguerrand fermera-t-elle les yeux de l'infortuné comte de Moncal ? Une inclination et des pleurs furent l'unique réponse du sire de Rosemont.

L'illustre ermite l'embrassa plusieurs fois ; et reprenant la parole : Vous voyez en moi, lui dit-il, un exemple du malheur où conduit un attachement mal placé, trop de confiance et de tendresse. Entre deux Princes qui se disputoient de vastes possessions, je choisis le parti du plus foible, je sacrifiai une partie de mes domaines pour le rétablir dans les siens. Mes amis, mes vassaux, ma fortune, tout

fut employé, tout fut prodigué. Le succès de mes soins me consola de mes pertes ; sans rien exiger de la reconnoissance de celui qui devoit tout à ma valeur, à mon crédit, à mon amitié, je me retirai dans une petite île dont j'étois souverain. La plus charmante des créatures m'y suivit : cette compagne adorée y faisoit mon bonheur. Hélas ! il dura peu. L'ambition égara son esprit et corrompit son cœur. Le Prince vint passer un mois chez moi ; ma femme lui plut, il la séduisit. L'ingrat, pour qui mon sang avoit coulé tant de fois, pour qui j'avois dissipé les trésors amassés par mes pères, osa m'enlever mon bien le plus cher, arracher de mes bras l'unique objet de toutes mes affections. Je devois peut-être me venger, soulever des peuples que j'avois soumis, renverser un pouvoir encore mal affermi ; mais en punissant un perfide, quel fruit retirerois-je de ma victoire ? La perte de l'ingrat rendroit-elle à une infidèle le charme attrayant de l'innocence ? Elle ne vivoit plus pour mon bonheur ; la

laisserois-je exister pour ma honte, pour couvrir mon front de rougeur ? pourrois-je la revoir et ne pas me venger ? Il faudroit donc tremper mes mains dans son sang, lui plonger un poignard dans le sein ! Je ne pus supporter cette affreuse idée : j'abandonnai mon île, ma patrie ; toute l'Italie me devint odieuse. J'errai long-temps, ne sachant où fixer mes pas incertains : je fuyois les villes ; tous les lieux habités renouveloient mes douleurs. Le hasard me conduisit ici ; l'aspect de ce lieu sauvage me plut, et j'y restai. Depuis quarante ans et plus je vis dans ce désert, non pas heureux, mais tranquille. Mes passions se sont amorties, j'ai cessé d'aimer et de haïr. Long-temps tourmenté par de tristes souvenirs, je suis enfin parvenu à me retracer foiblement mes chagrins, à les rappeler comme l'idée d'un songe pénible. J'ai retrouvé la paix dans cet asile. O mon aimable et généreux ami, ma propre expérience m'a appris que le bonheur dont nous croyons jouir est souvent fantastique,

que nos maux les plus réels sont toujours exagérés par notre imagination, et que tout est illusion dans la vie, excepté le repos de l'esprit et le calme du cœur.

Enguerrand touché du récit de l'ermite, sentit redoubler son respect et son amitié pour lui. Il espéra recouvrer près du comte de Moncal cette indifférence que la vue de Blanche lui avoit fait perdre. Il vouloit effacer de son cœur l'image de ces traits charmans, de ces grâces séduisantes, toujours présentes à son idée; mais l'ombre des bois, le chant des rossignols, le murmure des fontaines, ne sont pas des objets propres à écarter le souvenir d'un tendre sentiment. La colère d'Enguerrand, affoiblie par le temps, laissoit renaître, en se dissipant, sa première sensibilité. Il ne souhaitoit pas la vue de Blanche, il la redoutoit encore; mais il la craignoit, par la certitude de lui être désagréable, de ne pouvoir lui inspirer cette estime, cette confiance, cette amitié où ses désirs s'étoient bornés. Le nom de Blanche erroit toujours sur

ses lèvres, échappoit de sa bouche avec un soupir, avec des larmes qu'il croyoit donner au regret d'avoir aimé, et qu'une ardente passion faisoit encore couler.

L'affaissement où il vit bientôt tomber le comte de Moncal ramena toute son attention sur lui ; il ne le quittoit plus, veilloit sans cesse à la conservation de ses jours : mais il devoit perdre son noble compagnon au moment où rien ne lui annonceroit cette douloureuse séparation. Un soir qu'ils considéroient ensemble des météores répandus dans l'air, l'ermite parlant avec admiration des phénomènes de la nature, exaltant le pouvoir de l'Être créateur de ce vaste univers, prit la main de son jeune ami, la serra, s'étendit sur le gazon où ils étoient assis, ferma les yeux et s'évanouit. La voix d'Enguerrand, ses secours, ses cris, ses gémissemens ne lui rendirent ni le mouvement ni la connoissance ; il étoit déjà plongé dans l'éternel sommeil, et rien n'animoit plus la masse de matière qu'Enguerrand arrosoit de ses pleurs.

Il s'affligea toute la nuit. Au lever de l'aurore il couvrit de fleurs et d'herbes odoriférantes les restes insensibles du vénérable vieillard, et s'occupa tout le jour à préparer le lieu où il vouloit les déposer. Aidé du bûcheron, qui travailloit et pleuroit avec lui, il creusa entre quatre chênes touffus une espèce de caveau ; le revêtit en dedans de petits cailloux et de terre glaise ; employa plusieurs jours à ces tristes soins, et sentit un renouvellement de douleur en renfermant dans cet espace étroit la dépouille mortelle d'un Grand de la terre, mort sous un ciel étranger, et dont les larmes d'un seul ami honoroient la tombe.

Ce devoir rempli ne satisfit point la tendre amitié d'Enguerrand ; il voulut marquer la sépulture du comte de Moncal par un monument champêtre. Il trouva facile d'élever un petit temple de feuillages, dont le dôme, formé de branches entrelacées, en s'appuyant sur les arbres, paroîtroit soutenu par quatre colonnes. Il exécuta ce projet. Des gazons

émaillés de fleurs couvrirent les cendres de son ami ; une palissade de jasmin et de chèvre-feuille les entoura ; et sur une pierre placée à l'endroit le plus exposé aux regards, le sire de Rosemont grava de sa main cette courte inscription :

Une femme répandit l'amertume sur les jours du noble que cette terre a reçu dans son sein. Il gémit loin d'elle, dédaigna de s'en plaindre, et laissa au ciel le soin de la punir.

Cet ouvrage occupa long-temps le tendre solitaire. Sa tristesse l'attiroit autour de ce tombeau, et chaque jour il y ajoutoit un nouvel ornement. Son temps se partageoit entre ce soin et celui d'arranger des fleurs sur l'autel du petit oratoire. Un jour qu'il venoit de prier pour l'éternel repos du comte de Moncal, la vue d'une cassette à demi-cachée sous l'autel, lui rappela qu'il l'avoit prié de la visiter immédiatement après sa mort. Il se reprocha sa négligence, prit la cas-

sette, l'ouvrit, et la trouva remplie d'une mousse très-fine et très-sèche ; il la leva, et sous des linges il vit assez d'argent monnoyé, une quantité de lingots d'or, des pierreries de grand prix, et des tablettes fort riches. Une seule feuille étoit écrite ; il y lut ces mots :

« *Daignez, mon cher Enguerrand, accepter les foibles marques de ma reconnoissance. Depuis que le ciel voulut me favoriser en vous conduisant dans cette solitude, j'ai regretté mon pouvoir et ma fortune. Puisse le compatissant, le généreux comte de Rosemont éprouver bientôt un sort moins contraire, recevoir les mêmes consolations dont la bonté de son cœur m'a fait sentir la douceur ! Le dernier vœu du malheureux Moncal sera pour la félicité du noble, du vertueux Enguerrand.*

» *Je vous recommande le pauvre bûcheron, et vous prie de mettre sa famille à l'abri du besoin.*

Cette lecture fit couler les larmes

d'Enguerrand. Sans mépriser les dons de son reconnoissant ami, il les regarda comme un bien inutile pour lui. Il remit tout dans la cassette, réservant seulement ce qu'il jugea convenable à remplir l'intention du Comte en faveur de l'honnête bûcheron ; il se hâta de le combler de joie, en lui donnant la récompense des services rendus au vénérable ermite, et de ceux que lui-même recevoit journellement de ce bon homme.

Pendant que, livré à sa mélancolie, Enguerrand passoit les jours entiers à parcourir la forêt des Ardennes, revenoit le soir à l'ermitage chercher un repos qu'il y trouvoit rarement, la dame de Réthel continuoit à regretter l'heureux temps où la présence de son père et celle du sire de Rosemont animoient ses plaisirs et les rendoient si vifs. Tout ce qui lui représentoit cet amant, disparu peut-être pour jamais, attiroit son attention et lui devenoit cher. A son arrivée en Champagne, Enguerrand y avoit amené un jeune Parisien, dont le frère

étoit gentilhomme du comte de Charlemont ; il se nommoit Olivier, étoit âgé d'environ treize ans. Il servoit Enguerrand à Réthel : Blanche remarqua ce petit page ; il lui plut par les grâces de sa personne et par la douceur de son naturel. Après le départ d'Enguerrand, elle s'y attacha davantage. Il pleuroit l'absence de son maître ; il se montroit inconsolable de sa perte. Plus sa douleur éclatoit, plus la dame de Réthel prenoit d'affection pour lui. Elle le retint à son service ; et depuis la mort de son père Olivier étoit le seul de ses gentilshommes qui eût l'entrée du pavillon où elle habitoit.

Hippolyte, frère d'Olivier, alla le voir à Réthel, et souhaita le mener à Charlemont pour quelques jours. Il en fit demander la permission à la Comtesse, et l'obtint. Le parc de Charlemont touchoit à la plus agréable partie de la forêt des Ardennes, et les deux frères y prenoient souvent le plaisir de la promenade. Ils virent un jour s'échapper du poing de

l'oiseleur un très-beau faucon. Le désir de le rendre à cet homme affligé de sa perte, les fit diriger leur marche par le vol de l'oiseau. Il les conduisit fort loin, et les engagea dans des routes embarassées de bruyères et de broussailles, où, forcés de ralentir leur course, ils perdirent le faucon de vue, et renoncèrent à sa poursuite. Apercevant un sentier battu, ils le suivirent pensant qu'il les meneroit au chemin dont ils s'étoient écartés; mais il leur manqua dans un lieu fort sauvage. Ils retrouvèrent un sentier plus étroit que le premier; il tournoit autour d'un bouquet d'arbres, et se terminoit à un endroit assez agréable. Le premier objet qui s'offrit à leurs regards fut le petit temple de feuillages, élevé par les mains d'Enguerrand. Ils prièrent sur le tombeau, lurent l'inscription, firent ensuite le tour de la haie qui cachoit l'ermitage; et voyant la porte ouverte, entrèrent et parcoururent toute l'habitation, en s'étonnant de n'y rencontrer personne. Au fond de la cabane

ils virent sur des planches une robe d'ermite, et d'autres vêtemens d'une forme et d'une couleur différentes. Olivier s'approche, regarde, pâlit, croit reconnoître l'habit que portoit Enguerrand le jour de son départ du château de Réthel. Il s'en saisit, il l'examine, et trop sûr de ne pas se méprendre, il pousse un cri douloureux, court au tombeau, se prosterne, et d'une voix étouffée il répète : Mon maître, mon cher maître, vous n'êtes donc plus ! et reste sans mouvement sur le gazon.

Son frère surpris et touché le rappelle à lui-même, apprend la cause de son saisissement, le ramène dans la cabane, essaie de le calmer. Comme l'ermitage ne paroît point abandonné, ils attendent un peu de temps pour voir s'il y viendra quelqu'un ; mais Hippolyte craignant de ne pouvoir sortir de ce bois avant la nuit, presse son frère de le suivre, et l'arrache de cette cabane où il voudroit rester.

Olivier pleura toute la nuit, et se

représentant toutes les inquiétudes de Blanche, le désir passionné qu'elle montroit d'être instruite du sort d'Enguerrand, au lever de l'aurore il prend congé de son frère, monte à cheval, et court en diligence sur la route de Réthel.

Hélas! quelle nouvelle alloit-il donner à l'affligée Comtesse; de quels traits elle perceroit son cœur! L'austère retraite que s'imposoit Blanche, sa continuelle application à se faire des reproches, à s'accuser des peines d'Enguerrand, de sa fuite, de sa perte; son imagination toujours fixée sur de tristes objets, lui représentant son amant abymé sous les eaux, expirant sur un champ de bataille dans une terre étrangère, ou chargé de fers par des mains infidèles, ne la disposoit que trop à cette sorte d'égarement où l'oppression du cœur conduit souvent l'esprit.

Le retour d'Olivier va changer ses craintes vagues en une désolante certitude; il va lui ravir la foible espérance qui la soutenoit encore; elle va entendre

ces mots cruels, ces mots déchirans : *Enguerrand n'est plus.*

Olivier paroît tout en pleurs aux yeux de Blanche ; il lui dit ce qu'il a vu dans la forêt des Ardennes. Blanche écoute ce récit avec cette curiosité avide qui porte les malheureux à vouloir connoître toutes les circonstances de leur infortune. La mémoire trop fidèle du jeune page lui a fait retenir l'inscription gravée sur la pierre. Blanche l'engage à la répéter, et s'en applique les paroles : *Une femme porta l'amertume sur les jours de celui que cette terre a reçu dans son sein.* Eh ! quelle autre que l'inhumaine Blanche eût porté *l'amertume* dans l'ame de l'aimable Enguerrand ! quelle autre eût causé sa mort ! *Il laisse au ciel le soin de le venger !* Ah ! s'écrie la belle affligée, je veux hâter la punition que me réserve ce ciel vengeur. Puis-je vivre, respirer, et savoir qu'Enguerrand n'existe plus ?

Un morne silence succède aux exclamations de sa douleur ; elle soupire ; elle

ne peut répandre des larmes. Sortant enfin de cet accablement, elle interroge encore Olivier; elle lui demande s'il reconnoîtra l'endroit où reposent les cendres d'Enguerrand, s'il peut la conduire sur son tombeau. Il l'en assure. Alors, sans envisager le danger de sa résolution, l'âge du guide qu'elle choisit, pénétrée d'une douleur inexprimable, Blanche sans hésiter un instant demande des chevaux, s'apprête à partir; elle veut passer le reste de ses jours sur la tombe d'Enguerrand, y pleurer, y gémir, mériter par son repentir d'y être à jamais renfermée avec lui.

Elle quitte ses longs habits de deuil, se déguise sous des vêtemens de page, s'enveloppe dans une large cape qui cache sa taille, couvre ses cheveux et voile son visage. Suivie du seul Olivier, elle sort par une porte du parc, court avec vitesse, voudroit ne pas s'arrêter, se plaint d'être forcée d'accorder à ses chevaux le repos qu'elle se refuse. Elle passe la nuit dans un hameau, ne veut rien

prendre, ne ferme pas les yeux, attend impatiemment le jour, et recommence à marcher dès qu'il paroît.

Ses vœux sont enfin remplis : elle voit cette forêt où les mânes d'Enguerrand l'appellent, attendent d'elle un sacrifice expiatoire. Olivier laisse les chevaux à un homme dont la demeure est à l'entrée du bois. Il avance dans la forêt ; Blanche le suit. Pendant assez long-temps le jeune page marche avec confiance. Insensiblement il s'embarrasse dans des détours, méconnoît les lieux, perd sa route, regarde de tous côtés, ne sait où il est, cherche en vain le sentier qui mène à l'ermitage, n'ose avouer sa méprise. Blanche trop agitée pour s'apercevoir de la longueur du chemin ou de l'inquiétude de son guide, le laisse errer au hasard. Une route sablonneuse, très-étroite, bordée de houx, de ronces et d'épines, fatigue ses pieds délicats, retient ses habits, la force de s'arrêter à chaque pas. Olivier la prie de se reposer, de lui permettre d'avancer seul. Ils ne

peuvent être éloignés du petit temple ; il va chercher un chemin plus facile, et reviendra dans un moment. Blanche le veut bien. Il la quitte. Elle s'assied sur le sable, appuie sa tête sur ses mains, se cache la lumière par cette attitude, et s'abandonne à toute l'amertume de son cœur.

Un long temps s'écoule ; le jour baisse ; la nuit étend ses voiles sombres sur la nature et semble l'attrister. Blanche fait un mouvement, ouvre les yeux, se trouve dans une profonde obscurité. L'effroi la saisit. Elle écoute, frémit au moindre bruit. Le vol et les cris des oiseaux dont les accens annoncent de tristes événemens, redoublent sa terreur. Olivier l'abandonne-t-il dans cet affreux désert ? S'est-il égaré ? S'il revient, comment la verra-t-il ? Pendant qu'elle se livre à la crainte, une voix humaine lui cause une nouvelle épouvante. A mesure que cette voix lui paroît plus près, elle distingue le chant rustique d'un villageois. Cet homme vient précisément à elle ; il ne

peut passer sans la toucher. Tremblante, éperdue, elle joint les mains, et s'écrie : Dieu tout-puissant, secourez-moi !

A cette exclamation le chanteur se tait, garde un moment le silence, et puis s'écrie à son tour : Eh ! qu'attendez-vous là, vous qui appelez au secours, et faites peur aux passans ?

Blanche répond qu'elle est un voyageur égaré, séparé de son compagnon par l'obscurité de la nuit, et sans espoir de le retrouver. Le paysan rassuré lui dit : Et moi je suis André, fils d'un bûcheron de cette forêt, appelé Guerin. J'ai été bien loin chercher la fortune, je ne l'ai pas rencontrée. Mon père, sans bouger de sa place, vient de s'enrichir je ne sais comment, et me rappelle pour partager son bien-être. Je me suis amusé à Charlemont; la nuit m'a surpris. Voilà mon aventure; apprenez-moi la vôtre. Où alliez-vous ? Je puis vous remettre dans votre route. Blanche ne sait comment indiquer le lieu où s'adressoient ses pas. Je cherchois, dit-elle enfin, le

tombeau d'un ami, placé sous un petit temple; j'allois y révérer ses cendres. Un temple, un tombeau, répète André; ne vous trompez-vous point? Je connois parfaitement ces bois, et je n'y vis jamais ni temple ni tombeau. Après tout, depuis dix-huit mois que j'ai quitté la forêt des Ardennes, on peut y avoir bâti; mais par une nuit si noire, comment trouver tout cela? Blanche soupire; son chagrin intéresse André. J'ai peine à vous laisser en ce lieu, continue-t-il; je vous menerois bien chez mon père, si sa cabane n'étoit pas si éloignée; au son de votre voix, je ne vous crois pas fort, et vous me paroissez bien fatigué. Attendez, il me vient une bonne pensée. A peu de distance d'ici est un ermitage où demeure un saint homme. Il a, je crois, plus de cent ans, est à son aise; mon père lui a rendu de petits services, et souvent il nous a fait du bien. S'il n'est pas mort, il vous donnera volontiers l'hospitalité; s'il ne vit plus, nous trouverons au moins de quoi nous

mettre à couvert, et je vous tiendrai compagnie en attendant le jour. Voyez, cela vous convient-il ? En six minutes nous serons chez le vénérable vieillard. Blanche accepte l'offre d'André, le tient par un pan de son habit, marche derrière lui, se heurte contre les branches que son conducteur écarte, se soutient à peine, arrive épuisée, presque mourante à la porte de l'ermitage.

André élève la voix, demande de la part de son père si on veut bien recevoir un voyageur égaré dans les bois, et lui donner asile pour cette nuit. On répond que l'étranger peut venir. La porte s'ouvre. A la pâle lueur d'une lampe placée loin de l'entrée, Blanche est introduite dans une vaste cabane. André la voyant en sûreté, sent un désir pressant d'aller embrasser son père ; il le lui dit, et la quitte sans lui laisser le temps de reconnoître le service qu'il vient de lui rendre.

L'ermite salue son hôte, lui présente un siége commode, l'invite à se reposer.

Il jette sur son feu presque éteint des branches sèches. En s'enflammant elles répandent une agréable odeur dont la cabane est parfumée. Au silence du voyageur, à son abattement, le sommeil lui paroît le plus pressant de ses besoins. Il prépare un lit, l'avertit qu'il peut en faire usage, approche une table, étend dessus du linge blanc, la couvre des mets dont lui-même se contente, y joint des fruits, du vin frais, et prie l'étranger de vouloir bien partager le frugal repas d'un solitaire.

Quel son de voix a frappé l'oreille de Blanche ! quelles idées il élève dans son esprit ! Accablée de tristesse, fatiguée par la veille, par une longue marche, inanimée, sans force, la tête penchée sur son sein, les yeux à demi-fermés ; elle n'a fait attention, ni à l'ermite, ni à ses soins : mais les derniers mots qu'il vient de prononcer, ont rappelé à Blanche des accens bien connus et bien chers. Elle frémit, se souvient du récit d'Olivier : c'est auprès d'un ermitage qu'on a vu le

tombeau d'Enguerrand : c'est dans une cabane voisine qu'on a trouvé ses vêtemens. Elle est sans doute au lieu où sont déposées les cendres d'Enguerrand, son approche a troublé leur repos ; elles s'agitent à l'aspect d'une cruelle meurtrière; l'ame d'Enguerrand erre autour d'elle pour lui reprocher sa dureté ; elle vient de l'entendre murmurer et se plaindre. Remplie de cette imagination, elle jette un cri, se renverse sur son siége ; et couvrant son visage de son mouchoir, elle pleure, gémit et laisse un libre cours à sa douleur.

Emu, touché, pénétré d'une tendre compassion, l'ermite ne sait s'il doit le laisser soulager son cœur, ou s'efforcer de le consoler. Il se lève, s'approche de l'étranger, veut prendre une de ses mains ; Blanche le repousse doucement, il se retire : elle s'en aperçoit, craint d'avoir manqué au respect qu'elle doit à son caractère, à son âge. Persuadée de la vieillesse et de la sainteté du solitaire, elle se reproche de s'être introduite dans

sa retraite à la faveur de son déguisement, de profaner par sa présence un asile sacré. O vous ! homme vénérable, s'écrie-t-elle, pardonnez une feinte coupable à l'infortunée qui ne veut pas vous en imposer plus long-temps. Sous l'apparence d'un étranger reçu avec tant de bonté, vous voyez une fille malheureuse, à jamais désolée par sa propre imprudence ; une fille dont l'orgueil égara la raison. Rien ne peut réparer mes fautes ; rien ne peut me rendre le bien que j'ai perdu, dont je me suis privée moi-même. Aimé du plus digne, du plus aimable des hommes, mon parent, l'ami de mon père, j'ai causé ses chagrins, j'ai causé sa fuite, j'ai causé sa mort ! Ah ! si vous savez où sont les restes chéris d'un amant irrité, conduisez-moi au lieu qui les renferme. La vie m'est insupportable, odieuse ! Je veux mourir sur la tombe d'Enguerrand, expirer en implorant le pardon d'Enguerrand.

Implorer le pardon d'Enguerrand, répète l'ermite en tombant aux pieds de la

belle affligée ! ô Blanche ! Blanche ! trop long-temps regrettée, et toujours adorée, est-ce toi, est-ce bien toi qui veux mourir sur la tombe d'Enguerrand ? Blanche jetant les yeux sur lui, fait un grand mouvement ; sa cape se renverse, laisse voir son aimable visage inondé de larmes. D'une main Enguerrand les essuie, et de l'autre il écarte ses cheveux, dont le désordre lui cache encore une partie de ces traits charmans qu'il revoit avec transport. Tous deux se reconnoissent ; tous deux s'embrassent ; tous deux disent cent fois : Ah, c'est Blanche ! Ah, c'est Enguerrand ! Tous deux se demandent pardon ; tous deux se l'accordent ; tous deux s'assurent de leur mutuelle tendresse ; tous deux se content leurs peines, et tous deux les oublient.

Oh ! comme la cabane s'embellit à leurs yeux ! De quelles actions de grâces retentit le petit oratoire, où ces heureux amans vont se prosterner, remercier le ciel de leur réunion, le prendre à témoin du serment qu'ils se font de s'aimer tou-

jours ! quelle douce joie les anime ! Le souper négligé peu de momens auparavant, attire l'attention de Blanche; elle reçoit avec plaisir, des mains de son amant, des fruits cultivés par lui-même. Pour augmenter l'agrément de ce repas, la voix d'Olivier se fait entendre ; conduit par le hasard à la demeure du bûcheron au moment où André y arrivoit, il montre tant de chagrin d'être séparé de son compagnon de voyage, que le bon Guerin prend une lanterne et le mène à l'ermitage. A la vue d'Enguerrand le jeune page est prêt à s'évanouir ; il s'écrie, il verse des larmes de joie : son maître attendri l'embrasse; Blanche le fait mettre à table, Guerin les sert ; et la nuit se passe dans un continuel ravissement.

Dire que l'heureux Enguerrand devient, peu de jours après, l'époux de Blanche, que les plaisirs renaissent à Réthel, ce seroit un soin inutile. Après leur mariage, voulant tous deux reconnoître les obligations qu'ils avoient au

comte de Moncal, ils employèrent une partie de ses dons à lui élever un tombeau plus durable. Une grande et belle chapelle fut bâtie à la place où étoit le dôme de feuillages; deux aumôniers de la comtesse de Réthel la desservirent. La cabane et ses dépendances devinrent une jolie maison; la famille du bucheron s'y établit. Chaque année les deux époux alloient visiter cette chapelle, assister aux prières fondées pour le repos du vénérable ermite, dont la mémoire fut toujours chère au sire de Rosemont. Olivier eut un fief assez considérable, une charmante femme, et l'amitié des protecteurs dont il avoit occasionné la réunion. Ainsi finit l'histoire de la rencontre dans la forêt des Ardennes.

HISTOIRE

DES AMOURS

DE GERTRUDE.

HISTOIRE

DES AMOURS

DE GERTRUDE,

DAME DE CHATEAU-BRILLANT,

ET DE ROGER,

COMTE DE MONTFORT.

VERS la fin du règne de Charles VII, vivoit, en Bretagne, le sire de la Roche-Forte. Il étoit laid, vieux, goutteux, avare et fantasque. Pendant sa jeunesse, il aima les armes. Vaillant, même téméraire, on le distinguoit à la Cour par le titre de Hardi. Depuis sa retraite, ses voisins le nommèrent Richard-le-Hautain; et ses vassaux, moins polis, l'appelèrent tout bonnement Richard-le-Mauvais.

La Roche-Forte, située entre les confins de la Bretagne et du Poitou, domi-

noit une assez vaste étendue de pays. Ses dehors offroient l'aspect d'une prison, et tout ce qu'elle renfermoit inspiroit la crainte ou le dégoût. Deux écuyers de Richard, l'un boiteux et l'autre louche; six grands vilains hommes d'armes, barbus et mutilés; un chapelain borgne; un intendant bègue; une femme de charge hargneuse et revêche; un concierge bossu; des servantes niaises et des valets patauds, formoient la cour et la maison du sire de la Roche-Forte, ou du moins tout ce qu'il étoit permis à des yeux étrangers d'apercevoir chez lui.

Un ange habitoit pourtant cette triste demeure; mais renfermé dans son enceinte, à peine le voisinage connoissoit-il son existence. Gertrude, fille d'une sœur de Richard, orpheline, et sous la tutelle de ce maussade oncle, confinée au haut d'une tour, n'en sortoit presque jamais. Les fleurs de la première jeunesse paroient son teint de leurs vives couleurs. Ses traits doux et réguliers, sa taille svelte, sa démarche légère, deux

beaux yeux, où se peignoient une ame noble et de tendres sentimens, lui donnoient l'air d'une Grâce ou de la jeune Hébé. Tant de charmes, loin de la rendre chère à Richard, excitoient son dépit et quelquefois sa haine. Plus elle grandissoit, plus elle embellissoit, plus elle augmentoit sa captivité. Il lui savoit mauvais gré d'avoir quinze ans. Pour s'assurer une longue jouissance de sa fortune, il la cachoit soigneusement, trembloit que le duc de Bretagne n'entendît parler d'elle, ne la fît venir à sa cour, ne lui choisît un époux. Il faudroit se dessaisir des terres de sa pupille, lui rendre tous ses biens. Cette idée révoltoit Richard, lui causoit une mortelle inquiétude et le rendoit chaque jour plus attentif à cacher sa nièce.

Auprès de la belle recluse, vivoit une jeune personne, recommandable seulement par ses attraits. Orpheline aussi, fille de la nourrice de Gertrude, elle la servoit depuis la mort de sa mère. Elle avoit cinq ans plus que sa maîtresse, et

s'ennuyoit beaucoup à la Roche-Forte. Gertrude ne s'y plaisoit guère ; mais ignorant les avantages dont la privoit sa solitude, elle ne songeoit à rien. Louise, au contraire, songeoit à bien des choses.

Une parente de sa mère, établie en Poitou, étoit sa marraine, l'avoit prise en amitié dès son enfance, et désiroit l'attirer chez elle. Souvent elle envoyoit son fils visiter Louise. Il lui apportoit de petits présens de la part de sa mère, et la pressoit de se rendre à ses invitations. Ce cousin de Louise se nommoit Robert ; sa figure ne présentoit point aux regards l'air grossier et rustique d'un villageois. Son père, fermier d'une riche abbaye de Bénédictins, par une honnête et laborieuse industrie, avoit acquis des terres fertiles, de gras pâturages, et de nombreux troupeaux. Robert, riche, bien fait, d'un *doux parler*, et d'un *franc penser*, étoit appelé dans son canton, *Robert-le-Gentil*. Quand il venoit à la Roche-Forte, Louise couroit à sa rencontre. Elle vouloit savoir

vite des nouvelles de sa marraine. Souvent l'étourdie oublioit d'en demander ; et Robert, charmé de la voir, ne songeoit qu'à la déterminer à quitter sa prison, à le suivre, à venir partager avec sa mère et lui l'aisance et le bonheur dont ils jouissoient. Louise le désiroit ; mais sa tendre amitié pour Gertrude la retenoit. Comment la laisser seule ! Robert, chagrin de ses refus, s'en alloit le *cœur gros de fâcherie.* Louise le suivoit des yeux tant qu'elle pouvoit le voir, soupiroit, se reprochoit son peu de condescendance, et puis, en retournant auprès de sa maîtresse, elle se consoloit, en se disant : Robert reviendra.

Gardée à vue ; mais pourtant moins gênée que Gertrude, Louise alloit et venoit assez librement dans le château. Tout s'adoucissoit ; tout s'inclinoit à son aspect. Petite, jolie, leste, l'air mutin, la physionomie fine et gaie, elle payoit d'un souris malin l'hommage que lui rendoient tous les vilains commensaux de la Roche-Forte. Les preux Ecuyers

se disputoient l'honneur de recevoir ses ordres ; les hommes d'armes vouloient se battre pour elle ; le vieux Chapelain la bénissoit d'aussi loin qu'il l'apercevoit, et tout retentissoit au château des louanges données aux appas de la gentille Louise.

Si l'ennui régnoit à la Roche-Forte, au moins la paix maintenoit-elle tous ses habitans dans le repos et la tranquillité ; mais un lutin malfaisant entreprit de l'en bannir. On ne sait si le grand diable tenta Richard, ou si quelque amour maladroit adressa par hasard un trait à ce cœur endurci ; mais *par un beau matin* Richard se mit en fantaisie d'aimer Louise. Ce n'eût été rien ; mais le vieux fou osa bien se promettre de lui plaire et de la voir approuver ses désirs. Il se rappelle ses antiques galanteries, veut faire de petites mines à Louise, et l'épouvante par d'horribles grimaces. Plus de retraite, plus de solitude pour Gertrude ni pour elle ; il les prive du plaisir de converser ensemble, les assiége dans leur appartement, les suit à la prome-

nade ; les entraîne à la chasse, mange avec elles au retour ; parle de ses chiens, de ses chevaux ; les excède du récit de ses anciennes prouesses. Gertrude bâille, Louise rit ; mais bientôt fatiguée de la présence et des discours de Richard, elle emploie toute son adresse à l'éviter. Comment y parvenir dans des lieux où il est le maître ? Il la cherche, la trouve malgré ses soins à le fuir. Importun, audacieux, opiniâtre, il déclare impudemment ses méchans desseins ; fait d'insolentes propositions, de grandes promesses, offre de petits présens, prie, presse, menace. Ses prières sont rebutées, ses offres rejetées, ses menaces méprisées : il s'emporte, et sa violence alarme Louise. Elle pense, médite un projet, s'en occupe ; une prompte fuite peut seule la dérober aux fureurs amoureuses de Richard. Elle envoie un exprès à Robert, lui communique ses craintes et son dessein. Il reçoit avec joie ses ordres, et se prépare à les suivre. Tout est concerté. Un vieux mur, à demi-tombé,

peut s'escalader à l'aide d'une échelle. Cette échelle est dressée, les chevaux sont prêts, Robert attend. Mais au moment d'aller le joindre, Louise pense à Gertrude, se demande comment elle a pu se résoudre à la quitter furtivement, à l'abandonner dans cet infernal château? Elle s'accuse d'une noire ingratitude, se reproche de reconnoître si mal tant de bontés, une si tendre amitié! Emue, agitée, tout en larmes, elle court, elle vole à l'appartement de Gertrude, avoue sa faute, la prie de lui pardonner le secret qu'elle a gardé sur sa résolution. Gertrude l'embrasse, s'étonne, et puis s'afflige; elle conjure Louise de rester; elle ne veut point recevoir ses adieux, vivre sans elle, demeurer seule, sans consolation, sans amie, sans sa chère, sa bien-aimée Louise.

Louise vivement touchée, incertaine, troublée, rêve un instant, et tout-à-coup déterminée, elle conjure à son tour Gertrude d'accompagner sa fuite. Elle lui représente que Richard la soupçon-

nera d'avoir favorisé son évasion. Elle sera l'objet de sa colère, peut-être de sa vengeance : Gertrude s'effraie, consent à partir avec elle, se munit du peu d'argent que l'avarice de son oncle laisse à sa disposition, et des riches joyaux dont on la paroit dans son enfance. Toutes deux tremblantes, effrayées du moindre bruit, se rendent à l'endroit désigné. Louise fait le signal convenu; Robert y répond. Aidées par lui, elles sortent heureusement de l'enceinte détestée. Robert, surpris de l'arrivée imprévue de Gertrude, lui donne le cheval destiné pour Louise, prend sa parente en croupe, et se hâte de traverser les domaines de Richard, où tous trois ne marchent qu'avec crainte.

Tant que les belles fugitives furent sur cette terre maudite, elles ne purent goûter le plaisir d'être libres. Robert seul étoit content. Le joli bras de Louise, passé autour de lui, le serrant à chaque pas difficile; la certitude de la voir à tous momens chez sa mère où il la conduit, l'espérance de lui plaire, d'être un

jour, peut-être bientôt, l'heureux possesseur de tant de charmes, remplissent son cœur d'une douce satisfaction. L'aurore paroît, leur découvre le premier village du Poitou. Gertrude et Louise se rassurent; elles ralentissent leur course, commencent à se parler, à rire de leur peur, à s'applaudir de leur démarche. Vers les dix heures, elles atteignent un gros bourg, descendent chez une amie de Robert, prévenue de l'arrivée de Louise, et qui l'attend à dîner. La bonne petite bourgeoise les reçoit avec joie, leur prodigue, non de vains complimens, mais des soins, des empressemens; elle les prie de disposer de tout ce que sa maison présente à leurs désirs, à leurs besoins, à leur commodité, et ses prières sont accompagnées de cette invitante franchise, de cet air ouvert et gai qui caractérisent la bonté du cœur et la véritable hospitalité. Tous trois profitent de la liberté offerte. Gertrude se met au lit, Robert à table, Louise à sa toilette.

Elle détache les tresses de ses cheveux,

les défait, passe, repasse ses petits doigts entre les cordons qu'ils formoient, les sépare, les arrange en cent façons différentes pour leur donner plus de grâce. Une partie est enfin renouée sur sa tête, une autre flotte au gré du vent, la troisième devient une tresse nouvelle, qui, par plusieurs tours, retient les roses et le muguet dont elle compose sa coiffure.

Pendant que Louise s'embellit, Robert, attentif à ses mouvemens, les observe, s'en occupe, et s'excuse auprès de son hôtesse de ne pouvoir faire honneur au dîner qu'elle lui a préparé. Après s'être parée, Louise ne sait si la veille, la fatigue et la peur n'ont point altéré son éclat naturel; elle songe à le recouvrer. Un bassin plein d'eau lui en donne le moyen. Elle y plonge ses mains, elle y baigne son visage; les couleurs de son teint renaissent, et les regards passionnés de Robert les raniment, comme, au coucher du soleil, l'arrosoir du jardinier rend aux fleurs flétries par l'ardeur du jour, leur fraîcheur et leur beauté.

Contente d'elle et de son amant, Louise se rapproche, prend sa place à table, et le plaisir s'y assied avec elle. Les mets négligés par Robert, deviennent appétissans à ses yeux, exquis à son goût. Le repas s'égaie, se prolonge; Bertrande, l'amie de Robert, demande le nom de la belle dame qui repose, et pourquoi on ne l'avoit pas prévenue sur l'arrivée de cette compagne de Louise? On satisfait sa curiosité. Bertrande s'étonne de l'imprudence de Louise, blâme la fuite de Gertrude. Une fille de si *haut lignage*, l'héritière de Château-Brillant, courir ainsi le monde, et si superbement *accoutrée!* Comment pensent-ils cacher son état au village où ils la conduisent? Ses vêtemens, ses *affiquets*, ne la feront-ils pas remarquer sur la route? n'indiqueront-ils pas ses traces? tous les paysans n'accourront-ils pas pour la voir? On en parlera, et tant et tant, que de proche en proche Richard découvrira la retraite de sa nièce, et punira les téméraires qui ont osé l'enlever de chez lui.

Bertrande a raison, Louise en convient; mais elle ne voit point de remède à ce mal. Bertrande en trouve un. Elle court chez une fermière du voisinage, en rapporte un habit tout neuf. L'étoffe est brune, un peu grossière; tous les assortimens nécessaires à transformer la noble demoiselle en villageoise, accompagnent ce vêtement. Louise l'achète, sûre que sa maîtresse ne refusera pas de se prêter à leur commune sûreté. Gertrude s'éveille, consent à se travestir. Après un léger repas, elle quitte ses belles jupes, son riche corset, sa mante brodée d'or, ses bagues, ses pendans, ses bracelets, et met l'habit rustique que Louise lui présente. S'il voile sa condition, il ne dérobe rien à ses charmes. Mais comme depuis l'âge de dix ans personne ne l'a vue, ses traits ne peuvent la faire reconnoître. Ses habits sont confiés à Bertrande; ses joyaux serrés par la bonne femme. On la remercie de son accueil, de ses avis; on l'embrasse, on lui dit adieu; elle bénit la petite caravane, qui

se remet en route, et sans trop se presser arrive le soir à sa destination.

Julienne, mère de Robert, entend le pas des chevaux; il lui annonce son fils bien-aimé. Elle accourt au-devant de lui, voit deux jeunes filles, ne sait laquelle des deux est Louise; n'importe, elle les reçoit tendrement l'une et l'autre. Robert lui présente sa cousine. Mais de peur de lui causer de la crainte ou de l'inquiétude, on lui cache Gertrude sous le nom de Lucette, amie intime de Louise. On ajoute que fille d'un riche laboureur, elle fuit la maison paternelle pour se soustraire à la haine d'une belle-mère acariâtre, qui la tourmente, et souvent la maltraite. Julienne maudit la marâtre, plaint la belle enfant, la caresse, la voit chez elle comme la propre sœur de Louise, et regrette de n'avoir pas un second fils, tant elle auroit de plaisir à se nommer la mère de Lucette.

Huit jours après leur arrivée, Louise et Robert sont fiancés; les amis et les voisins se rassemblent. La joie des amans

prêts à s'unir est célébrée par des fêtes champêtres. Louise donne le prix de la course, de la lutte, de tous les jeux. La nouveauté de ces fêtes amuse Gertrude. Son cœur simple et naïf partage la félicité de Louise, sans trop connoître l'espèce de son bonheur. Depuis qu'elle habite cette riante campagne, elle commence à sentir la douceur d'exister. Un petit logement bien éclairé, bien propre, une belle vue, la liberté d'employer toutes les heures du jour au gré de sa fantaisie, les danses vives et légères des jeunes villageoises, le son des musettes, de tendres chansons, ouvrent son ame au plaisir. Elle pense, réfléchit, mille idées se présentent à son esprit; les objets dont elle est environnée, cessent de lui être indifférens, ils la flattent, ils l'attachent; elle devient attentive, même curieuse. Par exemple, elle voudroit savoir pourquoi Robert est si aise quand il regarde Louise; pourquoi Louise est si aise quand elle regarde Robert.

En des lieux où tout le monde est occupé, Gertrude ne veut pas rester oisive ; elle achète de jeunes brebis, de petits agneaux, une belle chèvre mouchetée ; et voilà un troupeau composé de douze moutons, d'une jolie chevrette, et gardé par la plus charmante bergère. Robert lui fait une houlette, Louise une panetière, et Julienne lui donne un chien. Lucette va aux champs, laisse ses moutons à la garde de son chien, pendant qu'elle s'exerce à courir, à répéter les danses poitevines, à chanter les airs les plus agréables, et souvent elle préfère les plus tendres. Ensuite elle cueille des fleurs, en forme des bouquets, puis des guirlandes ; elle les entrelace dans ses beaux cheveux, ou bien elle plie adroitement des branches d'osier, en fait des corbeilles, les remplit de thym, de marjolaine et de serpolet. O Lucette, Lucette ! gentille Lucette ! prenez garde au serpent toujours caché sous les fleurs. Il vous voit, il vous guette peut-être. Crai-

gnez sa morsure dangereuse, elle peut changer vos innocens plaisirs en une inquiète agitation.

A peu de distance de la plaine où paissoit le troupeau de Gertrude, étoit un parc appartenant à l'Abbaye dont Robert faisoit valoir les terres. Le Prieur de cette Abbaye, autrefois Chevalier de grand renom, à présent riche bénéficier, avoit un neveu, homme d'ancien *lignage*, et de noble *déportement*; il se nommoit Roger, comte de Montfort. Elevé à la cour du duc de Bretagne, chéri de son souverain, ayant remporté les prix de plusieurs tournois, conduit ses vassaux à la guerre, rendu sa valeur célèbre et son nom glorieux, il venoit de s'attirer l'indignation de son Seigneur par un combat particulier, où, malgré son expresse défense, Roger avoit soutenu les droits d'un ami. Banni depuis quelques jours de la présence du duc de Bretagne, il étoit venu visiter le Prieur, logeoit à l'Abbaye, et se proposoit d'attendre en

Poitou qu'il plût au Duc de le rappeler à sa Cour.

Agé de vingt-six ans, bien fait, agréable, il joignoit à des traits réguliers cette aisance qui annonce la noblesse, et cet air affable qui la fait aimer. Libéral, magnifique, naturellement bon, ignorant l'art de feindre, et dédaignant toute espèce de fausseté, Roger, indifférent au milieu des plus belles dames de la Cour, ne leur cachoit point sa froideur. Rempli d'égards pour toutes, aucune ne l'engageoit, et personne encore ne lui avoit inspiré le désir de plaire et d'être aimé.

Le hasard, dirigeant les promenades du sire de Montfort, le conduisit un jour, à la sortie du parc, vers une petite prairie. Il la traversa, vit un bouquet d'arbres serrés et touffus. L'envie de s'y reposer à l'ombre, lui fit porter ses pas de ce côté. Gertrude, fatiguée de la chaleur du jour, y dormoit paisiblement. Roger la voit, l'admire, la contemple avec attention; il voudroit approcher; mais la

crainte d'effaroucher une chèvre à demi-couchée sur elle, dont le moindre mouvement peut éveiller la bergère, lui causer de l'effroi, l'engager à fuir, le retient à la distance où il se trouve. Il ne conçoit pas comment ce lieu solitaire offre à ses regards cette figure céleste. Il veut s'en éloigner, c'est en vain, un attrait inconnu, un charme invincible le fixe autour de ce bosquet. Il souhaite que les yeux de l'aimable fille s'ouvrent, augmentent encore l'éclat dont elle brille. Un instant après, honteux de son attachement à considérer cette villageoise, il fait un effort sur lui-même : il part, mais il se retourne, revient, et sent un nouveau plaisir à la regarder.

Un air frais s'élève, agite les cheveux de Gertrude. Une guirlande se détache, le vent la promène sur son visage ; elle s'éveille, ôte sa guirlande, en arrache les fleurs, se joue à les placer sur la tête de sa chèvre, rit de la mine que lui donne sa coiffure, la flatte, la caresse, badine avec elle. Chacun de ses mouvemens découvre au sire de Montfort une grâce

nouvelle. Caché entre les arbres, il respire à peine. Une émotion, sentie pour la première fois, semble lui ôter la faculté de suivre sa propre volonté. Pressé du désir de parler à la belle bergère, il n'ose se montrer, il n'ose risquer de perdre la douceur de la voir; si elle fuyoit, si elle ne vouloit ni l'écouter, ni lui répondre? Pendant qu'il hésite, Louise se fait entendre; elle appelle Lucette, et mille échos répètent ce nom. O qu'il plaît à Roger! ô que le son harmonieux de la voix de Gertrude émeut son cœur, quand à son tour elle appelle Louise! Mais ce qu'il craignoit arrive, Lucette se lève, prend sa course, vole au-devant de Louise. Eh! d'où vient son empressement à la joindre fâche-t-il le sire de Montfort? D'où vient sent-il une sorte de dépit en la voyant serrer son amie entre ses bras? L'amour s'est-il vengé de l'indifférent Roger? Le rend-il jaloux des caresses de l'amitié? Le livre-t-il déjà à ces passions inquiètes qu'il excite dans les cœurs trop longtemps rebelles à son pouvoir?

Les deux jolies villageoiscs causent, rient, se promènent, s'avancent vers Roger, s'en éloignent. Il remarque les agrémens de Louise ; mais il est touché de ceux de Gertrude. Il attend, il espère. Lucette restera peut-être seule ! Mais le troupeau est rassemblé, il marche vers le village, les deux amies suivent ses pas, et bientôt une colline les dérobe à sa vue.

Roger se reproche sa timidité, son indécision ; il ne peut se pardonner d'avoir laissé échapper l'occasion de parler à Lucette. Eh ! pourtant qu'a-t-il à lui dire ? Il ne sait, et n'en est pas moins tourmenté du désir de l'entretenir. Elle auroit tourné ses beaux yeux sur lui ; elle auroit ouvert sa jolie bouche pour lui répondre ; il seroit content. Rêveur, inquiet, il reprend le chemin de l'Abbaye, et compte les heures, les momens qui doivent s'écouler avant de lui rendre le bonheur de revoir Lucette.

Le soir lui semble long, la nuit plus longue encore. Un foible jour éclaire en-

fin le sommet des collines. Roger salue l'aurore et se lève avec elle. Il s'habille à la hâte, part aux premiers rayons du soleil, marche à grands pas, croit n'arriver jamais assez tôt à la prairie, aux lieux où des mouvemens si flatteurs ont agité ses sens, ont si vivement ému son cœur. Il revoit ce bouquet d'arbres ; il se plaît sous l'ombrage où reposoit la veille celle dont les traits lui sont si présens et si chers. Il cherche l'endroit où sa tête étoit posée, où sa main s'est appuyée ; il fait un pas, et suspend l'autre ; il craint de fouler aux pieds le gazon que la personne délicate de Lucette pressoit sans l'affaisser. Il trouve entre les herbes une partie des fleurs dont elle paroit sa chèvre. Il les recueille, les baise, les met dans son sein. La moindre haleine du vent, le bruit le plus léger lui causent du trouble ou de la joie. C'est Lucette, c'est elle-même ! Vain espoir ; les heures passent, et n'amènent point l'instant souhaité. Le chagrin et l'impatience conduisent le sire de Montfort à marcher, à se fatiguer.

Il va, vient, retourne, traverse la plaine, suit le cours d'un ruisseau, monte sur une éminence, et n'aperçoit rien. Enfin, un nuage de poussière s'élève du côté du village, il se dissipe, des moutons paroissent au loin. Ah! voilà Lucette, s'écrie le sire de Montfort. Transporté, il oublie la longueur de l'attente; il s'abandonne aux plus riantes idées; il court à la rencontre de l'aimable bergère. Mais quelle douloureuse méprise! une laide et grossière paysanne conduit au pâturage tous les moutons de la ferme. Elle vient pesamment, filant sa quenouille, et chantant, d'une voix enrouée, une triste et lamentable complainte.

Malheureusement pour Roger ce jour étoit celui des noces de Louise et de Robert. La joie éclatoit par tout le village, et Gertrude dansoit pendant que le sire de Montfort la cherchoit aux champs. Ses moutons mêlés avec ceux de Julienne, paissoient sous la conduite de la grosse Cateau, servante de la ferme. Roger voit bondir la chèvre mouchetée; il

la reconnoît, et commence à douter si un enchantement ne le séduisoit pas la veille, si ses yeux ne le trompent point en ce moment.

Il s'approche de la fileuse, lui donne une pièce d'or, et la prie de lui apprendre à qui sont les moutons dont elle a le soin ? Surprise à l'aspect du beau Chevalier, émerveillée de la richesse de son présent, la paysanne se frotte les yeux pour mieux considérer l'un et l'autre. La certitude de posséder une pièce de *fin or*, la transporte hors d'elle-même ; elle oublie de répondre à Roger, lui fait cent complimens, mille révérences, une foule de remercîmens. Obligé de laisser un libre cours à ses accablantes civilités, Roger en attend la fin, et puis répète sa question. Elle y satisfait de son mieux. Le troupeau qu'elle a coutume de garder appartient à Julienne, sa maîtresse ; et par extraordinaire, elle conduit aujourd'hui les moutons de Lucette. Le sire de Montfort demande avec vivacité, qui est cette Lucette ? C'est la bonne amie de

Louise, dit Cateau, à présent l'épousée de Robert. L'épousée, s'écrie Roger ! Elle est mariée ? *Tout fin dret de ce matin*, répond la paysanne. Lucette mariée ! répète le sire de Montfort, mariée ce matin ! Point du tout, reprend Cateau, c'est Louise qui est la mariée. Lucette n'est pas du pays ; si elle se marie, ce ne sera pas en Poitou, mais bien loin peut-être. Si vous voulez ne me rien cacher de ce qui concerne Lucette, dit Roger, vous serez contente de ma reconnoissance. Cateau jure de ne rien taire : il peut l'interroger, elle lui dira la vérité. Eh bien, ma bonne fille, continue le sire de Montfort, apprenez-moi d'abord de quel pays est cette gentille Lucette. *De quel pays ?* Oui. *Ma fitte, je n'en sais rien.* Quand et comment est-elle venue ici ? *Quand ! Je l'ai oublié.* Qui l'a amenée chez Julienne ? *C'est Louise.* Eh ! d'où venoit Louise ? *Ma fitte, je n'en sais rien. Robert a enlevé Louise, Louise a enlevé Lucette.* Enlevée ! d'où ? *Ma fitte, je n'en sais rien.*

Roger s'efforce en vain d'obliger la paysanne à s'expliquer plus clairement ; elle ne peut l'instruire davantage. Chagrin, il la quitte brusquement, s'en retourne tout rêveur. Il se parle en marchant, se demande d'où vient il est de si mauvaise humeur, quelle raison il peut se donner de la tristesse dont il ne sauroit se défendre ? Pourquoi s'afflige-t-il de ne point voir Lucette ? Pourquoi tant d'empressement à la chercher ? Que veut-il dire à cette bergère ? Elle est belle et jolie, il faut l'avouer ; mais c'est une villageoise, peut-être niaise, sotte, imbécille comme celle qui vient de l'impatienter. Il se reproche une ridicule fantaisie, s'accuse de caprice, de folie, et se promet bien de ne plus penser à Lucette, d'éviter de la revoir : jamais ses promenades ne le conduiront vers ce bosquet fatal. Il le dit, il le jure; et dès le lendemain, soit oubli, soit distraction, il se trouve précisément au même endroit où il ne devoit jamais revenir.

Il voit de loin les moutons, la chèvre

et la laide bergère. Le jour d'après il observe du changement. Le petit troupeau, séparé du grand, ne lui paroît plus sous la garde de Cateau. La chèvre ne s'offre point à ses regards ; sans doute elle suit les pas de sa jeune maîtresse. Lucette est aux environs. Que fera le sire de Montfort? La cherchera-t-il ? Il s'est tant promis le contraire. Écoutera-t-il sa raison ? Suivra-t-il le penchant de son cœur ? Pendant qu'il se consulte, son oreille est frappée par le son d'une voix sonore et flexible. Ses accens flatteurs attendrissent, prêtent un charme touchant à de tristes paroles, forcent à donner des larmes aux malheurs de la belle Yseult, venue en Bretagne pour guérir son cher Tristant, le trouvant mort, expirant de douleur sur le sein de son *doux ami.*

O comme le cœur de Roger palpite en écoutant cette romance ! Une haie de ronces le sépare de la chanteuse, lui dérobe sa vue. Il écarte avec peine les épines fortement entrelacées ; il aperçoit Ger-

trude à demi-couchée sur le bord d'un ruisseau. D'une main elle soutient sa tête, de l'autre elle cueille des brins d'herbes qu'elle donne à sa chèvre.

Le plaisir de la voir, celui de l'entendre, répandent une douce joie dans l'ame du sire de Montfort. Mais Gertrude cesse de chanter, prend une autre attitude, tire de sa panetière un mouchoir qu'elle brode, et s'attache à son ouvrage avec application. Roger fait alors le tour de la haie; suit le cours du ruisseau, parvient, sans être vu, à peu de distance de Gertrude, met un genou en terre, feint de vouloir se désaltérer, agite l'eau; et par un petit bruit, engage Gertrude à tourner les yeux de son côté.

Elle le voit, tressaille. Son habit, son air l'effraient. C'est un Breton, c'est un noble. Seroit-ce un ami de Richard? Gertrude est-elle découverte? Vient-on l'arracher de sa retraite, la conduire à la Roche-Forte, la remettre au pouvoir de son parent irrité? Elle voudroit fuir, elle s'est levée; mais la disposition du

lieu s'oppose à son dessein. Il faut passer nécessairement entre l'eau et l'objet de sa crainte. Debout, immobile, incertaine, elle porte des regards timides sur le sire de Montfort, semble lui demander grâce, et l'inviter à lui laisser la liberté du passage.

Roger lit son intention dans ses yeux. Demeurez, belle Lucette, demeurez, je vous en conjure, lui dit-il. Si ma présence vous trouble ou vous déplaît, je m'éloignerai. Le nom de Lucette calme un peu l'agitation de Gertrude. Elle lui demande comment il la connoît, et ce qui l'attire en ce lieu. Roger lui dit son nom, son pays, sa demeure, sa condition; se trouvant de l'autre côté de la haie au moment où elle chantoit, voulant unir le plaisir de la voir à celui de l'entendre, il est venu au bord du ruisseau. Peu-à-peu Gertrude se rassure, ne craint point d'être seule avec lui; l'innocence de son cœur ne lui permet pas de redouter un danger dont elle n'a point d'idée;

elle reprend sa place au bord du ruisseau, et Roger s'assied à ses côtés.

Sans doute il va parler, satisfaire ce désir si pressant d'entretenir Lucette. Il le voudroit, mais une violente émotion ferme le passage à sa voix. Plus il examine Gertrude, moins il trouve des expressions capables de lui peindre le sentiment qu'elle lui inspire. La noblesse de sa figure, la modestie de sa contenance, son air paisible, sa confiance même, la rendent imposante à ses yeux. Il la contemple, il admire, ne sait comment rompre un silence interrompu seulement par des mots entrecoupés et prononcés à demi.

Gertrude le considère à son tour avec une sorte de surprise ; elle parcourt ses traits, toute sa personne. Sa physionomie lui plaît ; elle trouve son air agréable, mais le feu de ses yeux l'étonne, la porte à détourner les siens ; le hasard les fixe sur les mains de Roger. Elle en voit une tachée de sang, pâlit, s'écrie, le fait

apercevoir qu'une épine l'a piqué. Il montre peu d'inquiétude de sa blessure ; mais la sensible Gertrude s'en alarme ; elle se lève précipitamment ; il veut la retenir, elle lui échappe, court à vingt pas, cherche une herbe, la trouve, revient avec vitesse ; presse l'herbe entre deux pierres, en exprime le suc, déchire son mouchoir, imbibe le linge de ce suc salutaire, prend la main de Roger, la plonge plusieurs fois dans l'eau, l'essuie doucement, applique son remède sur le mal, et formant du reste de son mouchoir une bandelette, elle fixe avec adresse son petit appareil, l'assujettit par un double nœud, et puis, avec un souris enchanteur, elle assure le blessé que demain à pareille heure il sera guéri.

Que de sensations délicieuses l'action de Gertrude excite dans l'ame de Montfort ! La voir s'intéresser à lui, sentir sa main entre celles de l'aimable fille, l'occuper, être l'objet de son attention, de ses soins ! Pénétré de tendresse et de reconnoissance, il lui rend grâces de ses

bontés ; il la félicite de joindre à tant d'attraits ce naturel compatissant dont elle vient de lui donner une preuve si touchante. Gertrude veut savoir ce qu'il cherchoit dans ces lieux solitaires. J'espérois, dit Roger, y rencontrer une fille charmante. Sa première vue me faisoit souhaiter ardemment de me retrouver près d'elle. J'allois visiter tous les bosquets d'alentour, quand le son flatteur de sa voix m'a conduit au bord de ce ruisseau, où sa présence comble tous mes vœux. Quoi ! vous me cherchiez, dit Gertrude, vous m'aviez déjà vue, vous désiriez me voir encore ? Il lui apprend alors comment il est entré dans le lieu où elle dormoit, comment il a respecté son sommeil, perdu l'occasion de se montrer à elle, de lui parler, combien il a regretté cette occasion si favorable : il n'oublie pas son entretien avec Cateau, ses impatiences, son ennui, ses chagrins du jour, ceux du lendemain ; ensuite il laisse éclater la joie qu'il ressent d'être auprès d'elle, seul avec elle, en

liberté de lui dire qu'il l'aime, qu'il l'aimera toujours.

Attentive à ce récit, Gertrude se plaît à l'entendre. La petite aventure du bosquet l'amuse ; elle engage Roger, par ses questions, à redire plusieurs fois tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a ressenti. Il s'occupoit de son idée, il s'inquiétoit ; il brûloit du désir de la revoir. Il l'aime, dit-il, il l'aimera toujours ! Les expressions de Roger flattent d'abord Gertrude, ensuite elles élèvent des doutes dans son esprit ; ses sentimens lui paroissent exagérés. Elle connoît les douceurs de l'amitié ; mais les transports de l'amour sont étrangers à son cœur. Robert et Louise, s'aimant depuis long-temps, tous deux d'accord, sûrs d'être unis, ne lui ont point appris à distinguer les mouvemens d'une passion violente, de la paisible intelligence qui rend l'amour heureux si semblable à l'amitié. Plus Gertrude réfléchit, plus elle soupçonne la sincérité de Roger. Trompé par l'apparence, croyant parler à Lucette seulement, il peut

plaisanter, la prendre pour une paysanne ignorante, stupide ; vouloir se divertir de sa simplicité, inventer des contes, et rire ensuite de sa facilité à s'en laisser imposer. Cette idée blesse la fierté de Gertrude, la rend sérieuse ; elle baisse les yeux, rêve et se tait.

Le petit air grave de la belle bergère inquiète Roger ; il lui en demande la cause. Elle ne répond pas. Il la prie de parler, elle se tait toujours. Il la presse de lui dire si sa présence l'importune, si elle se repent de ses premières bontés? Gertrude le regarde, aperçoit de la tristesse dans ses yeux, elle en est touchée. Vous ne m'importunez point, lui dit-elle d'un ton doux, vous ne me déplaisez pas ; mais l'étrange amitié que vous prétendez sentir pour moi m'inspire de la défiance. M'aimer si fort sans me connoître, sans savoir si je suis aimable! Vous trouver malheureux de ne pas me parler, quand au fond nous n'avons aucune affaire ensemble! Là, pensez-y bien, cela est-il naturel? cela est-il

croyable ? Je ne veux pas vous mortifier, vous accuser de malice ou de fausseté ; vous êtes peut-être extraordinaire ? Je cherche à me le persuader, pour ne pas prendre de vous une mauvaise opinion ; mais si vous mentez, si vous me trompez, loin de consentir à vous voir, à devenir votre amie, comme je serois peut-être bien-aise de l'être, je sens que je vous haïrai de tout mon cœur.

Le sire de Montfort, charmé de l'ingénuité de Gertrude, saisit une de ses mains, il la serre imperceptiblement entre les siennes, il la baise respectueusement, puis il la baise un peu plus fort, et puis il la baise avec plus d'ardeur. Il jure sur cette main chérie, qu'en peignant ses agitations, son inquiétude, ses désirs, il a fidèlement exposé les sensations de son cœur. Comme elle, il s'étonne de leur violence. Avant de voir la belle Lucette, il n'éprouvoit point ces affections pénibles ; mais il ne connoissoit pas non plus l'inexprimable douceur qu'il sent à la regarder, à lui parler, à

l'entendre, à lui dire, à lui répéter qu'aux dépens de sa fortune, de sa vie même, il voudroit la convaincre de la force et de la vérité de ses sentimens.

Si la vivacité des premières effusions du cœur de Roger venoient d'élever les soupçons de Gertrude, les nouvelles assurances de son amitié, loin de les dissiper, devoient les accroître. Elles produisirent un effet tout contraire. La généreuse fille se reprocha ses doutes, ils lui parurent mal fondés, injurieux. Elle se blâma de les avoir montrés, pria le sire de Montfort de ne pas s'offenser de son injustice et de l'oublier. Il y consent; mais il veut une réparation de l'insulte; il insiste pour l'obtenir; il exige que Lucette prononce à haute voix : *Mon ami, je vous crois.* Gertrude n'hésite pas à lui donner cette satisfaction. Elle le dit, elle le pense; le plaisir renaît dans son cœur avec la confiance; et la liberté rend à leur entretien l'agrément que lui ôtoit la contrainte.

La condescendance de Gertrude, son

enjouement, sa douceur, augmentent l'admiration du sire de Montfort. Il plaint Lucette d'être née dans l'humble condition où il la voit. Elle est sa compatriote, son langage l'en assure ; mais la politesse de ses expressions forme, avec son habit, un contraste frappant. Simple, ingénue, modeste, elle montre plutôt la candeur et l'innocence d'une noble demoiselle, que la franchise inconsidérée d'une villageoise. Il lui demande depuis quand elle a quitté la Bretagne ? s'il est vrai que Louise l'a enlevée ? avec quelle personne elle vivoit ? qui a pris soin de son éducation ? pourquoi elle se trouve en Poitou ?

Tant de questions embarrassent Gertrude. Si son secret l'intéressoit seule, Roger en obtiendroit aisément la confidence ; mais la moindre indiscrétion exposeroit Robert et Louise aux recherches, à la vengeance du sire de la Roche-Forte. Cette considération réprime le désir qu'elle sent de satisfaire la curiosité de son ami. Incapable de mentir, ne se croyant pas maîtresse de dire la vérité,

elle cache son nom et sa fortune, avoue son pays, dément la villageoise ; Louise ne l'a point enlevée, elle a suivi volontairement cette fille : accoutumée à vivre avec elle, malheureuse dans son pays, elle l'a quitté sans peine ; et s'interrompant, elle lui demande si Cateau ne lui a pas appris qu'elle est fille d'un laboureur, dont la seconde femme la traitoit durement, l'enfermoit, la chagrinoit. Tout le village pouvoit, ajoute-t-elle, lui donner cette information. Par cette adresse elle se dispense de répondre plus positivement.

Roger l'écoute, réfléchit et s'inquiète. Lucette et Louise vivoient ensemble en Bretagne ; Louise aimoit Robert ! Témoin et confidente de leur affection, Lucette est-elle restée insensible ? A-t-on pu la voir sans désirer de lui plaire, sans chercher à toucher son cœur ? Ah, si Lucette aimoit !.... L'ame délicate du sire de Montfort ne peut supporter ce doute ; plus de bonheur pour lui s'il n'est point, s'il ne sauroit être le premier,

l'unique objet de la tendresse de Lucette. L'air pensif, les yeux baissés, profondément occupé de ses idées, il semble oublier Lucette, et s'oublier lui-même.

Surprise de son silence et de sa rêverie, Gertrude le regarde. O comme vous paroissez sombre, mon bel ami, lui dit-elle ! Avez-vous du chagrin ? Oui, répond Roger, mais je n'en aurai plus, si vous me permettez de vous faire une question, si vous y répondez dans la sincérité de votre cœur, tout de suite, sans hésiter. Gertrude le promet. Dites-moi donc, ma douce amie, reprend Roger, si personne en Bretagne ne vous aimoit, comme Robert aimoit Louise? Dans mon enfance, dit Gertrude, on m'aimoit bien autant, je crois; une foule de bons amis m'entouroit; je les chérissois; mais depuis l'âge de dix ans la seule Louise m'a montré de l'attachement, et je n'ai senti d'amitié que pour elle.

Avec quelle joie Roger reçoit cette assurance ! Qu'elle lui promet de douceurs dans le cours d'une passion où tout son

cœur s'abandonne ! Indifférent avant de voir Lucette, il ne connoissoit pas ces sensations délicieuses qu'un regard, un souris de l'aimable fille excitent rapidement en lui. S'il lui plaît, s'il parvient au bonheur d'en être aimé, elle lui devra donc des émotions aussi vives, aussi flatteuses ! Elle éprouvera donc les mêmes mouvemens ! Elle partagera donc les plaisirs qu'elle donne ! Etre heureux, c'est beaucoup ! Rendre heureux ce qu'on aime, c'est bien plus ! Satisfait, transporté, Roger remercie sa belle amie. Elle a, dit-il, dissipé son chagrin ; elle vient d'ouvrir devant lui la plus riante perspective. Gertrude s'applaudit de le voir content, sans pouvoir comprendre comment il est si charmé de ce que personne n'avoit d'amitié pour elle.

Cependant le jour baisse, la marche du temps toujours égale, toujours lente ou rapide au gré des amans, dont elle retarde ou interrompt les plaisirs, avertit Gertrude de rassembler ses moutons épars dans la plaine. Roger se plaint de

lui voir déjà prendre ce soin. En vain l'astre brillant de la lumière répand l'or et l'azur sur les nuages ; ce superbe spectacle attriste le sire de Montfort. Gertrude pense aussi que le soleil n'a pas coutume de se coucher de si bonne heure. Avant de se séparer, les nouveaux amis conviennent de se trouver le lendemain au même lieu. Roger conduit Lucette tout près du village ; il la suit des yeux, et se reproche, en la perdant de vue, de ne lui avoir pas recommandé de songer à lui, de s'occuper de leur amitié, de se rendre de bonne heure vers le petit ruisseau, qu'avant de retourner à l'Abbaye il va revoir encore, pour se retracer les heureux momens qu'il vient de passer sur ses bords.

Gertrude s'avance lentement vers le village ; plus d'une fois elle tourne la tête en arrière ; mais l'obscurité lui dérobe les objets éloignés. En entrant chez Julienne, elle voit les apprêts d'un souper abondant ; elle entend le son des instrumens ; plusieurs amis de Julienne

viennent d'arriver de la ville voisine ; on va les réjouir, passer une partie du soir à danser. Gertrude eût partagé la veille ces amusemens ; ils n'ont plus d'attraits pour elle. Ces bons villageois, dont la joie excitoit sa gaieté, lui semblent très-rustiques ; elle trouve leurs chansons insipides, leurs danses fatigantes, rien ne lui plaît, tout l'ennuie, elle s'échappe, va dans le jardin. Occupée de sa nouvelle connoissance, elle voudroit parler à Louise, la séparer des amis de Julienne, pour l'entretenir du sien. Elle pense au sire de Montfort, croit le voir, l'entendre encore ; elle se rappelle ses expressions, son air, sa bouche riante, ses yeux animés ; elle sent un petit frémissement quand elle songe combien de fois ses lèvres ont doucement pressé sa main ; de souvenirs en souvenirs l'instant de leur séparation se retrace à son idée, lui arrache un soupir, la fait se dire tout bas : Que Louise est heureuse ! elle ne quitte jamais Robert.

L'image de Roger, trop présente à sa

pensée, éloigne le sommeil de ses yeux. Elle s'endort tard et s'éveille de grand matin. Pour la première fois Gertrude se regarde avec attention, sent un désir vif de paroître belle. Elle veut se parer. Parmi les simples vêtemens dont sa garde-robe villageoise est composée, elle cherche celui dont la couleur donnera plus d'éclat à son teint, dont la forme laissera mieux voir la finesse de sa taille. L'habit qu'elle a mis le jour du mariage de Louise est le plus beau; mais lui sied-il bien? Elle approche l'étoffe de son visage, le rouge en est trop brillant; il pâlit l'incarnat de ses joues. Un autre va mal. Un troisième est trop sombre; le dernier est tout blanc. Elle le choisit: Ensuite elle arrange ses cheveux, place, déplace, replace dix fois la même fleur. L'anémone et le jasmin sont pris et rejetés tour-à-tour; la rose et l'œillet ont un pareil sort; le myrte est enfin préféré. Belle comme l'aurore d'un jour serein, Gertrude n'est pas satisfaite, elle voudroit être mieux encore.

A la hauteur du soleil, elle s'aperçoit que sa toilette a pris bien du temps. Elle part avec vitesse, traverse la plaine, hâte sa marche. Le cœur lui bat à l'aspect de la haie qui lui cache son ami. Elle en fait le tour; elle parvient au lieu du rendez-vous. Mais ses regards parcourent en vain les bords du petit ruisseau; personne ne s'offre à sa vue. Quoi, Roger n'est pas venu! Auroit-elle pu l'imaginer, le croire! Il n'y est point! Non, en vérité, il n'y est point.

Gertrude se trouble, sent une sorte de honte, mêlée de dépit et d'impatience. Elle est chagrine; elle est fâchée. Appuyée contre un saule, elle considère tristement ce lieu où elle se plaisoit tant; il lui paroît sauvage, désagréable. Elle n'y veut point rester, elle n'y veut jamais revenir. En retournant sur ses pas, elle aperçoit deux corbeilles à demi-cachées entre les herbes. Qui a pu les placer là? Comment ne se sont-elles pas présentées à ses regards quand elle est arrivée? On vient de les poser à l'instant

au milieu de ces herbes. Un papier est attaché sur la plus petite. Gertrude se baisse, et lit : *A la charmante Lucette.* Un mouvement de joie dissipe son chagrin. Roger est venu; il ne sauroit être loin. Elle ouvre les deux corbeilles. L'une est remplie des plus beaux fruits de la saison; l'autre, partagée en plusieurs compartimens, contient des mets froids et délicats, accompagnés de tout ce qui compose une halte suffisante aux besoins de deux ou trois personnes. Gertrude referme les corbeilles, va doucement, doucement derrière la haie, pour surprendre le sire de Montfort; mais il paroît, elle s'arrête. Un air de satisfaction éclate sur tous les traits de Roger. Témoin de l'arrivée de Gertrude, il a remarqué sa parure, son empressement à le chercher, son inquiétude, et même les mouvemens de ce petit dépit qu'il se reproche d'avoir excité. Il lui demande pardon de s'être caché pour l'observer, pour savoir si elle sentiroit un peu d'inquiétude en ne voyant pas son ami. Gertrude a bien

envie de gronder; mais en portant ses yeux sur ceux de Roger, elle ne sait comment se plaindre de lui; il prend sa main, elle sourit; il la conduit au bord du ruisseau; et tous deux goûtent également la douceur de se voir et celle de se parler.

On ne s'attachera point à rapporter les entretiens de Gertrude et du sire de Montfort. Leur uniformité pourroit les rendre ou fades ou ennuyeux. Deux amans bien épris ne sentent guère le besoin de cette variété d'idées et de propos si nécessaire à l'amusement des personnes indifférentes. Sans y faire attention, ils se répètent aujourd'hui ce qu'ils se disoient hier, recommenceront demain, et s'écouteront le jour d'après avec la même satisfaction. Pour plaire à la jolie bergère, Roger apprend d'elle des jeux enfantins; il lui en enseigne à son tour, invente des lois, les fait rigidement observer. S'il devance Lucette à la course, une fleur cueillie par elle est le prix de sa vitesse. S'il lance plus loin un petit

caillou, il obtient un baiser sur sa main. Souvent leurs voix s'unissent, forment des accords touchans; quelquefois imitant le ramage des oiseaux; ils se disputent l'art de mieux rendre les tendres accens du rossignol ou de la fauvette. Que Gertrude et Roger passent d'heureux momens! Que la pureté de leurs sentimens répand de charmes sur leur innocente affection! O vous, enfans d'un siècle éclairé, qui dissertez avec tant d'éloquence sur le bonheur, et savez si peu le goûter, ne jugez pas des plaisirs de ces amans par les vôtres! Pour en apprécier la douceur, il faudroit aimer comme ils aimoient.

Après plusieurs jours de résidence à la ferme, les amis de Julienne partent enfin, et Gertrude parvient à se trouver seule avec Louise. Elle l'instruit de son aventure, lui conte comment elle a vu Roger, comment ils sont devenus amis, comment il passe une partie du jour avec elle. Elle lui fait un long détail de leurs discours, de leurs jeux, de leurs repas,

des promenades qui les suivent. Elle lui parle ensuite des qualités aimables de Roger, de ses attentions, de sa complaisance, de la noblesse de son air, des grâces de sa personne, d'un attrait particulier dans ses yeux, qui fait souhaiter de le regarder toujours, d'être toujours regardée par lui.

Louise entend ce récit avec une extrême surprise. Jamais elle n'a cru Gertrude exposée à faire une pareille rencontre en des lieux fréquentés seulement par les troupeaux de Julienne et par leurs conducteurs. Une affection si vive l'inquiète. Elle reconnoît dans sa jeune maîtresse le sentiment que Robert lui inspiroit. Ses questions engagent Gertrude à recommencer sa petite histoire, à la circonstancier. La retenue de Roger, la décence de ses discours, la réserve de sa conduite, rassurent un peu Louise. Pourtant elle voudroit éclairer Gertrude sur la témérité de sa confiance. Mais comment traiter ce sujet délicat? Osera-t-elle lever le voile qui cache aux yeux de l'in-

nocente fille le danger d'une amitié jurée au bord des ruisseaux, sous l'ombre épaisse des bois? Non, elle aime mieux chercher les moyens de l'en garantir, que de lui apprendre à le redouter.

Comme en parlant de son ami, Gertrude l'a toujours appelé Roger, Louise lui demande si elle ne lui connoît point d'autre nom? A peine elle entend prononcer celui du comte de Montfort, qu'elle pâlit, s'effraie, s'écrie : Nous sommes tous perdus! Perdus! répète Gertrude alarmée, et d'où vient? eh pourquoi? Que craignez-vous du sire de Montfort? Une découverte fatale à Robert, à moi, à vous-même, dit Louise. Si vous lui confiez votre secret, ou s'il le devine, rien ne pourra vous sauver de la colère de Richard. Assurément le sire de Montfort et lui se connoissent. Votre père et le sien étoient alliés, amis et compagnons d'armes; cent fois ma mère m'a dit que vos deux maisons devoient s'unir par un mariage entre Roger et vous. La mort de vos parens a détruit

ce projet, sans doute; mais il est possible que la famille du sire de Montfort s'en occupe encore. A son retour en Bretagne, Roger apprendra votre fuite de la Roche-Forte. En rapprochant les temps, les circonstances, les propos de Cateau, mon nom, notre arrivée ensemble, ne verra-t-il pas Gertrude dans Lucette? Pour vous obtenir de Richard, il vous remettra entre ses mains, vous deviendrez sa femme, vous serez heureuse; et le pauvre Robert et moi, accusés, convaincus d'avoir enlevé l'héritière de Château-Brillant, de la tenir déguisée dans notre maison, nous serons rigoureusement punis d'une imprudence qu'il est si facile de rendre criminelle à tous les yeux.

Gertrude embrasse Louise, la rassure; lui engage sa foi de ne point découvrir à Roger son nom ni sa fortune. Mais, dit Louise, vous ne pourrez vous cacher toujours. Quand on s'aime, on désire de s'unir ensemble. Roger vous épousera-t-il, sans savoir qui sont vos

parens ? M'épouser, s'écrie Gertrude ! Eh ! pourquoi m'épouseroit-il, le mariage nous rendroit-il plus amis, plus heureux ? Mais oui, dit Louise ; si le sire de Montfort, ne connoissant de Gertrude que ses attraits, la préféroit, sous l'apparence de Lucette, à toutes les dames de la cour de Bretagne, le triomphe de la bergère ne flatteroit-il pas la nièce de Richard ? Je ne sais, répond Gertrude ; mais, ma chère Louise, je me trouve bien heureuse à présent, et je ne désire point une autre situation.

Comptant sur les promesses et l'amitié de Gertrude, Louise perd ses craintes ; elle ne néglige rien des précautions qu'elle croit devoir prendre : sans que Gertrude puisse apercevoir ses soins, elle l'entoure des gens de la ferme, leur ordonne de ne jamais s'écarter des lieux où elle se retire avec Roger, et de se tenir toujours à portée de la voir et de l'entendre.

Pendant un mois le sire de Montfort et sa belle amie jouissent sans trouble de leur douce intimité. Tous les jours plus

sensible, plus tendre, Roger paroît ne vivre, ne respirer que pour plaire à Lucette. Peu-à-peu il cesse d'être gai; il vient plus tard; il se retire plutôt. Souvent pensif, quelquefois sombre, toujours agité, il semble éprouver des combats intérieurs. Il s'approche de Lucette, et puis il s'en éloigne; marche à grands pas, s'arrête, réfléchit, revient se mettre à ses côtés, n'y peut rester; ses mouvemens peignent l'impatience; son humeur est changée; il se plaint, il exprime des regrets; il porte sur Gertrude des regards où la compassion se mêle à la tendresse; en vain elle veut pénétrer dans son cœur, Roger soupire, s'afflige, et ne répond point à ses pressantes questions.

Eh! quel mal si terrible attaque donc le bel ami de Gertrude? comment est-il devenu si différent de lui-même? combien sa noire mélancolie, son silence obstiné, élèvent de doutes, de craintes! S'il n'aimoit plus! si sa maladie augmentoit! s'il mouroit!

Un jour, après avoir vainement at-

tendu Roger, n'espérant plus le voir, elle se retire sous ces arbres où, pour la première fois, elle s'étoit offerte à ses regards. Le sire de Montfort venoit; il la voit entrer dans ce bosquet, et, sans se montrer, il examine ses mouvemens. Elle ne goûte plus le repos sous cet ombrage, elle n'y badine plus avec sa chèvre; elle a perdu cette tranquille paix du cœur qui dispose à l'amusement. A demi-couchée sur le gazon, triste, abattue, elle soupire, elle gémit; ses larmes inondent ses joues fleuries. Elle joint ses mains, lève les yeux au ciel, implore son secours, lui demande avec ardeur la conservation des jours de son ami, de son ami qui ne l'aime plus, qu'elle aime encore, qu'elle aimera toujours.

Emu, touché, pénétré du plus vif regret, Roger se reproche d'avoir affligé sa belle amie. Il entre précipitamment dans le bosquet, tombe aux pieds de Gertrude, n'est plus le maître des transports de son cœur; il passe ses bras autour de Lucette, la presse contre son

sein ; pour la première fois il ose ravir un baiser sur ses lèvres : O ma belle, ô ma charmante amie, s'écrie-t-il, ne dis jamais que Montfort ne t'aime plus ! c'en est fait, tu triomphes de deux passions que tu ne connois pas. L'ambition et l'orgueil m'ont livré des combats pénibles ; j'ai souffert, mais je n'ai pas cessé de t'aimer ; mon amour l'emporte sur de vaines considérations, j'immole tout à la certitude de faire ton bonheur ; de te devoir le mien. Je jure en présence du ciel de n'avoir jamais d'amie, de maîtresse, de compagne, d'épouse, que l'aimable fille dont la candeur et l'innocence m'ont si bien prouvé la tendre affection ! Otant alors un riche anneau de son doigt, il le passe dans celui de Gertrude, lui réitère sa promesse d'être pour toujours à elle, et lui demande si elle accepte ce gage de sa foi, si elle consent d'être pour toujours à lui ?

Une douce joie brille dans les yeux de Gertrude ; elle se souvient des discours de Louise ; elle sent le prix de la préfé-

rence qu'elle obtient sur ces passions dont Roger vient de lui parler ; elle s'applaudit en secret de recevoir un si grand sacrifice, sans que son amant perde rien en se montrant généreux. Roger tenoit une de ses mains, elle pose sur la sienne celle qui lui reste libre ; et d'un ton où son amour et sa reconnoissance s'expriment à-la-fois, elle dit : Et moi, je jure à Roger de Montfort de n'avoir jamais d'autre ami, d'autre amant, d'autre époux que lui. Je reçois sa foi, et je lui engage la mienne, dans l'espérance de lui paroître un jour digne de l'honneur qu'il veut bien faire à Lucette.

Roger l'embrasse encore, alloit peut-être recommencer, quand le son d'un cor interrompt ses transports. A ce signal, dont il est convenu avec un de ses gens, il va savoir ce qui l'oblige à le donner. Il apprend qu'un courrier du comte de Poitou vient d'arriver à l'Abbaye, que le Prieur va partir pour Poitiers, et le fait chercher par-tout. Roger va retrouver Gertrude, craint de se voir contraint

d'accompagner son oncle à Poitiers ; il la quitte à regret, lui promet de revenir sur ses pas ou de lui écrire. Une heure se passe, il ne reparoît point ; mais le valet affidé lui apporte une lettre du sire de Montfort. Hélas ! il est parti. Au moment où elle reçoit cette affligeante nouvelle, il est déjà bien loin. Il sera quinze jours absent ; il lui donne les plus tendres assurances de son amour, de la sincérité de ses promesses, et s'engage à les remplir dès les premiers instans de son retour.

La sensible Gertrude pleure. Ne point voir son ami demain, ni le jour d'après, ni tant d'autres qui s'écouleront sans lui rendre le plaisir dont son cœur s'est fait une si douce habitude ! Ses lèvres pressent les assurances de l'amour de Roger ; elle baise son nom, ses armes, toute la lettre, et puis elle la met dans son sein, et se hâte de retourner au village, impatiente de parler à Louise. Elle veut lui conter les événemens du jour, lui montrer la lettre, prendre des mesures avec elle

pour instruire Roger, à son retour, de sa naissance et de son nom. Louise partage les sentimens de Gertrude, elle cesse de craindre le sire de Montfort, espère qu'il la protégera contre Richard. Quand il connoîtra les raisons de sa fuite, pourra-t-il la blâmer? Toutes deux conviennent de ne lui rien cacher, et de le mettre en état, par leur confiance, de faire les démarches nécessaires pour obtenir le consentement du sire de la Roche-Forte.

Un peu d'altération dans la santé de Gertrude la retient deux ou trois jours à la Ferme; mais le désir de revoir les lieux où elle s'entretenoit avec Roger, la fait retourner aux champs. O que tout est changé! comme la verdure est ternie! que les fleurs ont peu d'éclat! plus de fraîcheur sous ces ombrages; tout est aride; et ce ruisseau, où tant de fois elle a vu les traits de son ami se représenter à ses yeux, comment n'a-t-il pas conservé cette image chérie? Le ramage des oiseaux l'importune; Roger n'imite

plus leurs accens ; tout l'afflige, rien ne la console de l'absence de son ami.

Déjà dix de ces jours, si longs et si tristes, s'étoient écoulés, quand une nouvelle imprévue vient blesser le cœur de Gertrude, la livrer au regret, à la douleur insupportable que sent une personne généreuse, en s'accusant de causer les malheurs d'une autre.

Des marchands de Poitiers revenant de Nantes, où leur commerce les avoit attirés, surpris un soir par un violent orage, demandent à la Ferme un abri contre le mauvais temps. Ils sont bien reçus, invités à partager le souper de la famille, et même à passer la nuit dans une chambre à deux lits, destinée au besoin des étrangers. Cet accueil inspire de la joie aux voyageurs. A peine assis à table, ils s'empressent d'amuser leurs hôtes par le récit des petites aventures qu'on leur a contées pendant leur séjour à Nantes. Le plus jeune parle de la Roche-Forte, et cherche à se rappeler l'histoire du seigneur de la terre. Ger-

trude, Robert et Louise se regardent : Louise prie le marchand de leur dire ce qui est arrivé au sire de la Roche-Forte. Cet homme, après s'être recueilli, leur apprend que Richard-le-Hardi avoit une nièce fort riche et une maîtresse très-malicieuse, toutes deux orphelines et dans sa dépendance ; il vouloit jouir seul de la fortune de sa parente et des faveurs de sa maîtresse ; mais elles le faisoient enrager de concert ; la nièce pour se marier ; l'autre, pour se procurer la liberté d'entretenir un amant plus jeune. Ne sachant comment les gouverner, on prétend qu'il a trouvé moyen de s'en défaire. Les uns disent qu'il les a vendues à un renégat de Barbarie, pour en tirer une grosse somme ; d'autres, qu'il les a laissé mourir de faim dans une tour ; la vérité est, qu'elles sont disparues. Les amis du père de la dame ont porté des plaintes à la Cour ; le duc de Bretagne veut que Richard produise sa nièce morte ou vive. Toute sa terre est en armes ; et

s'il est forcé dans son château, c'est un homme mort.

Le saisissement de Gertrude ne lui permet pas d'en entendre davantage. Aidée de Louise, elle se retire, et donnant un libre cours à ses pleurs, elle se reproche sa fuite imprudente, fait appeler Robert, veut partir à l'instant; aller en Bretagne, avouer sa faute, sauver la vie de son parent injurié, faussement accusé, lui rendre l'honneur, et s'exposer à tout, plutôt que d'abandonner ce pauvre vieillard, prêt à succomber peut-être, à périr victime d'une horrible calomnie.

Robert approuve le dessein de Gertrude, lui promet de l'accompagner avec Louise, et lui apprend que, sans passer le bourg où demeure Bertrande, sans aller se remettre au pouvoir de son oncle, elle peut voir le lendemain le duc de Bretagne, et l'instruire de l'innocence du sire de la Roche-Forte. La duchesse de Bretagne vient dans ce bourg donner le voile à une professe. Elle dînera au

couvent avec le Duc, qui assiste à la cérémonie. En partant au point du jour, Gertrude arrivera d'assez bonne heure chez Bertrande pour reprendre les habits qu'elle y a laissés, et se mettre en état de paroître aux yeux de son souverain.

Gertrude bénit le ciel de cette heureuse rencontre. Le projet concerté s'exécute. Arrivée chez Bertrande, Louise pare sa maîtresse. Robert va au couvent, guette l'instant où la cérémonie finira; il vient avertir Gertrude, la conduit dans la cour du monastère. Le Duc et la Duchesse sortent de l'église. Gertrude s'avance, tombe à leurs pieds, demande la faveur d'une audience, et la grâce d'être entendue en particulier.

Le Duc, surpris de sa beauté, de l'air noble et modeste dont elle fait cette prière, la relève, la mène dans un cabinet, n'y laisse entrer que la Duchesse; et d'un ton plein de douceur et de bonté, il l'invite à parler. Gertrude se nomme, conte ingénument la passion de Richard pour Louise, la fuite de cette fille, et

comment, sans prévoir les conséquences de sa démarche, elle-même l'a suivie en Poitou, craignant la colère et les reproches de son oncle, si elle restoit au château. Elle s'accuse ensuite des malheurs de Richard, et demande au Duc de les faire cesser.

Belle cousine, lui dit le Duc, rassurez-vous sur le sort du sire de la Roche-Forte, il est décidé; une maladie violente l'a emporté depuis huit jours; on vous avoit exagéré ses dangers. A la vérité, des amis de votre père lui demandoient compte de sa pupille disparue, et menaçoient de l'assiéger; mais sa mort a prévenu leur dessein. La Duchesse, touchée du bon cœur de Gertrude, la console, la caresse, l'embrasse, la nomme sa fille, veut qu'elle vienne faire l'ornement de sa Cour. Le Duc lui apprend qu'il aimoit tendrement son père. Belle cousine, lui dit-il, vous êtes actuellement sous ma tutelle, je veux m'occuper du soin de vous rendre heureuse. Unique héritière de deux grandes

maisons, Gertrude est le plus riche parti de mes États, et c'est à moi à lui donner un époux digne de posséder ses charmes et sa fortune.

Gertrude pâlit, reste interdite, ses yeux se remplissent de larmes. Interrogée sur la cause de son trouble, elle hésite, elle n'ose s'expliquer : enfin, cédant aux caresses de la Princesse, aux prières du Duc, elle avoue ses engagemens avec le comte de Montfort, conte naïvement tout ce qui s'est passé entr'eux, montre la lettre de son amant, et l'anneau qu'il lui a donné pour gage de sa foi.

En écoutant le détail des amours de Gertrude et de Roger, le Duc et la Duchesse ressentent ce plaisir qu'excitent toujours des sentimens vrais, exprimés avec une noble simplicité. La conduite du sire de Montfort, sa retenue, sa candeur raniment dans le cœur de ce Prince sa première amitié pour Roger. Il lui sait gré d'avoir respecté l'innocence d'une fille dont les dehors lui imposoient si peu, et que tout livroit à la sé-

duction. Il approuve l'union de ces aimables amans ; mais il veut éprouver la tendresse et la fidélité du comte de Montfort ; il veut aussi se procurer de l'amusement, en imagine le moyen ; et s'adressant à Gertrude, dont il remarque l'inquiétude : Cessez de vous alarmer, belle Cousine, lui dit-il, je désire votre bonheur, et loin de vouloir le troubler, je m'occupe en ce moment d'un projet capable de l'augmenter, en vous donnant la certitude d'être véritablement aimée. Vous ne doutez point de l'affection de votre amant, je la crois sincère : cependant, avant de vous laisser disposer de votre main et de votre fortune en faveur de Roger, j'exige de vous de la complaisance, beaucoup de secret sur notre entrevue, un silence profond sur votre condition. Vous allez retourner chez Julienne, vous y attendrez le retour de Montfort. Je ne lui laisserai pas le temps de prendre des arrangemens pour vous épouser ; au moment même de son arrivée à l'Abbaye, mes ordres le contrain-

dront de venir me trouver à Nantes. Sa maison, aussi ancienne, aussi noble que la vôtre, est bien moins riche; la réunion des fiefs de Richard à ceux de votre père, rend votre fortune très-considérable. Je m'efforcerai de tenter l'ambition de Roger, en luí proposant sa belle maîtresse sous son véritable nom, en faisant briller à ses yeux les avantages d'une union si convenable à ses intérêts, à l'agrandissement de sa maison. S'il préfère la villageoise Lucette à la noble, à la riche Gertrude, son oncle, instruit par moi de mes desseins, vous unira tous deux, et je saurai donner assez d'éclat à cette cérémonie pour étonner Roger et redoubler votre commune joie. Développant ensuite ses idées, il fait promettre à Gertrude de se conformer à ses volontés. On vint avertir alors que la table étoit couverte. La Duchesse prit la charmante maîtresse de Roger par la main, la conduisit dans la salle où elle dînoit, et lui fit prendre place à ses côtés.

Les dames qui accompagnoient la

Princesse, admirèrent la beauté de la jeune inconnue. Après le repas, le Duc et la Duchesse l'embrassèrent, la nommèrent leur pupille, leur fille chérie, et lui laissèrent la liberté de partir. Elle retourna chez Bertrande, changea d'habit, remonta à cheval, et reprit avec Robert et Louise le chemin de leur village. Louise bénissoit le ciel de la mort de Richard; Robert s'en soucioit peu, et Gertrude seule s'en affligeoit, mais modérément. L'idée de Roger effaçoit sa tristesse; l'espérance de le revoir bientôt, ranimoit insensiblement la joie dans son ame; l'épreuve du Duc ne lui causoit aucune inquiétude; la tendre et simple Gertrude imaginoit-elle qu'il fût possible d'immoler l'amour à l'ambition?

Le comte de Poitou avoit mandé le Prieur pour le consulter sur une affaire relative à son état; il ne le retint pas plus long-temps qu'il ne se l'étoit proposé, et Roger arriva le quinzième jour après son départ. Brûlant du désir de revoir sa douce amie, il se fait habiller

à la hâte, précipite sa toilette, impatient de courir au bord du petit ruisseau, où son cœur l'avertit que Lucette l'attend. Il est prêt, il va partir; un gentilhomme du duc de Bretagne se présente, lui donne une lettre de ce Prince; il y trouve l'ordre précis de se rendre à Nantes, de suivre le gentilhomme chargé de l'y conduire, et de se mettre en route à l'instant même où il recevra sa lettre.

Chagrin de ce message, contrarié par cet ordre, le sire de Montfort s'excuse sur la fatigue de son voyage, demande un jour. Le gentilhomme accorde seulement deux heures. Roger en profite, pour aller se plaindre avec Lucette de ce fâcheux contre-temps.

Tous deux s'aperçoivent de loin, chacun presse sa marche; ils courent, et se joignent. Des larmes de joie s'échappent des yeux de Roger en voyant Lucette, et la nécessité de la quitter encore lui en arrache de tristesse. Il lui montre la lettre du Duc, murmure contre ses ordres, et pourtant ne peut se dispenser

d'aller à Nantes. Mais il reviendra sur ses pas, il ne séjournera point en Bretagne, dût-il perdre l'avantage de voir renaître sa faveur; il tiendra sa parole, il viendra recevoir la main de sa chère Lucette; il en réitère cent fois la promesse. Gertrude, vivement touchée, a besoin de se rappeler les ordres du Duc, pour ne pas dissiper le chagrin de son bel ami, en l'instruisant des projets de ce Prince. Les deux heures s'écoulent rapidement; le sire de Montfort se sépare avec douleur de sa charmante maîtresse, va retrouver le gentilhomme du Duc; ils partent ensemble, font une extrême diligence; et Roger se présente le lendemain au lever du Prince.

Le Duc sourit en le voyant, s'avance vers lui, l'attire dans l'embrasure d'une fenêtre, et d'un air ouvert et gracieux il lui dit, qu'en le punissant de sa désobéissance il s'est imposé une peine à lui-même, en se privant de la vue du plus estimable de ses sujets. Ensuite il lui tend la main, et l'assure que sa faute

est oubliée. Le sire de Montfort, attendri de cet obligeant accueil, baise la main que lui présente son Souverain, le remercie de son indulgence et des bontés dont il daigne l'honorer. Les courtisans, charmés du retour de Roger, l'entourent, et se félicitent du plaisir de le revoir. Le Duc passe dans un cabinet, appelle le sire de Montfort, et s'enferme avec lui; il lui fait plusieurs questions sur ses amusemens en Poitou, badine de sa retraite à l'Abbaye, et prenant un ton très-affectueux : Vous ne croiriez pas, mon cher Roger, lui dit-il, combien je me suis occupé de vous pendant votre absence. Je songeois sans cesse aux moyens de vous dédommager des peines inséparables de l'exil, de vous faire perdre le souvenir de l'ennui que vous auriez éprouvé dans la solitude. Vous avez dû passer des jours bien tristes en Poitou? je vous en prépare de plus heureux. La mort récente de Richard-le-Hardi me met en droit de disposer de sa nièce. Je vous ai rappelé près de moi pour vous

unir à Gertrude, dame de Château-Brillant, héritière de la Roche-Forte et de plusieurs autres fiefs considérables; elle est jeune, belle, modeste, gracieuse, prête à recevoir un époux de ma main. Avec le retour de ma faveur, acceptez le don précieux que je vous fais de Gertrude et de sa fortune.

Roger rougit, se déconcerte; muet, interdit, les yeux baissés, il paroît enseveli dans une profonde méditation. Le Duc se tait, le considère attentivement, et lui demande enfin s'il ne l'a pas entendu. Roger rougit encore, veut cacher son embarras; il rend grâces au Duc du soin généreux qu'il daigne prendre de ses intérêts, et le conjure de lui permettre de ne pas profiter de ses bontés. Il se plaît, dit-il, à conserver sa liberté; rappelle au Prince combien il s'est toujours montré peu propre aux soins gênans de la galanterie, et proteste que jamais il ne se mariera, si son cœur n'est vraiment épris d'une forte passion. Quoi! reprend en riant le Prince, vous m'opposez votre indiffé-

rence ? Croyez-moi, Montfort, Gertrude en triomphera : si dès le premier instant où vous jeterez les yeux sur elle, ses charmes ne vous inspirent pas de l'amour, vous serez le maître de la refuser.

Ce refus deviendroit alors une insulte, reprend Roger. En ne voyant point la dame de Château-Brillant, je puis sans l'offenser montrer de l'éloignement pour le mariage, et je supplie votre Altesse de ne pas m'exposer à paroître mépriser ses attraits en les admirant, sans m'en laisser toucher. Quoi ! s'écrie le Duc, vous ne voulez pas voir Gertrude ? Non assurément, répond Roger, si je puis m'en dispenser. Mais, Roger, dit froidement le Duc, songez-vous que votre obstination me désoblige, et peut-être me fâche ; que j'ai ménagé pour vous cette alliance, qu'elle répandroit un nouvel éclat sur votre maison ? qu'en mettant entre vos bras la plus belle femme du monde, je vous assure, avec sa possession, une fortune immense ? Pesez bien toutes les raisons qui vous portent à m'obéir, et

cherchez-en une capable de les balancer.

Je la trouve dans mon cœur, reprend le sire de Montfort; ni richesses, ni grandeurs n'excuseroient à mes yeux l'injustice d'attacher à mon sort une femme dont je ne pourrois faire le bonheur.

Le Duc continue à le presser par tous les motifs propres à vaincre sa résistance; il ne réussit point à ébranler sa résolution. Feignant alors de s'irriter d'une opiniâtreté si révoltante : Montfort, lui dit-il, on m'avoit prévenu sur la bassesse de vos inclinations; je pensois trop bien de vous, pour croire des rapports injurieux à votre honneur; m'auroit-on dit vrai? Est-ce une villageoise, une petite bergère du Poitou, qui vous fait rejeter les offres de votre Prince, mépriser ses bontés? Puis-je vous reprocher une passion avilissante? Est-ce pour épouser Lucette que Roger de Montfort refuse une noble demoiselle, héritière de deux grandes maisons, digne, à tous égards, de son respect, et des soins qu'il

prodigue à la fille d'un rustre, dont il recherche l'alliance ?

Roger, vivement blessé des expressions du Duc, avoue fièrement son amour pour Lucette, et doute si la dame de Château-Brillant soutiendroit une comparaison avec la simple bergère dont il possède la tendresse. Il peut, dit-il, sans reconnoître de bassesse dans sa conduite ou dans ses sentimens, élever cette villageoise au rang où la nature semble l'avoir destinée, en la douant des charmes et des vertus dont elle prive souvent celles que les droits de leurs aïeux y placent.

Le Duc paroissant fort irrité, lui dit, en élevant la voix : Comte de Montfort, ou vous m'obéirez, ou vous renoncerez pour jamais à ma faveur, à mon amitié, à ma présence même. Ne vous offrez plus à mes yeux, je jure de ne jamais vous revoir que l'époux de Gertrude, dame de Château-Brillant. Choisissez en ce moment, ou de rester à ma Cour, ou de retourner en Poitou vous unir à l'objet de vos vœux. En finissant de parler, il lui fait signe

de sortir. Roger obéit promptement, et se retire avec autant de colère contre le Duc, que ce Prince venoit de feindre de mépris pour ses engagemens.

Jamais le sire de Montfort n'avoit senti plus d'amour, plus de penchant à s'unir avec Lucette, qu'il ne sentoit d'éloignement pour Gertrude. Comment cette dame de Château-Brillant lui étoit-elle destinée par le Duc? comment ce Prince faisoit-il dépendre son estime et son amitié de ce mariage? comment connoissoit-il sa passion, ses desseins? Au milieu de ces réflexions, il demande ses chevaux, reprend la route du Poitou; et, sans s'embarrasser du Duc, ni de sa faveur, il court en diligence où l'amour et le plaisir le rappellent.

Le Prieur l'attendoit. Le gentilhomme du Duc, en venant chercher le sire de Montfort, avoit remis à son oncle une lettre du Prince. Instruit des amours de son neveu et du personnage que lui-même devoit remplir à son retour, il se disposoit à seconder les intentions du Duc

de Bretagne. Quand Roger descendit à l'Abbaye, le Prieur feignit une grande surprise de le revoir, et lui demanda la cause de sa promptitude à revenir. Roger le soupçonnant d'avoir su sa passion, et fait part de ses découvertes au Duc, ne lui dissimule point le sujet de la colère du Prince et de sa nouvelle disgrâce ; il lui cache encore moins ses desseins pour Lucette, et la résolution d'aller vivre avec elle dans ses terres. Plus heureux cent fois par sa propre tendresse, par la certitude d'en inspirer, qu'en recherchant les faveurs passagères de la Cour, toujours achetées par une pénible servitude.

En parlant, Roger regardoit son oncle, s'attendoit à des reproches, à de sévères réprimandes, à de vives exhortations. Le Prieur au contraire blâme le Duc, loue le désintéressement de Roger, applaudit à tous ses sentimens, lui offre de le marier lui-même à sa jolie villageoise. S'il veut attendre seulement huit jours, il joindra leurs mains dans sa propre chapelle, et recevra sa nièce avec autant

de plaisir que si elle étoit de la plus noble maison de Bretagne.

Transporté de la condescendance et de la bonté du Prieur, le sire de Montfort l'embrasse, lui montre la plus vive reconnoissance, court instruire sa belle amie des événemens de son voyage, de ses dispositions, de celles du Prieur, et lui demande si elle consent à le rendre heureux par le don de sa foi.

Gertrude n'hésite point; elle comble ses désirs, en lui faisant tous les aveux qu'il exige. Elle venoit de recevoir un riche habit de la part de la Duchesse, et des instructions détaillées sur sa conduite. Louise porta l'habit et les parures venues de Bretagne, dans une salle où l'on pouvoit entrer par une des portes de la chapelle. Le Prieur eut soin de lui en remettre une clef, et de faire avertir le Duc du jour et de l'heure de la cérémonie.

Le matin si désiré de Roger vint enfin. Gertrude, vêtue de blanc, ornée de ses seuls agrémens, se rendit à la cha-

pelle, suivie de Julienne, de Louise et de Robert. Roger l'y attendoit. Le Prieur dit la messe, unit les deux amans; et comme il prononçoit sur eux la dernière bénédiction, une musique douce se fit entendre, des instrumens guerriers s'y joignirent; et tout de suite l'air retentit de cris de joie poussés au-dehors de l'église; et mille voix répétèrent à-la-fois : Vive, vive Gertrude! vive, vive Roger! vivent le comte de Montfort et la dame de Château-Brillant!

Frappé de ce bruit, Roger sort de la chapelle, voit une grande foule assiéger la porte de l'église : les acclamations redoublent; il distingue son nom, il entend celui de la dame de Château-Brillant, se croit insulté par le duc de Bretagne, qui sans doute a fait rassembler ses gens, dont l'insolence est excitée par ses ordres. Furieux, il demande son épée, s'avance, veut tomber sur cette foule, qui crie plus fort qu'auparavant, en le voyant paroître. Le Prieur l'arrête. Tous les religieux l'entourent. Pendant

qu'ils l'environnent, le retiennent avec peine, Gertrude passe de la chapelle dans la salle voisine, où Louise l'habille, et la pare à la hâte. Son époux ne pouvant s'ouvrir un passage, querelle son oncle, les religieux; il s'épuise en malédictions sur le Duc, sur la dame de Château-Brillant, jure d'assommer le premier qui osera prononcer ce nom détesté, quand, brillante d'or et de pierreries, Gertrude vient s'offrir à ses regards, et d'un ton tendre et caressant lui dit: O mon bel ami, si vous haïssez la dame de Château-Brillant, vous trahissez vos sermens! Que l'heureuse Lucette obtienne votre amour pour Gertrude; par votre choix, par le sien, par celui de votre Souverain, vous êtes l'époux, le Seigneur et l'ami de la dame de Château-Brillant.

Gertrude! vous? Quoi! ma chère Lucette est la dame de Château-Brillant? Et je la haïssois, et je la maudissois! O mon aimable, ma noble, ma digne compagne; ni votre rang, ni votre fortune

ne peuvent augmenter ma joie ; vos charmes et votre attachement suffisoient à mon bonheur. Alors il l'embrasse, et les cris et les acclamations recommencent. Le Prieur lui apprend que ceux dont l'allégresse éclate avec tant de bruit, sont une partie des vassaux de Gertrude, venus pour les mener en pompe à la Roche-Forte, où le Duc doit se rendre dans deux jours, leur donner une fête sur leur propre terre, et les conduire ensuite à sa Cour.

Tout s'exécuta suivant les désirs et les ordres du Prince. Pendant une longue suite d'années Roger et sa belle compagne firent l'ornement et les délices de la Cour de Bretagne ; et comme ils s'aimèrent toujours, ils furent toujours heureux.

FIN DU QUATORZIÈME ET DERNIER VOLUME.

UNIV. OF MICHIG
JAN 0 1917